

Phénomènes émergents liés aux drogues

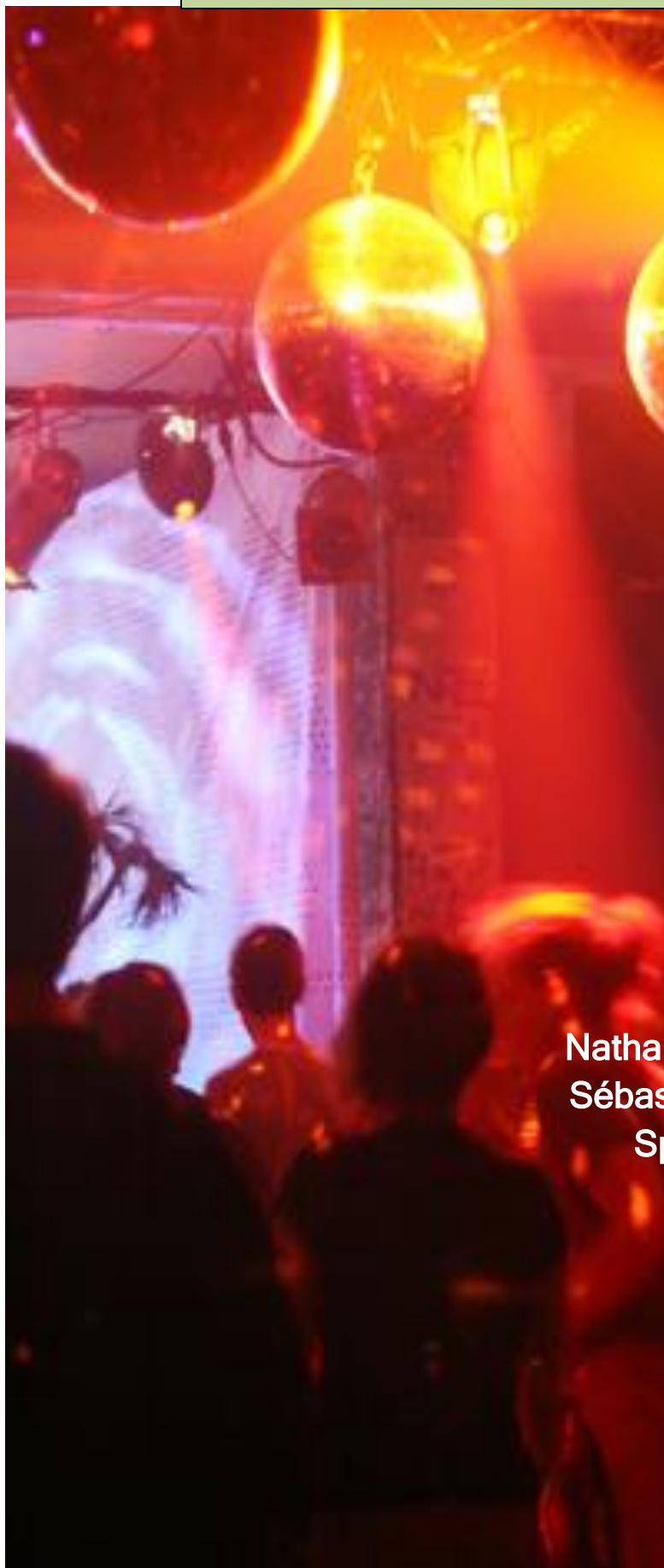
Tendances récentes sur les usages de drogues à Lille en 2015

Tendances récentes et nouvelles drogues



Nathalie Lancial,
Sébastien Lose
(Spiritek)

Drogues sur le site de Lille en 2015. Etat des lieux et tendances récentes



Nathalie Lancial
Sébastien Lose
Spiritek



Drogues sur le site de Lille en 2015. Etat des lieux et tendances récentes

Nathalie Lancial

Sociologue chargée de recherches - Coordinatrice Trend/Sintes Lille

Sébastien Lose

Sociologue chargé d'études Trend/Sintes Lille

Spiritek

Association de réduction des risques en milieu festif et Caarud

Juin 2016

Rapport établi par

le Cèdre bleu (Directrice : Marie Villez),

dans le cadre du dispositif

Tendances récentes et nouvelles drogues (Trend) de
l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies
en lien avec la Fédération Addiction

Nord-Pas-de-Calais
et l'association Spiritek



Cèdre bleu – Coordination Trend-Sintes
247, boulevard Victor Hugo
59000 Lille

☎ 33(0) 320 07 20 94

Mails : nathalie.lancial@cedre-bleu.fr / sebastien.lose@cedre-bleu.fr Mèl. ofdt@ofdt.fr

Siège : 8, avenue de Bretagne – 59000 Lille

Site : www.cedre-bleu.fr

Observatoire français des drogues et des toxicomanies
3, avenue du Stade de France

93218 Saint-Denis La Plaine Cedex

☎ 33(0) 141 62 77 16

Mèl. ofdt@ofdt.fr

Site : www.ofdt.fr

SOMMAIRE

Matériel et contributions	8
Méthodologie	9
Introduction	11
SYNTHESE	13
Les faits marquants de 2015.....	18
Disponibilité des drogues à Lille - Faits et perceptions	18
Contextes et modes de consommation	18
Economie de la débrouille	22
Des achats de produits par internet toujours plus importants.....	23
Milieus festifs.....	25
Répression/ Marché des drogues	32
Prix des produits.....	34
Approche par produit.....	37
Héroïne.....	37
Medicaments de substitution aux opiacés.....	41
Buprénorphine haut dosage (BHD).....	42
Méthadone.....	43
Autres opiacés et opioïdes	44
Cannabis.....	47
Produits stimulants	52
Cocaïne	52
Crack/Freebase	61
Ecstasy - MDMA	64
Amphétamines (speed).....	72
Produits hallucinogènes	74
LSD	74
Champignons hallucinogènes	79
Kétamine.....	81
Medicaments psychotropes non-opiacés.....	83
Autres produits	85
Poppers	85
Salvia divinorum	87
GHB/GBL	87
Khat.....	87
Opium Rachacha	87
NPS (Nouveaux Produits de Synthèse)	88

Matériel et contributions

Site TREND Lille :

Nathalie Lancial & Sébastien Lose

Rédaction du rapport :

Nathalie Lancial, Sébastien Lose et l'association Spiritek (Lille)

Professionnels ayant participé au rapport (par ordre alphabétique):

Docteur Pierre Auguet (Médecin addictologue - Hôpital de la Fraternité, Roubaix)

Major de Police Didier Bellet (Brigade des stupéfiants, Lille)

Nathalie Berquez (Laboratoire de Police scientifique, Lille)

Audrey Bléard (Laboratoire de Police scientifique, Lille)

Anne-Sylvie Caous (Pharmacienne - Centre d'Evaluation et d'Information sur la Pharmacodépendance (CEIP), CHR Lille)

Benoit Cauliez (Chargé de projets - Atypik, Lens)

Véronique Cousin (Psychologue - SMPR, Sequedin)

Caroline De Gouy (Psychiatre - SMPR, Sequedin)

Sylvie Deheul (Médecin - CEIP, CHR Lille)

Jean-Luc Deleforge (Directeur - Réagir, Tourcoing)

Laurène Delsaut, Substitut du Procureur - Tribunal de Grande Instance, Lille)

Maxime Deschyn (Educateur spécialisé - Point de repère/Abej, Lille)

Patrick Djoumboué (Sociologue chargé d'études - EPSM de l'agglomération lilloise - Centre Boris Vian)

Patrick Marcaille (Animateur d'actions - Aides, Lille)

Nathalie Mazurelle (Educatrice - Itinéraires-Entr'actes, Lille)

Julie Niort (Educatrice Spécialisée - Sleep'in - Cèdre Bleu, Lille)

Benjamin Oger (Educateur Spécialisé - Sleep'in - Cèdre Bleu, Lille)

Karine Perrier (Chef de service - Armée du Salut, Lille)

Laurent Plancke (Fédération régionale de recherche en santé mentale, Lille)

Mickaël Portaux (Educateur - Sleep in - Cèdre Bleu)

Estelle Sarrazin (Educatrice spécialisée - Ellipse, Lille)

Guillaume Tartar (Educateur - Sleep in - Cèdre Bleu, Lille)

Les professionnels du Sleep'in (Caarud du Cèdre Bleu à Lille) pour leurs échanges quotidiens dans le cadre de nos locaux communs.

Merci à ces professionnels d'avoir participé activement à la collecte d'informations lors de réunions, groupes focaux, entretiens ou contacts plus informels. Merci

également à l'ensemble des professionnels non cités ici mais avec qui nous échangeons régulièrement et qui nourrissent notre réflexion.

Merci à l'association le Cèdre Bleu de nous soutenir dans nos démarches d'enquête et de recherche.

Merci également aux enquêteurs et aux collecteurs du dispositif Trend/Sintes, sans qui ce travail n'aurait pas abouti.

Merci enfin aux usagers d'avoir accepté de participer au dispositif.

Dans un souci de respect de la vie privée, nous avons choisi de conserver l'anonymat des usagers mais également des contributeurs et collecteurs Trend/Sintes.

Méthodologie

Les données à partir desquelles ce rapport est rédigé sont issues d'un recueil spécifique au dispositif Trend et de sources externes. Il s'agit de :

- entretiens non directifs auprès d'usagers
- entretiens non directifs auprès de professionnels
- entretiens non directifs auprès de bénévoles
- témoignages succincts sur des faits marquants
- comptes rendus d'observations ethnographiques de fêtes ou soirées, notes ethnographiques
- 2 groupes focaux : avec des usagers et des intervenants sanitaires
- interviews avec des professionnels représentant les services chargés de l'application de la loi : laboratoire de police scientifique, major de police de la brigade des stupéfiants de Lille et substitut du procureur de Lille en charge des affaires des stupéfiants
- un questionnaire qualitatif¹ festif renseigné par les intervenants de l'association Spiritek à Lille
- un questionnaire qualitatif urbain renseigné par les intervenants du Caarud le Sleep'in du Cèdre Bleu, à Lille
- données statistiques en population générale ou sur l'activité des services
- une revue de presse, locale et régionale
- de collectes d'échantillons de produits, dans le cadre du Système d'identification national des toxiques et des substances (Sintes).

¹ Le questionnaire qualitatif Trend recherche, produit par produit, dans une liste de 20, sa disponibilité, son accessibilité, ses modes de préparation et d'administration, les problèmes de santé associés, les groupes de consommateurs, ses perceptions et les modalités d'acquisition.

En 2015, le dispositif d'observation Trend pour le site de Lille a été coordonné par Nathalie Lancial, chargée de recherche et Sébastien Lose, chargé d'études au Pôle recherche du Cèdre Bleu.

De plus, une convention lie le Cèdre bleu à Spiritek, association de réduction des risques en milieu festif et Caarud, qui, en plus du questionnaire qualitatif sur les usages dans l'espace festif techno, a produit une note portant sur une enquête réalisée en 2005 et en 2015 sur les consommations en sniff en milieu festif et intitulée : « *Enquête sur la pratique du sniff, 2005-2015. En 10 ans, quels changements ?* ».

Un responsable d'observation en milieu festif² a participé, entre janvier et juillet, à la collecte d'informations dans le cadre de Trend et de Sintes (entretiens avec des usagers et notes de terrain).

L'ensemble du matériel a été intégré à une base de données, indexée selon une grille de codage élaborée par l'OFDT, sous le logiciel NVivo version 10.

Nous tenons encore une fois à exprimer notre gratitude à l'ensemble des contributeurs du dispositif sur le site de Lille en 2015.

² Le site Trend de Lille, après concertation avec ses observateurs de terrain, dont le responsable d'observation, a décidé de ne pas citer leurs noms et prénoms dans le rapport Trend et ce, afin de leur garantir l'anonymat (demandé par la plupart).

Introduction

Ce document constitue le quatorzième rapport sur les faits marquants et les tendances liés aux drogues sur le site de Lille, pour l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT) dans le cadre du dispositif Tendances récentes et nouvelles drogues (Trend). Edité par le Cèdre Bleu, il est rédigé à partir d'un matériel collecté par ses responsables au Cèdre bleu, l'association Spiritek et par des professionnels et des usagers qui ont accepté de rendre compte de leurs observations sur les sujets intéressant le dispositif.

Celui-ci procède d'abord selon des méthodes qualitatives (observations, témoignages, entretiens, groupes focaux ...). Il permet, annuellement, de disposer d'un corpus d'informations sur les drogues et leurs utilisations, certaines déjà décrites, d'autres nouvelles, certaines spécifiques (les importants mouvements transfrontaliers), d'autres communes avec tout ou partie de celles réalisées dans les six autres sites³ qui, avec celui de Lille, constituent le réseau Trend.

Les observations portent plus particulièrement sur six thèmes relatifs aux drogues :

- les populations qui en font usage ;
- les substances psychoactives consommées ;
- les modalités d'usage (préparation, administration, contexte) ;
- les dommages sanitaires et sociaux consécutifs à certains de ces usages ;
- les perceptions et représentations relatives à ces produits ;
- leurs modalités d'acquisition ou de production.

Ces questions sont étudiées dans deux espaces : l'espace urbain et l'espace festif. Le dispositif Trend s'intéresse particulièrement à ces deux espaces parce qu'ils offrent la possibilité de rencontrer, dans des lieux ou des temps que l'on peut circonscrire, une part importante des usagers de drogues. Et c'est au sein de ces deux espaces, même s'ils ne sont pas les seuls, que l'on peut observer le plus aisément des phénomènes nouveaux ou non encore observés.

L'espace urbain, défini par TREND, recouvre essentiellement le dispositif des structures de première ligne, à savoir les Caarud (Centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques des usagers de drogue), les Csapa (Centres de soin, d'accompagnement et de prévention en addictologie) -associatifs et hospitaliers- et les lieux ouverts (rue, squat, etc.). Notons que cela induit un biais de recrutement des usagers interrogés : la plupart des personnes rencontrées dans ce cadre sont des usagers problématiques de produits illicites dont les conditions de vie sont fortement marquées par la précarité.

³ Bordeaux, Marseille, Metz, Paris, Rennes et Toulouse.

L'espace « festif » désigne des lieux, qu'ils soient publics ou privés, où se déroulent des évènements festifs. Il comprend l'espace dit « alternatif » (free parties, rave parties, teknivals) mais aussi les clubs, les discothèques ou les soirées privées.

Après une **synthèse** de la situation du site de Lille en 2015 (qui constitue un résumé du rapport), nous proposerons une **analyse transversale** des faits marquants de l'année 2015, c'est-à-dire ayant eu lieu aussi bien dans l'espace festif que l'espace urbain.

Enfin, une **approche par produit ou classe de produits** aborde plus en détail la situation de chacune des principales catégories de substances psychoactives observées sur le site de Lille, à savoir la situation des opiacés, du cannabis, des stimulants, des hallucinogènes, des autres médicaments psychoactifs, et des nouveaux produits de synthèse (NPS) vendus sur internet.

SYNTHESE

Les opiacés

A Lille, l'**héroïne** est toujours très disponible. Les réseaux de deal de rue sont nombreux, répartis dans différents quartiers clairement identifiés de la ville. Le prix au gramme ne varie pas, par rapport aux années précédentes, et reste toujours parmi les plus bas de France, soit 20 € le gramme. Mais les usagers ont la possibilité d'acheter en plus petites quantités, les dealers locaux s'étant adaptés aux faibles moyens financiers de leurs clients. Du côté de la perception des usagers, même si l'idée d'une héroïne très coupée est toujours souvent évoquée, nous avons recueilli, plus que les autres années, des témoignages d'usagers allant dans le sens d'une amélioration perceptible de la qualité de l'héroïne en circulation en 2015.

Concernant le deal, la plupart des vendeurs proposent à la fois héroïne et cocaïne. Aux dires des forces répressives, ces réseaux seraient de plus en plus structurés, violents, avec des affaires en justice concernant, pour la plupart, des individus multirécidivistes et dans lesquelles sont souvent retrouvées des armes de gros calibres. En parallèle, les protagonistes impliqués dans le trafic emploient des individus de plus en plus jeunes pour limiter les ennuis judiciaires.

En ce qui concerne les **traitements de substitution aux opiacés (TSO)**, méthadone et BHD sont tous les deux disponibles à Lille, hors parcours de soin, dans le cas de ventes au marché noir. Le secteur des gares reste toujours identifié par les usagers comme le lieu où s'en procurer. Les vendeurs de TSO au marché noir sont majoritairement des individus précaires revendant une partie du traitement prescrit pour pouvoir acheter ensuite de l'héroïne ou toute autre substance en échange.

En termes de détournement de l'usage, les pratiques d'injection ou de sniff de BHD sont toujours régulièrement décrites. Cette année, des cas de sniff de gélules de méthadone ont aussi été rapportés.

Le cannabis

Le **cannabis** est toujours très disponible à Lille. L'impression d'omniprésence du produit est d'ailleurs souvent relayée par les usagers rencontrés. L'herbe se trouve, semble-t-il, plus facilement que la résine ; l'herbe coûte 10 € le gramme et la résine est un peu moins chère.

La qualité est jugée bonne par les consommateurs, même si, le plus souvent, ils ne connaissent pas la variété, le nom et/ou l'origine du produit qu'ils fument.

Au niveau des analyses, les taux de THC sont en hausse par rapport aux années précédentes. Cela pourrait avoir un lien avec l'augmentation, à l'échelon local, des pratiques d'auto-culture, que ce soit à des fins personnelles (quelques plants) ou des fins commerciales (certaines plantations « industrielles » dépassant les 1000 plants). La présence de ces herbes plus fortes en circulation pourrait donc être la conséquence

de cette pratique d'auto-culture, avec des techniques de pousse spécifiques, des ajouts d'engrais, le choix des variétés de graines via internet.

Au niveau du trafic, les vendeurs de cannabis sont organisés dans des réseaux différents de ceux d'héroïne et de cocaïne et les saisies et arrestations s'enchainent à un rythme soutenu, avec une quinzaine d'affaires avec des saisies dépassant le kilo. Enfin **les produits dérivés (huile, pollen, ...)** font toujours l'objet de quelques récits d'utilisateurs mais restent des pratiques à la marge.

Les stimulants

La cocaïne regroupe, parmi ses utilisateurs, un panel très hétéroclite de profils, qui seront présentés en typologie dans le chapitre dédié de ce rapport.

Présente dans tout type de milieu festif et auprès de populations de situations et d'âges variés, elle se retrouve cependant majoritairement parmi les publics les plus insérés et plus âgés (30-40 ans), car c'est un produit cher et sera consommée le plus souvent en sniff (parfois en free base, mais pas d'injection car pratique rejetée par les festifs). Parmi les publics issus du milieu urbain, plus précaires, la cocaïne reste une problématique importante dans les parcours d'usage d'individus souvent déjà en prise avec d'autres consommations, en particulier avec l'héroïne. La consommation se fera alors plutôt en free base (cocaïne fumée) ou en injection, soit des modalités d'utilisages plus à risques et addictives.

Les réseaux de deal sont distincts, selon qu'ils s'adressent à une population urbaine ou festive : en milieu urbain, le trafic de cocaïne est un trafic de cités, couplé avec la vente d'héroïne. En milieux festifs, on parlera de « deal d'appartements », avec des dealers se déplaçant au domicile des clients ou présents sur les lieux de fête.

Enfin, poursuite d'une tendance amorcée l'année précédente : la circulation, en métropole lilloise, de cocaïne très dosées (selon les analyses Sintès), avec des taux pouvant aller jusqu'à 92% de pureté.

L'ecstasy a confirmé, en 2015, son retour amorcé les années précédentes sur la scène festive, avec une grande variété, sur le marché, dans les formes, les couleurs mais également dans les dosages. Dans le même temps, **la MDMA** poursuit son implantation massive dans les lieux festifs avec notamment le développement de la vente au « para » (une petite quantité de MDMA dans une bonbonne formée à partir de papier à cigarettes et vendue généralement au prix de 10€ la dose). Qu'il s'agisse de MDMA ou d'ecstasy, leur consommation ne semble désormais plus seulement réservée à des événements festifs spécifiques et de grande ampleur comme les festivals ou les soirées en discothèques, mais elle peut aujourd'hui être associée à tout moment de convivialité entre amis, même les plus restreints (« apéros » en privé, petits cafés concerts, ...), ceci témoignant de leur diffusion grandissante en milieux festifs.

Le speed est toujours présent à Lille, dans les milieux festifs plutôt alternatifs, au prix de 10€ le gramme. La forme liquide est encore régulièrement évoquée.

A noter cette année : quelques évocations d'usage en milieux précaires et en Caarud/Csapa, sans que ce produit ne soit particulièrement désigné en tant que produit problématique.

Les hallucinogènes

Le **LSD**, sous la forme buvard, est vendu généralement au prix de 10€ ; la forme liquide est plus rare à se procurer. Il est relativement disponible dans les milieux festifs alternatifs, lors des festivals ou autres grands événements populaires auprès de petits réseaux d'usagers. Sa diffusion se fait via des petits réseaux, constitués le plus souvent d'usagers-revendeurs - déjà initiés aux drogues psychédéliques - qui ont des liens d'amitié ou qui a minima se connaissent.

Le mode de consommation par défaut est plus celui du fractionnement des usages (prise par quart, par demi).

C'est un produit qui semble remporter un certain succès auprès des groupes qu'il atteint, si l'on en juge de la diversité des types de cartons diffusés à Lille (smiley, Shiva, Hoffman, etc...). Certaines fabrications artisanales seraient même repérées, à l'occasion.

Enfin, à de nombreux égards, le LSD reste toujours un produit qui fait peur : évocations de bad trips, de mauvaises expériences, d'histoires de gens qui seraient « restés bloqués ».

Il y a eu quelques évocations de consommations de **champignons hallucinogènes** cette année, mais ceux-ci sont davantage visibles dans certains milieux festifs alternatifs ou lors de grands événements musicaux (festivals, teknival...). Ils peuvent être consommés dans un cadre extérieur, au contact de la nature, mais aussi, à l'inverse, en appartement, en soirée privée.

Selon nos recherches, il y aurait depuis quelques années une plus grande accessibilité immédiate à ces champignons (qui peuvent être de différents types : thaïlandais, hawaïens, truffes...) via la méthode de la « champiculture » (auto-culture personnelle). Mais la disponibilité à ce produit peut aussi se faire par des achats sur internet ou par le biais d'un voyage en Hollande. Cela semblerait favoriser l'émergence de nouveaux publics : habitués des achats sur internet, polyconsommateurs, expérimentateurs curieux.

En ce qui concerne la diffusion de la **kétamine**, nous avons encore eu confirmation de sa forte présence en milieu festif alternatif : petits festivals techno, Teknival, free parties (forte présence au Teknival 2015, par exemple). Elle est vendue de 40 à 50€ le gramme.

Ses consommateurs sont généralement déjà initiés à d'autres produits, mais on peut aussi noter qu'il y aurait également un intérêt de la part de jeunes usagers, moins expérimentés. Drogue stigmatisée, elle inspirerait de moins en moins de crainte et attiserait la curiosité, ce qui pourrait participer à une désacralisation de son image (ouverture à de nouveaux publics ?).

Les autres produits

Poppers

Produit (redevenu) légal en France, il peut s'acheter dans des bureaux de tabac, des sexshops, ou alors sur internet (où les prix sont plus avantageux). Il y a une présence assez importante et continue dans les milieux festifs lillois.

Le poppers est principalement observé en boîte à tendance techno, mais il peut aussi être consommé dans des contextes bien différents : soirée en appartement, bar populaire, boîte gay-friendly, autres concerts...

A Lille, il y a un changement d'image depuis quelques années à propos de ce produit : les représentations classiques d'un produit utilisé lors d'expérimentations juvéniles ou bien par des publics homosexuels existent encore, mais on note que des publics de plus en plus larges en consomment régulièrement. On assiste donc à une sorte de « démocratisation » de ce produit actuellement.

Enfin, on notera que plusieurs manières alternatives de consommer le poppers - non-dénuées de risques accrus pour la santé - ont été remarquées en 2015.

Opium

Pas d'observations en 2015, si ce n'est une notification de présence d'opium lors du Teknival de Cambrai, vendu 40€ le gramme.

Pour ce qui est de la disponibilité générale de l'opium à Lille, certaines sources font état de ventes possibles (80/90€ le gramme), dans certains petits bars, au sein de cercles d'initiés.

Nous n'avons pas pu recueillir d'observations marquantes en 2015 à Lille sur les produits suivants : **Salvia divinorum**, **GHB/GBL**, **Khat**.

Les médicaments psychotropes

Du point de vue des études de terrain menées par Trend, la consommation de **médicaments psychotropes** se place entre une volonté d'auto-médication et des pratiques de mésusage avérées (souvent, dans le cadre de polyconsommations). Les classes de médicaments les plus observées sont : benzodiazépines, anxiolytiques, antidépresseurs, neuroleptiques.

En 2015, des prescriptions abusives sont toujours de mises de la part de certains médecins, et d'autre part, la disponibilité de ces médicaments au marché noir est toujours autant constatée à Lille.

Le fait le plus marquant : la place qu'ils prennent dans les discours des professionnels et des usagers. Les professionnels s'alarment de l'importance des médicaments dans les parcours d'usagers, et les usagers affirment plus qu'avant qu'ils peuvent constituer leur problématique principale.

Enfin, on remarquera plus spécifiquement la forte diffusion des médicaments codéinés et du Tramadol®, avec des mésusages et des risques majeurs de dépendance qui y sont associés.

Les nouveaux produits de synthèse (NPS)

Produire de l'information à propos de ces nouveaux produits de synthèse requiert une double observation : les achats effectués sur internet d'une part, et plus rarement, ceux réalisés en milieux festifs. De plus, il s'agit d'une catégorie de produits très disparate, qu'il est difficile de regrouper en termes d'analyses sociologiques.

En 2015, ces observations de terrain restent, dans l'ensemble, à Lille, peu nombreuses à l'égard de ces produits, leurs pratiques, ainsi que les profils associés.

On retiendra que persiste chez la plupart des enquêtés une réticence à se procurer des NPS : risques de repérage, méconnaissance à propos du contenu et des effets de ces produits, ou encore, pas/peu d'intérêt ou de rationalité à en consommer.

Les substances les plus rencontrées sont : MXE, 2C-X, 25X-nBOME, 5-APB, 1P-LSD, ou le DOC. De plus, l'accessibilité à certaines drogues est toujours marquée par la possibilité d'arnaques ou de suspicions/doutes, certains NPS pouvant être vendus en tant que produits classiques. Les usagers semblent ne pas parvenir à retenir les noms exacts des molécules ; il y a plutôt comme un besoin de se référer à des produits déjà connus pour qualifier le produit et ses effets.

A propos des profils de ces usagers : ils sont pour la plupart polyconsommateurs et curieux expérimentateurs. Mais les cas les plus observés de consommations émanent d'usagers opportunistes, qui ont eu l'occasion de tester un ou plusieurs de ces produits.

En termes d'effets, on constate qu'ils sont souvent ressentis comme inattendus : les effets mettent plus de temps à venir que pour les drogues classiques et ont tendance à durer plus longtemps. De plus, les dosages s'avèrent minutieux : les usagers ont des difficultés à les évaluer avec précision. D'où l'intérêt qui est porté aux informations issues des forums et blogs parlant de ces NPS.

Il y a une grande incertitude qui existe autour de la composition de ces nouvelles molécules : argumentation commerciale incertaine au regard de la réalité scientifique des analyses, fluctuations importantes des puretés sur un même produit, variabilité des molécules, arnaques diverses.

Les faits marquants de 2015

DISPONIBILITÉ DES DROGUES À LILLE - FAITS ET PERCEPTIONS

D'un point de vue global, Lille est décrite comme une ville où la disponibilité des produits est très grande et continuelle ; c'est un point sur lequel ont beaucoup insisté les usagers interviewés, dès le début des entretiens.

« *Lille est engloutie par la drogue. C'est une réalité* » (Mathieu, 41 ans).

Que ce soit l'espace festif ou l'espace urbain, tous s'accordent sur le fait qu'un grand nombre de produits s'avère très facile à trouver. Pour les plus précaires, c'est surtout l'héroïne et la cocaïne qui sont recherchées en priorité dans le secteur des portes de métro, ou à proximité des cités de la bande-sud qui les jouxtent. L'omniprésence des réseaux dans certaines zones urbaines, où le deal de rue est banalisé, est pointée du doigt par beaucoup.

« *C'est ce que je leur conseille aux gars qui partent en cure : après il ne faut pas revenir ici, c'est trop difficile ; la moindre contrariété ou la moindre rencontre et voilà c'est reparti... Donc c'est pour ça qu'on essaye vraiment de les réorienter vers des post-cures dans le sud* » (Educatrice, Cèdre Bleu).

Le milieu festif, nous le verrons, est également concerné par cette grande disponibilité.

A Lille, on peut se procurer de l'héroïne ou de la cocaïne pour de petites sommes (10, 20€), ce qui n'existe pas ou très peu dans d'autres grandes villes. Pour les publics les plus précaires, cela leur permet de se fournir régulièrement en produits, même sans grands moyens : faire la manche pour avoir un minimum d'argent, aller acheter la dose correspondante, la consommer puis recommencer.

Lille a parfois été qualifiée de « supermarché de la drogue » tant la disponibilité des produits est grande (et accessibles en petite quantités), comparativement au reste de la France. C'est pourquoi, pour beaucoup d'usagers en difficultés avec une dépendance aux produits et souhaitant diminuer ou cesser leurs consommations, cette accessibilité permanente peut leur poser problème. Après une cure en hospitalier, notamment, le retour dans leur environnement habituel, où il est rappelé la quasi omniprésence du phénomène, peut mettre à mal la démarche de soins. De même pour ceux souhaitant diminuer leur dosage de TSO, comme l'illustrent les propos d'Emilie : « *Et puis partir un peu de Lille... moi je t'ai dit : je pars de Lille, je ne consomme plus.... ! [...] C'est vraiment beaucoup plus simple de descendre... quand on n'est pas ici... Y'a deux ans je suis parti dans le sud, et j'étais descendu de 70 à 5 mg de métha en 2 mois... ! Chose que je suis incapable de faire ici...* » (Emilie, 20 ans).

CONTEXTES ET MODES DE CONSOMMATION

Les observations menées en 2015 à Lille laissent à penser que certaines pratiques

de consommations de drogues sont de moins en moins circonstanciées ou réservées à de « grosses soirées » (soirées en mégadancings belges, festivals, ou événements de types anniversaires ou nouvel an), mais qu'au contraire, les sessions de consommation peuvent également avoir lieu lors de moments festifs de moindre importance : lors d' « afterworks » dans des bars populaires, de soirées entre amis en appartement en pleine semaine, de « simples » concerts (c'est-à-dire une prestation qui finit avant 0h) non liés à la musique électronique...

Ces usages sont d'ailleurs parfois visibles et décomplexés lorsqu'ils sont effectués dans l'espace public (c'est le cas le plus souvent avec des stimulants comme la cocaïne ou la MDMA).

« Se défoncer pour se défoncer »

Parmi la population venue à Lille pour faire la fête et parfois consommer des produits, se trouvent des usagers venus uniquement pour « se défoncer », quel que soit le produit, quelle que soit la pratique ou les conditions. Pour ces derniers, les sensations ainsi obtenues offrent un moment éphémère de rupture avec le quotidien et semblent par moment déborder du cadre récréatif.

Cette tendance est décrite par ceux qui au contraire se targuent d'être les tenants d'une consommation avant tout festive, avec un cadre précis et certaines règles à suivre (le fameux concept de « set & setting », dont parlait Zinberg⁴, tant utilisé par les forums de discussion sur ces sujets).

3 citations peuvent illustrer ces constats :

« A la fin, je croise Y., il cherchait "de la drogue", apparemment il avait pris de la C. toute la soirée, et il n'en avait plus, du coup il était prêt à prendre n'importe quoi pourvu que ça lui mette un coup dans la gueule... Au final il m'a dit qu'il allait rentrer et fumer un bédo pour réussir à dormir... » (Observations de terrain. Homme, 31 ans)

« Sur place, on fait la rencontre d'un couple gay qui cherche de la drogue, sans trop savoir laquelle... » (Observations de terrain)

« Quelque chose que j'ai retenu - et pas forcément positivement - c'est qu'il y avait pas mal de gens pour lesquels la musique, le son était un prétexte et qu'en fait, ils se droguaient vraiment pour se droguer, pour la défonce, ce que je ne cautionne pas forcément. Ça, ça m'a pas mal marqué » (Roger, 21 ans)

Dans le même ordre d'idée, on constate une méconnaissance, par cette population en recherche de « défonce », sur les produits (en termes de composition, d'effets...), qui mène certains à prendre des doses massives parce qu'ils ne veulent/savent pas attendre la venue des effets ou bien à être dans une attitude de surenchère des consommations :

« En free-party, j'ai eu ce phénomène, que je base sur environ un an, une énorme montée de : on va de plus en plus en teuf, on va de plus en plus loin et de plus en plus gros et pareil pour les prods, on commence à prendre un demi-produit et ça nous fait la nuit, puis on le prend en complet, puis on en prend deux, puis on

⁴ Zinberg (N), Drug, set, and setting. The basis for controlled intoxicant use, Yale University Press, New Haven, 1984.

part en polyconsommation... ! » (Denis, 19 ans).

Souvent, pour ceux-là, le milieu de la fête a changé de perspective et les produits sont au centre des attentions (et non plus la musique, « l'esprit »...).

« Discussion avec P., DJ belge de 42 ans, qui me raconte que selon lui, dans les années 90, les gens venaient avant tout pour écouter du son lors des soirées et si éventuellement il y avait de la drogue, c'était un plus, quelque chose qui pouvait se rechercher/se vendre/s'acheter... Alors qu'aujourd'hui, les drogues sont au centre des préoccupations des fêtards » (Observations de terrain).

Ainsi, la recherche de la défonce prime sur le contexte de consommation. Cette tendance a pour résultante de favoriser une banalisation des consommations, parce qu'elle favorise un ancrage dans le quotidien.

Revival techno et reprises des consommations

Les niveaux de consommation sont également fonction des diverses possibilités de faire la fête, au sein d'une ville densément peuplée, dynamique, étudiante, comme l'est Lille.

Ainsi, on peut constater à l'échelle internationale que les musiques électroniques, et notamment la techno, sont en train de vivre un second souffle, un net regain d'intérêt, ce qui occasionne, à Lille en tout cas, une augmentation de l'offre festive, continue et de qualité en rapport avec cette culture musicale. Dorénavant, chaque semaine, une association, un groupement de dj's ou bien un bar/club/discothèque proposent ces genres de musiques, durant le week-end, voire même en semaine. Ainsi, certains usagers plus âgés - 35 à 45 ans - affirment avoir été replongés dans des espaces et des contextes de consommation, comme par le passé, en lien avec les musiques électroniques (des habitudes qu'ils avaient délaissées jusque-là).

« Mais je ne prenais ni coke, ni rien, c'était une phase on va dire où j'en avais vraiment marre des soirées [...] alors je voyageais pas mal et m'épanouissais et c'est le fait du nouveau revival de la techno... enfin, je ne dis pas que c'est à cause d'eux, mais ça m'a redonné envie de... de consommer en fait. On va dire que j'ai vraiment remis le pied à l'étrier depuis deux ans » (Pierre, 35 ans).

Ce « revival de la techno », comme il le nomme, aurait ainsi coïncidé avec une reprise des consommations. Cela est particulièrement vrai pour la consommation de MDMA, comme nous le verrons dans le chapitre réservé à ce sujet. Les enjeux en termes de réduction des risques sont importants, dans la mesure où les produits qui circulent aujourd'hui, bien qu'ayant des dénominations identiques, peuvent, dans leur composition, profondément varier. Cependant, la plupart du temps, ce public plus âgé et expérimenté reste bien sensibilisé aux messages de prévention, héritage symbolique et opérationnel de leurs pratiques passées.

Enquête sur la pratique du sniff (Spiritek)

En 2004-2005, l'association lilloise Spiritek avait réalisé une enquête sur la pratique du sniff, après avoir émis l'hypothèse, suite à leurs interventions en milieu festif, d'une hausse de ce mode de consommation, notamment pour le speed (110 questionnaires remplis principalement en discothèques). Dix ans plus tard, Spiritek a souhaité renouveler cette étude ; en 2015, 121 questionnaires ont donc été remplis, en France et en Belgique, dans les types de lieux suivants : discothèques, salles de concerts, festivals, soirées alternatives en extérieur, au Caarud auprès des personnes concernées.

Du fait de biais méthodologiques ne permettant pas de réelles comparaisons (questionnaire qui a évolué entre les deux enquêtes, plans de sondage qui diffèrent d'une enquête à l'autre), comme le précisent les intervenants de Spiritek, les résultats présentés ici sont donc à interpréter comme des données qualitatives, d'observation de terrain, plus que comme des données quantitatives descriptives.

Ainsi, ils notent qu'en 2015, le profil-type d'un consommateur par voie nasale en milieux festifs est un homme nordiste de 25 ans et 9 mois, ayant sniffé pour la première fois à 18 ans et 8 mois en soirées privées, plutôt consommateur de cocaïne et de speed par voie nasale.

Les conclusions globales de cette enquête sont les suivantes :

Points d'amélioration au niveau de la RDR à retenir :

- augmentation de l'âge des personnes consommant par voie nasale.
- pas de réelle augmentation de la consommation d'opiacés
- plus de 3 répondants sur 4 connaissent les « Roule Ta Paille » ou kit de RDR.
- diminution du partage de pailles en 10 ans
- amélioration dans l'entretien du nez après consommation
- augmentation du nombre de personnes conscientes du risque de transmission de VHC
- augmentation significative de la connaissance du statut sérologique

Points de prises de risques à retenir :

- augmentation de la consommation de cocaïne, MDMA/ecstasy, kétamine
- augmentation de la 1ère consommation en soirée privée où il n'y a pas de structures de RDR qui peuvent intervenir
- percée de la consommation des NPS
- plus de polyconsommation : la pratique du sniff incluait plus de produits quand dans la première édition de l'enquête
- près de la moitié des répondants peuvent utiliser une 'paille' non adaptée
- constat de prises de risques (notamment par les femmes) par le partage de pailles

- plus de 40% des répondants utilisent la même narine pour sniffer.
- 3 personnes sur 10 ne citent pas les risques de transmission VHC comme risques du sniff
- plus d'une personne sur deux a remarqué des petits saignements nasaux
- une personne sur cinq pense qu'on ne peut pas faire d'overdose par sniff

Préconisations :

- Continuer les messages de réduction des risques concernant les outils de réduction des risques par voie nasale et le non partage des pailles (notamment envers la population féminine).
- Développer les messages d'entretien des muqueuses nasales, de changement de narines
- Développer l'information sur le risque d'overdose par sniff
- Développer au niveau national un programme de prévention globale concernant la consommation de cocaïne.
- Elargir les outils informatifs concernant la kétamine et les NPS
- Développer des outils adaptés lors de soirées privées comme le kit à faire la fête (suite au constat de l'augmentation des consommations en soirées privées).

ECONOMIE DE LA DÉBROUILLE

Etre consommateur de drogue a un coût plus ou moins élevé selon la substance consommée et la fréquence d'usage. Il n'est donc pas rare que les usagers cherchent à minimiser l'impact financier de leur consommation en mettant en place des stratégies visant à dépenser un minimum d'argent, ces stratégies allant du simple échange (troc) à la mise en place d'un trafic (pour financer sa consommation).

C'est le cas depuis longtemps dans le milieu urbain puisque les usagers concernés vivent le plus souvent dans des conditions marquées par la précarité. Face au manque d'argent, ils mettent donc en place des systèmes leur permettant d'obtenir du produit, en dépit des coûts. La pratique la plus courante est la (re)vente de médicaments ou de TSO : se faire prescrire un traitement (pris en charge par l'assurance maladie), ne pas le consommer ou n'en consommer qu'une partie et le revendre à d'autres usagers. Cette manière de faire, illégale, est pourtant monnaie courante en milieu urbain. Si ce n'est pour le revendre, le traitement médical peut également être troqué contre un autre produit et donc permettre de limiter les frais engagés.

En milieu festif, la stratégie pour limiter les frais liés à la consommation de substances psychoactives illégales la plus couramment observée est celle de l'usager revendeur : un usager va devenir dealer afin de financer sa consommation

par le bénéfice qu'il retirera de ses ventes (et notamment parce qu'il achètera le produit en plus grande quantité donc moins cher). A titre d'exemple, le dispositif Trend lillois observe depuis maintenant environ deux ans la multiplication des micro-réseaux de deals concernant la MDMA en cristaux, conditionnée sous forme de « paras » (parachutes) et revendus à 10€ l'unité (d'environ 100 mg).

Mais, plus récemment, on observe que le troc se développe également de plus en plus en milieu festif. Cette évolution a d'abord été analysée comme la résultante de conditions économiques plus difficiles pour les plus jeunes, les étudiants et autres populations supportant difficilement le coût des pratiques festives. Mais après une enquête de terrain plus poussée, on a pu se rendre compte que c'est justement pour échapper à des échanges monétaires entre eux que les usagers s'adonnent plus volontiers au troc : ils n'échangent pas d'argent, uniquement du produit et ne deviennent donc pas usager-revendeur, dans leurs représentations. L'échange de produit -et non d'argent- entre individus partageant le même temps festif permet de créer une cohésion par le service rendu d'abord, par le partage de sensations escompté ensuite. En témoigne une conversation avec un usager festif pratiquant le troc couramment, au sujet d'un échange qu'il a récemment fait en soirée :

« L'idée c'est aussi de partager les mêmes délires : moi je lui donne un peu de LSD pour qu'il ressente la même chose que moi parce qu'il n'en a pas et lui, il va me filer de la MDMA comme ça je ressentirai aussi la même chose que lui. On sera dans un même délire » (Thierry, 34 ans).

L'intérêt financier n'est cependant pas tout à fait écarté du troc en ce sens qu'il permet, pour certains, d'obtenir de très petites quantités de produit, ce qui n'est pas toujours le cas dans les réseaux de deal classiques où les revendeurs imposent parfois un minimum d'achat.

« Le dernier quart restant de la pilule, il le donnera à A. 31 ans, en échange d'un coup à boire » (Observations de terrain).

DES ACHATS DE PRODUITS PAR INTERNET TOUJOURS PLUS IMPORTANTS

Tendance qui se dessinait déjà depuis environ deux ans de manière forte, nous avons encore pu noter en 2015 une importance grandissante des achats sur internet par les usagers lillois. Ces achats directs (ou bien des récits d'achat de proches, le cas échéant) se font via le dark web ou bien même à partir de sites référencés, qu'il s'agisse de NPS ou bien de produits classiques/illégaux. Evoquant ces types d'achats lors d'une interview, un professionnel de Spiritek confirme : *« ça commence [...] à décoller »*.

Nous avons ainsi pu recueillir 14 témoignages d'achats, provenant soit directement des consommateurs eux-mêmes, de situations et d'âges variés (de l'étudiant de 21 ans aux salariés de 35 ans et plus, mais toujours des personnes très intégrées), soit par les interviews de professionnels du médico-social ou

encore du laboratoire de police de Lille. Un professionnel d'un Caarud (hors-Lille) relevait même que certains de ses usagers précaires (donc éloignés sociologiquement des profils typiques) avaient actuellement une curiosité plus poussée envers ces modes d'accès : « *L'article d'ASUD sur les drogues du dark-net a suscité beaucoup d'intérêt chez nos usagers [...] Il suffirait qu'il y en ait un ou deux qui commencent à s'y mettre pour que...* ».

En somme, il y a 19 produits au total qui ont été cités, indicateur d'une forte diversité. On peut constater que la MDMA est le premier produit qui est cité dans la liste, tant la forme cristal que la forme pilule. Viennent ensuite le speed (un de ces produits a pu être analysé par le labo de police qui y a trouvé 54% de pureté, ce qui est un taux fort), puis le cannabis, le LSD ou encore le 2C-B. On trouve ensuite de manière plus résiduelle un ensemble de produits qui sont autant des NPS (5-APB, Ocfentanil, 2C-C...) que des produits plus classiques (cocaïne, champignons (truffes), caféine...).

Tableau 1 : Liste des substances citées comme ayant été achetées via internet dans les observations Trend Lille 2015.

MDMA cristaux	5
MDMA pilules	4
Speed	3
Cannabis	2
LSD	2
2C-B	2
DMT	1
5-APB	1
6-APB	1
4-MEC	1
AMT	1
Kétamine	1
Ocfentanil	1
Cocaïne	1
Champignons	1
2C-C	1
Ethylphénidate	1
Caféine	1
Changa	1

Les achats peuvent se faire seul ou de manière groupée et peuvent porter sur un produit ou plusieurs.

Dans la plupart des cas, les produits achetés sur internet ont la réputation d'être fortement dosés (ceci s'est surtout vérifié pour les deux formes de la MDMA, pour le cannabis et pour la cocaïne), mais parfois, il y a des curiosités qui sont intéressantes à relever : par exemple, pour un de ces achats, un usager de 26 ans a voulu commander du cannabis et s'est retrouvé avec de la MDMA en cristaux à la place.

Concernant la qualité des produits trouvés sur internet, s'ils ont la réputation d'être plus sûrs et donc plus sécurisant, il convient de rappeler que cela ne se base que sur des perceptions subjectives et que cela n'est pas généralisable à tous les achats sur internet.

Par exemple, une MDMA cristaux, achetée sur internet après première consommation, a été jugée d'aspect et d'effets inhabituels par un usager, qui avait tenté de contacter le dispositif Trend/Sintes pour une demande d'informations complémentaires.

Aussi, un type d'éthylphénidate de couleur rosée (ce qui était déjà inhabituel) a entraîné des insomnies et des effets très forts chez de nombreuses personnes l'ayant consommé. Après analyse

SINTES, ce produit était pur à 32%, alors que d'autres types d'éthylphénidate avaient pu être analysés en tant que produits très dosés (jusqu'à 85%), mais en n'ayant pas entraîné des états de modifications de conscience aussi préoccupants.

Mais il faut aussi bien réaliser que ces nouveaux types d'achats restent le fait d'une minorité, à l'échelle des consommateurs de drogues lillois, et, a fortiori, parmi la population générale. Nombreux sont les enquêtés qui nous ont dit ne pas

être du tout intéressés par ces manières d'accéder aux produits (idée de vouloir « rester classique », de ne pas « chercher des moyens compliqués », de rester dans des habitudes). Pour ceux potentiellement intéressés, on note tout de même des réticences à passer le cap et ce, pour plusieurs raisons. En premier lieu, il y a le traçage informatique, le fait de craindre d'être identifié via l'adresse IP de son ordinateur. Puis, ils expriment aussi leur appréhension vis-à-vis du traçage postal, avec là encore le risque d'être reconnu par les services répressifs ou bien que la lettre/le colis n'arrive pas à destination. Autre élément important : sur certains sites équivalents à Silkroad, il y a la nécessité de créer des bitcoins (argent virtuel), et tous ne savent pas le faire, d'où le recours fréquent à une tierce personne, aguerrie à ces pratiques, et qui va commander un ou plusieurs produits pour un groupe d'amis. Enfin, une autre limite à cette accessibilité via les commandes en ligne est exprimée par les plus jeunes et concerne le fait que leurs parents aient une vue sur leurs relevés bancaires et puissent les interroger sur la nature d'achats suspects.

MILIEUX FESTIFS

Les différents milieux festifs à Lille ou en région sont importants à décrire pour comprendre le dynamisme qui anime ses protagonistes lors des temps festifs.

Une offre festive commerciale en plein renouveau

Il y a tout d'abord l'offre festive commerciale et légale à Lille intra-muros et dans la métropole lilloise. Nous avons pu observer lors de notre enquête réalisée en 2012-2013⁵ que la ville de Lille comptait pas moins de 500 établissements à caractère festif, de la boîte de nuit à la capacité d'accueil de plus de 500 personnes en passant par le club intimiste à la jauge d'une centaine de fêtards ou encore par la rumerie diffusant de la musique à ses habitués.

Les lieux festifs sont donc présents à Lille en grand nombre, ce qui laisse une certaine variété de choix pour ses habitants, en termes de diversité musicale et culturelle. Nous avons aussi vu dans cette enquête et plus largement dans les derniers rapports Trend que les festifs lillois avaient l'impression que les possibilités d'organiser des soirées devenaient de plus en plus rares, par rapport aux nombres d'associations existantes et motivées, qui n'ont cessé d'augmenter depuis. Ils ont aussi mis en avant le caractère de plus en plus coercitif de la politique de la ville : conditions de sécurité drastiques, horaires d'ouverture de plus en plus restreints, sentiment de volonté de sectorisation de la vie festive... « Depuis cette année, en raison d'un arrêté municipal pris par Martine Aubry, les bars lillois (bénéficiant d'une dérogation d'ouverture tardive) doivent fermer à une heure du matin au lieu de trois heures. Ils conservent néanmoins leur heure de fermeture habituelle trois jours par semaine : les jeudi, vendredi et samedi soir [...] Face à cette décision, visant à freiner « les débordements, les nuisances et le bruit », la fronde des établissements de nuit s'organise. Après avoir saisi la

⁵ Lancial N., Lose S., Enquête en milieux festifs à Lille, Lille, Cèdre bleu-OFDT, 2013, 214 p.

justice pour faire annuler l'arrêté municipal (le tribunal administratif a rejeté leur demande le 19 mars), certains bars ont déjà adopté le statut de discothèque pour pouvoir fermer plus tard... » (La Voix du Nord, octobre 2015).

Ce sentiment a eu pour conséquence de créer un clivage grandissant entre les intérêts des riverains et ceux des tenanciers de ces lieux, principalement sur la question du tapage nocturne, mais aussi parfois sur celle des infractions aux normes de sécurité, lorsqu'il s'agissait d'interventions de la municipalité.

Mais ce que l'on constate aujourd'hui est assez différent d'il y a 3 ans : suite à la signature de la charte de la vie nocturne, entre les propriétaires des lieux et la Mairie, pour régler les points de désaccords et officialiser les changements voulus, les concernés ont dû composer et s'adapter à ce nouvel environnement législatif. Et les publics festifs ont tout de même suivi. Certes, il y a toujours des lieux qui souffrent du manque de fréquentation, des coûts engendrés par des travaux de sécurisation des lieux, du sentiment d'acharnement créée par les visites des commissions de sécurité, des plaintes de voisinage, etc... mais force est de constater que des lieux, qui étaient en passe de fermer, ont finalement résisté, que les terrasses se remplissent dès que le soleil brille, que les associations qui font vivre les concerts n'ont jamais été aussi nombreuses et que de nombreux événements en tous genres continuent de s'organiser au fil du temps.

Ainsi, si on se focalise sur les soirées musicales à tendance électronique, on remarquera, comme nous l'avons relevé précédemment, qu'il existe actuellement un véritable retour de la musique électronique (la techno, particulièrement) dans beaucoup de contextes, de lieux, de médias et de cultures. Lille n'échappe pas à cette mode et la popularité de la techno s'y vérifie en constatant la multiplication de ces soirées dans divers types de lieux : discothèques, clubs, bars, lieux culturels généralistes, salles de concerts,... On remarque d'ailleurs que des lieux qui n'étaient pas connus pour héberger des soirées de ce type s'y sont mis, de façon événementielle ou récurrente.

Ces établissements diffusant de la musique électronique attirent souvent des usagers de produits psychoactifs, et certains plus que d'autres. Ainsi, plusieurs lieux sont identifiés à Lille comme étant propices aux usages et aux petits trafics de drogues. On remarque que quelques-uns de ces lieux sont fréquentés par les mêmes publics que ceux des milieux festifs alternatifs (individus polyconsommateurs, habillés avec les codes de ces milieux, plutôt à « squatter » en dehors du lieu et non dedans...), comme dans ce club électro alternatif, que nous appellerons le Kube, où Spiritek avait fait une intervention de prévention :

« Il y a eu une date, c'était une free-party de salon ! Genre un teknival entre 4 murs ! Clairement un public de teuffeurs, limite public punk-à-chien, il y avait aussi des mecs sans hébergement. Et en mode prise de produits rarement comme j'ai pu le voir [...] à Lille. En mode franchement sauvage ! J'ai vécu une soirée complètement incroyable... Tout le monde perché bien comme il faut, à la MD, aux ecsta, aux champis... tout, y'avait de tout ! » (Spiritek).

Dans le cadre des investigations menées par le site de Trend Lille, les styles musicaux les plus représentés à Lille - au sein de lieux plutôt alternatifs (cafés-concerts, clubs underground, soirées itinérantes), où existe un potentiel de consommations parfois important - sont :

- Techno/house/minimal/acid
- Bass music (dubstep, drum'n'bass)
- Electro-dub (sonorités issues du reggae revisitées à la mode bass music/électro)

De manière surprenante compte tenu de sa coloration reggae, ce courant musical en vogue, porté par des « sound systems », semble être nouvellement associé à la MDMA, que certains de ses membres consomment :

« Autre phénomène sur Lille, ça c'est via le sound-system, c'est une jeunesse qui prend de plus en plus de prods et qui va chercher (avec la contre-culture qui galère...) de nouveaux endroits pour en prendre et notamment cette nouvelle scène électro-dub où je vois plein de gens arriver en session reggae serrer des dents » (Denis, 19 ans).

Liens entre public français et belges

Après la chute de fréquentation (notamment de la part des Français) enregistrée par les mégadancings belges - ces grands espaces festifs électro implantés juste après la frontière - durant les années 2012-2014, qu'on avait cru rédhitoire pour la survie de l'ensemble de ces clubs, ces établissements semblent s'être maintenus dans le paysage festif frontalier. Lieux de fête, ces clubs s'avèrent encore être des lieux de deal assez importants, à l'intérieur du club, mais surtout sur les parkings.

« Je pense qu'il y a encore des français qui vont s'approvisionner sur les parkings de Belgique » (Spiritek).

Le public Français présent lors des événements festifs en Belgique, souffre d'une mauvaise réputation auprès de la population belge ; le Français qui sort en Belgique est jugé peu respectueux et peu enclin à contrôler les effets de produits qu'il consomme (bouscule les autres sans s'excuser, peut avoir des attitudes inadaptées ou inappropriées et des états de défonce trop visibles). Nous avons ainsi une opposition du type : un public belge qui sait faire la fête *versus* un public français qui ne sait pas se tenir ; certains lieux festifs lillois cristallisent ces comportements.

« C'était un carnaval dans une ville belge et les gens étaient cools pas comme les « Mdma kids » d'une certaine boîte à Lille : les mecs qui prennent pour la 1ère fois de la D et qui te poussent alors qu'ils viennent voir un artiste qu'ils ne connaissent même pas ! [...] Donc on te pousse comme ça et ce sont ces gens qui n'ont pas compris pour moi justement la techno et tout cet engouement ! Le respect a disparu dans toutes ces boîtes je pense » (François, 24 ans).

Milieus festifs alternatifs

Enfin, le milieu festif alternatif se caractérise toujours par son dynamisme. Les free-parties peuvent avoir lieu dans des zones très dispersées : elles s'organisent toutes les semaines pour les sound-systems les plus investis ou au moins une fois par mois, principalement dans le secteur du littoral dunkerquois, mais aussi en périphérie de Lille, dans les campagnes du Pas-de-Calais ou encore en Picardie ou

après la frontière, côté belge :

« Elle m'explique : en fait à Dunkerque, il n'y a pas vraiment de boîte de nuit intéressante, mais vu qu'il y a pas mal de drogues et de jeunes qui ont envie de bouger, ils organisent des free, parfois dans leur coin, parfois en Belgique. Apparemment leur réseau fonctionne bien, rien qu'avec le bouche à oreille, ils arrivent parfois souvent à réunir cinq cents personnes pour un simple anniversaire, mais pour un « gros » truc où il y a un peu plus de communication, on peut arriver à plusieurs milliers » (Responsable d'observations en milieu festif).

En termes d'affluence, de lieux, de moyens techniques et de courants musicaux, on note des différences entre les free-parties selon qu'elles se déroulent en France ou en Belgique.

« Les teufs françaises, assez petites, avec de petits murs de sons, au niveau des lieux, c'est rares qu'ils investissent des lieux abandonnés, c'est souvent dans des champs, c'est quand même pas mal hardcore [...] et ensuite il y a ceux en Belgique, qui ont quand même de plus gros sons et c'est pas les mêmes sons [...] ce sera plus hardtek dans le Nord et Acid en Belgique » (Denis, 19 ans).

Les sentiments de liberté et de respect mutuel font partie des principales aspirations mises en avant par les teuffeurs. La revendication d'une autogestion des lieux et des personnes également. Cependant, depuis quelques temps, de nombreux enquêtés à l'échelon local, mais aussi les habitués des free-parties en général, dénoncent le manque de respect qui semble régner de plus en plus au sein de l'univers des « teufs », ce qui peut même parfois donner lieu à des actes de violence (cf. aussi encadré ci-dessous).

A cet irrespect viendrait s'ajouter selon certains d'entre eux, surtout parmi les plus expérimentés, un « esprit teuf » qui n'existerait plus, une négligence par rapport à la propriété des lieux et, de plus, un « militantisme teuffeur » qui serait en train de s'éteindre. Tout cela dans une nostalgie du temps passé, où tous ces bons comportements coexistaient naturellement.

Toutefois, cet esprit militant subsiste encore de manière vive chez certains, et spécifiquement par rapport aux conditions d'organisation de ces fêtes, à la répression dont ils se disent victimes et particulièrement sur le fait de se faire saisir leur matériel par les forces de l'ordre lors de leurs interventions. Un extrait de presse daté du 31 janvier 2015 relate par exemple un rassemblement effectué à Lille-centre pour défendre les droits des free-parties :

« Du son, mais sans excès, ce samedi après-midi sur la Grand-Place. Une centaine de fans de musique techno sont rassemblés [...] « On vient pour défendre les droits d'organiser des free parties », explique un jeune homme [...] Les autorités les suivent de près, trop près pour les manifestants : « Au moindre problème, on nous confisque le matériel. C'est souvent des dizaines de milliers d'euros de perdus. Et pourtant, quand on nous le demande, on baisse la musique ou on la coupe. Il n'y a pas besoin de saisir ! ». Les militants appellent aussi à « augmenter le nombre de personnes autorisées sur les free, de 500 à 1 500 », et à changer leur image. « On n'est pas des criminels, mais des passionnés du son. » » (La Voix du Nord).

Le Teknival de Cambrai

Le teknival de Cambrai s'est déroulé du 1er au 4 mai 2015 sur la base militaire aérienne 103 de Cambrai (située dans le secteur de la commune d'Epinoy). Du côté de l'organisation, on attendait 30 000 festivaliers au plus fort du rassemblement, et 70 000 sur l'ensemble des trois jours. Or, il s'est avéré que seuls 11 500 teufeurs se sont déplacés à ce rendez-vous annuel de musique techno (22ème édition), baptisé cette année « Teknivibration ». Les conditions météo n'ont pas joué en la faveur de l'affluence mais c'est surtout un appel au boycott qui avait été formulé par plusieurs groupes, via les réseaux sociaux, notamment en raison de la forte présence des forces de l'ordre, qui était mobilisées en nombre aux abords immédiats du site. Les conditions d'organisation de cet évènement, sécurisé et surveillé de la sorte, entreraient en opposition avec certaines valeurs qui animent ceux qui s'estiment être les « vrais » acteurs du mouvement teuf, véritable cause dotée d'un esprit libertaire et indépendant.

Suivant Spiritek, qui intervient sur l'évènement depuis des années, la typologie des publics présents est la suivante :

- Des organisateurs (français, belges, néerlandais, anglais),
- Des amateurs de musique, festivaliers (habitués des milieux festifs alternatifs)
- Des publics en errance, voyageurs, venus spécialement pour l'occasion
- Des « curieux » locaux.

De nombreux participants sont consommateurs de produits psychoactifs. Selon un jeune usager interrogé, il y aurait une sectorisation importante sur le site du teknival, avec des visions de la fête différentes :

« Les Anglais : énorme teuf psytrance à fond, grosses lumières, grosse ambiance, par contre aucune responsabilisation, le lieu crade comme possible ! [...] Après les Belges et les Hollandais ont leur façon de faire, les Français aussi, un peu à la bonne franquette... ! Y'a plein de façons de faire selon les endroits, c'est intéressant ! » (Denis, 19 ans).

En outre, l'association de prévention lilloise estime que de nouveaux profils ont fait leur arrivée cette année : des gens qui n'ont aucun intérêt pour l'aspect musical de ce teknival, mais qui sont plutôt là pour le vol et le deal :

« Y'a un nouveau public qui arrive aussi, genre les fouteurs de merde... ! Pas l'esprit free-party, pas intéressés par la musique non-plus, ils viennent parce qu'ils savent qu'il y a un rassemblement, qu'il y aura des drogués... Donc soit il y en a qui viennent pour vendre, soit c'est pour piquer les sacs aux gens trop défoncés et qui viennent spécifiquement (parfois de loin) pour cela » (Spiritek).

Concernant la disponibilité des substances, ont été repérés par Spiritek les produits suivants : MDMA (sous forme de comprimés et de cristaux), LSD, kétamine, protoxyde d'azote (ces deux derniers produits ayant été particulièrement remarqués), 2C-B, cannabis, speed, héroïne et cocaïne.

Notre responsable d'observations en milieu festif était également présent et avait fait un état des lieux des produits consommés :

« À peine arrivé, ce qu'on voit le plus au sol, ce ne sont pas les gobelets ou des canettes mais des ballons de baudruche. En effet, énormément de gens consomment du protoxyde d'azote en ballons, y compris certains artistes, on retrouve aussi plein de cartouches au sol. Les gens consomment speed, cocaïne, kétamine, directement sur leur portable, personne ne se cache. Sinon, beaucoup d'ecstasy, notamment des dominos rouges, parfois vendues par moitié. On trouve également des taz « têtes de mort » qui seraient très puissantes, [...] vendus à 10€ l'unité ou 20€ les trois [...] Quelques cas de « K-hole. », suite à usages de kétamine. Beaucoup de cartons de LSD aussi qui circulent, notamment des shivas et des hoffmann qui seraient « patates. » Il y a aussi de la gélatine (« gélat' ») qui tourne, à 10€ : un mec serait resté perché 24h non-stop à danser ».

Au total, 465 personnes ont été prises en charge par les secouristes, en majorité pour des soins médicaux bénins.

Enfin, pour ce qui est des infractions pénales, quelques chiffres sont à retenir : 31 permis de conduire ont été retirés et 49 festivaliers ont été interpellés.

MILIEU URBAIN

A Lille, de nombreuses personnes, parfois consommatrices de produits, vivent à la rue dans des conditions de vie extrêmement difficiles. De fait, les conditions de consommation des usagers de drogues sont elles aussi complètement inadaptées aux exigences hygiéniques nécessaires. La précarisation des publics s'avère de plus en plus importante et ce, en dépit de la grande densité des centres d'accueil et d'aide dans les domaines du médico-social ou de l'addictologie en métropole lilloise et de l'investissement de ses différents professionnels. Dans ce contexte, les consommations de drogues et d'alcool passent pour être des moyens de survie, au détriment du soin. La Fondation Abbé Pierre en a aussi fait le constat, au niveau local, dans son dernier rapport⁶ :

« Les problématiques d'addiction peuvent être un frein dans le recours aux soins. L'effet « anesthésiant » procuré par la consommation de drogues peut constituer pour certains un moyen de « se soigner » et de soulager leur douleur : « Quand il y a des addictions profondes, le soin passe au second plan aussi. Certaines personnes sont prêtes à perdre leur bras mais ont besoin de boire. Certains se soignent par l'alcool, les produits. » (Samu social Lille).

En outre, les logements vacants ne semblent pas suffisants pour pouvoir héberger l'ensemble des individus qui en auraient besoin (les listes d'attentes sont extrêmement longues). La vie en squat est une solution temporaire qu'adoptent certains individus, mais il semble que ces habitats temporaires ne tiennent jamais très longtemps : plaintes par le voisinage, évacuations et fermetures. De telles conditions de vie ont également un impact fort sur le niveau de soin, qui ne peut pas être assuré

⁶ « L'état du mal-logement en France. 21^{ème} rapport annuel ». Fondation Abbé Pierre, 2016.

par les équipes de première ligne :

« Dans certains cas, les traitements médicaux ou interventions à domicile seraient inefficaces en raison des caractéristiques du logement. Comment traiter correctement des pathologies chroniques ou handicapantes dans des logements inadaptés ? Comment assurer le suivi de personnes immuno-déprimées alors qu'elles vivent dans une habitation indigne ? Des professionnels de santé ou médico-sociaux refusent parfois même d'intervenir, lorsque les personnes ne disposent pas de sanitaires dans leur logement ou que leur accès est problématique pour l'acte professionnel » (L'état du mal-logement en France. Fondation Abbé Pierre).

Aussi, le manque d'activité, l'impossibilité d'accéder à un emploi, l'ennui ressenti, la fatigue de la survie quotidienne, sont des éléments caractérisant le quotidien des plus précaires. Et, de plus, comme nous l'avons déjà vu précédemment, Lille est une ville très touchée par les trafics et les consommations de toutes drogues ; des rues, des quartiers, des immeubles sont complètement engorgés par le phénomène du deal. Ainsi, l'ensemble de ces éléments factuels participent à l'encrage de nombreux consommateurs dans des habitudes de vie où l'usage de drogues est parfois vécu comme une sorte de fatalité.

Tous produits confondus, les centres nous relatent des pratiques d'injection qui, même si elles sont toujours bien existantes, semblent en recul continu. Les explications à cette tendance pourraient se trouver d'une part, dans le travail réalisé par les équipes de première ligne pour proposer des alternatives en termes de modes d'usages et par le fait que ces publics les plus précaires ont un capital veineux si endommagé qu'ils en viennent, d'eux-mêmes, à faire évoluer leurs pratiques.

En outre, les usages de cocaïne sont décrits comme poursuivant leur hausse, en 2015, ainsi que le « basage » de cocaïne, qui semble aussi de plus en plus pratiqué, quand bien même le marché est quasi-inexistant sur ce produit à Lille. Enfin, la consommation sur aluminium, en « chasse du dragon » (= inhalation à chaud du produit) est également un mode de consommation adopté par un grand nombre d'utilisateurs, notamment ceux d'héroïne. Le problème principal pour les professionnels en termes de gestion des individus et des groupes demeure au final les consommations excessives d'alcool, surtout quand elles sont liées à l'ajout de médicaments psychotropes hors cadre thérapeutique.

Aussi, la forte présence en centres des comorbidités psychiatriques et autres troubles de santé mentale constituent aussi un point d'achoppement aux bons fonctionnements des vies de groupe. Les pathologies principalement repérées sont les suivantes : troubles anxieux et dépressifs (surtout), troubles du comportement, troubles de la personnalité, troubles psychotiques. Il faut ajouter à cela que peu de gens ont fait l'objet d'un diagnostic psychiatrique (à peu près 1/4 d'entre eux seulement). De ce fait, il y a des va-et-vient permanents pour bon nombre de personnes entre les centres à spécialité psychiatrique et ceux qui s'occupent de l'addictologie.

On notera aussi que les centres et associations cherchent à s'adapter au maximum aux profils et aux conditions de vie de leurs usagers, surtout les plus problématiques : assouplissements des règlements intérieurs sur certains points, envois postaux de

matériel de RDR⁷, distribution de kits de survie pour les SDF, accueil des chiens dans quelques Caaruds...

Enfin, les migrants originaires d'Europe de l'Est (Géorgiens, Ukrainiens...) représentent un groupe particulièrement visible, mais de manière cyclique, c'est-à-dire que pendant une période ils seront plusieurs à se présenter à l'intérieur d'un centre puis vont tous s'absenter durant les semaines suivantes. La barrière de la langue constitue certes un obstacle, mais les professionnels savent tout de même bien repérer leurs pratiques, comme l'injection de Subutex®, souvent décrite par les pôles Trend au fil des recherches de terrain.

RÉPRESSION/ MARCHÉ DES DROGUES

Des réseaux de deals très présents et très organisés

Lille est une ville où les deals de rue sont importants, comme nous l'avons vu. L'espace urbain est donc marqué par une sectorisation des réseaux et certains quartiers/rues sont bien connus pour vendre des types de drogues particuliers. Le consommateur de cannabis saura ainsi vers quels « spots » se diriger pour faire acquisition de son produit, de même que l'utilisateur d'héroïne. Des saisies policières couplées d'héroïne et de cocaïne sont très fréquentes, à tel point que les deux produits semblent quasiment indissociables (parfois du cannabis peut aussi être retrouvé, surtout avec les réseaux qui vendent la cocaïne). Aussi, les dealers de cocaïne/héroïne semblent maintenant davantage arrêtés avec des produits de coupe en leur possession.

Dans certaines zones, il y a même une omniprésence des dealers, ce qui est quelquefois à l'origine de règlements de comptes entre les bandes rivales qui se partagent l'espace public. Du côté des services répressifs, la grande disponibilité des drogues est également constatée et entraîne une activité constamment soutenue mais manifestement insuffisante (manque d'effectifs, de moyens, difficultés à réaliser des suivis d'affaires sur le long cours...), ne permettant pas de faire face à l'ensemble de ces réseaux.

Cette forte présence des réseaux de deals et des tarifs attractifs (sur l'héroïne, en particulier), en comparaison d'autres régions, font que de nombreuses personnes viennent d'autres régions, et ce même expressément, pour se fournir en drogues à Lille.

Les réseaux de deals sont marqués par la présence d'individus multirécidivistes, évoluant au sein d'une organisation très poussée, avec même des fois des adolescents de 13 à 16 ans qui ne sont plus seulement guetteurs mais déjà vendeurs. Certaines gardes-à-vue peuvent parfois regrouper de 10 à 20 personnes, toutes inculpées au sein d'une même organisation à géométrie variable. Ce qui est marquant, c'est la rapidité d'implantation des réseaux, en termes de contacts et donc de rentrées d'argent continues. Des dossiers de trafics de stupés intègrent même à l'occasion d'autres volets/types de trafics : voitures de luxe, contrefaçons, etc...

⁷ Réduction des risques

En outre, un grand nombre d'usagers précaires ne manquent pas de souligner l'extrême violence qui règne au sein des réseaux de deal : présence de divers types d'armes, pouvoir des vendeurs sur les « tox dépendants », traités quasi comme du bétail. Depuis peu, des armes lourdes sont régulièrement saisies dans des affaires, en métropole. Les forces de police lilloise jugent la situation de plus en plus difficile à gérer et sont peu optimistes pour les années à venir.

« *Je dirais même, sans trop alarmer [...] que d'ici 5 ans, on devrait arriver comme Marseille quoi... !* » (Police, Lille).

Trafics transfrontaliers

Phénomène déjà existant depuis de longues années et qui se poursuit, la Hollande (Rotterdam) et la Belgique (Anvers, Bruxelles) continuent d'être de hauts lieux d'approvisionnements, et ce pour la grande majorité des produits circulants à Lille. Les individus qui vont dans ces deux pays sont surtout des semi-grossistes qui vont se fournir là-bas, soit de simples consommateurs qui y ont un « plan » régulier (plus rare).

La différence soulevée maintenant depuis au moins deux ans (notamment lors des entretiens avec les forces répressives) est que les trafiquants passent les frontières avec des quantités plus petites, quitte à devoir effectuer plus de trajets, afin de ne pas risquer trop gros en termes de sanctions judiciaires. L'élévation des niveaux de sécurité et la surveillance accrue des frontières, décidées en France puis en Belgique suite aux attentats, n'ont fait que renforcer cette tendance déjà existante.

Cela n'empêche tout de même pas de nombreuses arrestations de trafics en transit, où la région est un lieu de passage parmi d'autres. Ainsi, au niveau des ex-postes frontières, il n'est pas rare que les forces de l'ordre/douanes interceptent des véhicules qui transportent parfois des quantités de drogues très importantes, en direction d'autres villes françaises ou de l'Angleterre, pour faire l'objet de reventes. Parfois, la créativité de ces passeurs est grande, comme dans l'exemple suivant, daté du mois d'août, où un véhicule immatriculé aux Pays-Bas se rendait en direction de Paris :

« *Sous la banquette, les techniciens vont alors découvrir une seconde télécommande. Celle-ci actionne une nouvelle cache dissimulée sous le châssis du véhicule et qui a été soudée. À l'intérieur: 2 kilos d'héroïne et 300 grammes de cocaïne. La poudre brune comme la blanche sont analysées. Elles sont toutes les deux d'une pureté rare: 70% pour l'héro et 90% pour la coke* » (La Voix du Nord).

Go-fast

Les techniques de « go fast » (transports de stupéfiants sur de longues distances à bord de véhicules circulant à vive allure) se font plus rares depuis quelques années, cependant, au moins 4 cas ont été repérés en 2015 :

Hénin-Beaumont : 360 kg de résine de cannabis rangés dans des « valises marocaines »
Lille (dans le cadre d'un blanchiment de commerce) : plusieurs kilos de cannabis entre les Pays-Bas et Lille et entre la Belgique et Lille

Trafic entre Mouscron et Tourcoing, une affaire qui porte sur plusieurs kilos d'héroïne.
D'autres affaires de go-fast avaient eu lieu il y a quelques années, mais ont connu un jugement seulement en 2015.

Ces go-fast concernent le plus souvent le cannabis, mais parfois aussi d'autres produits comme nous venons de le voir, et se font depuis la Hollande ou depuis l'Espagne (après s'être fourni au Maroc, en particulier dans la région du Rif).

Marchés de deals en zones rurales

Enfin on notera en tant que fait marquant relativement nouveau l'importance grandissante des petits marchés et des réseaux organisés en campagnes et/ou en zones périurbaines. Il y a une augmentation des saisies dans ces secteurs, avec de nombreuses arrestations dans des villes comme : Valenciennes, Maubeuge, Cambrai, Béthune, Douai, Aire-sur-la-Lys, Dunkerque, Montreuil.

Ainsi, le modèle jusqu'ici en vigueur, qui voyait la Métropole lilloise être le point d'attraction principal des consommateurs et des trafiquants, semble subir une certaine mutation : il paraît maintenant plus facile de se fournir en drogues, quelles qu'elles soient, dans des zones plus reculées, sans pour autant devoir passer obligatoirement par Lille.

PRIX DES PRODUITS

Le tableau ci-contre rend compte des prix respectifs d'un certain nombre de substances psychoactives auxquelles s'intéresse particulièrement le dispositif Trend.

Les sources d'information sont variées et en nombre plus ou moins important, selon le degré de diffusion et d'usage d'un produit donné sur le site de Lille. Ainsi, par exemple, 61 sources différentes ont pu nous indiquer un prix sur la cocaïne alors que seule une source est disponible pour le prix de l'AMT.

Indirectement, cette variation du nombre de sources d'information à propos des prix peut aussi refléter le degré de transversalité d'usage d'un produit donné dans des espaces et des contextes très variés ; cela est surtout vrai pour le cannabis et la cocaïne, qui sont respectivement visibles dans de nombreuses strates sociales.

Cocaïne

Les deux prix les plus communément constatés sur la cocaïne ont souvent été de l'ordre de 70€ ou de 80€, ces dernières années. En 2015, même constat ; le prix de 80€ revenant un peu plus tout de même. Sinon, toujours le même « grand écart » au niveau des prix bas et hauts : de 45 à 100€ ou plus.

MDMA

L'ecstasy (sous forme de comprimé) connaît un prix stabilisé à 10€ l'unité.

Pour la MDMA en cristaux, difficile de définir un seul prix moyen au gramme : les prix de 40 et de 50€ ont été signalés, mais il n'y a pas eu de consensus entre les sources d'information.

Cannabis

Pour ce qui est de l'herbe de cannabis, le prix le plus courant du gramme est de 10€, soit le même prix depuis des années (à peu près 10 ans). Des prix au gramme jusqu'à

13€ ont été annoncés. A l'inverse, de rares usagers peuvent l'avoir pour environ 6 ou 7€.

Tableau 2 : Récapitulatif des prix recensés par le dispositif Trend/Sintes sur quelques produits psychoactifs en vente au marché noir, en 2015, à Lille

Molécule	Forme	N	Unité de compte	Prix le plus bas (€)	Prix courant (€)	Prix le plus haut (€)
Cocaïne (N=61)	Poudre	61	1 g	45	80	100
MDMA (N=59)	Cristaux	18	1 g	30	50	60
	Gélule	1	1	-	20	-
	Parachute	7	1	-	10	-
	Pilule	33	1	5	10	10
Cannabis (N=43)	Herbe	34	1 g	6,5	10	13
	Huile	1		-	20	-
	Pollen	2	1 g	-	10	-
	Résine	6	1 g	5	8	10
Héroïne (N=24)	Boulette	1	0,3 g	-	10	-
	Poudre	23	1 g	10	20	30
LSD (N=14)	Carton	10	1	-	10	-
	Gélatine	1	1 g	-	10	-
	Liquide	3	1 g	7	10	10
Speed (N=13)	Poudre	13	1 g	-	10	-
Kétamine (N=5)	Poudre	5	1 g	30	40 / 50	50
Valium (N=2)	Comprimé	1	1	-	0,5	-
	Plaquette	1	1	-	5	-
Opium (N=2)	Végétal	2	1 g	40	-	80
DOC (N=2)	Carton	2	1	7	10	10
Champignons (N=2)	Végétal	2		8	-	12
BHD (N=1)	Plaquette	1	1	10	-	15
Protoxyde d'azote (N=1)	Ballon	1	1	-	1	-
AMT (N=1)	Parachute	1	1	-	5	-
2C-B (N=1)	Gélule	1	1	-	10	-

Héroïne

Le prix moyen de l'héroïne s'est stabilisé à 20€ depuis 2012 ; c'est à Lille que l'héroïne vendue en deal de rue est au prix le plus bas, au niveau national. Le prix fort du gramme d'héroïne s'élève à 30€ (mais la qualité du produit est-elle vraiment

différente ?), tandis que certaines sources évoquent la possibilité d'avoir ce même gramme pour 10 à 15€. L'héroïne à points noirs, qui fut un gage de qualité selon les usagers en 2012-2013, et qui se vendait donc à 30€ le gramme, n'est aujourd'hui devenue plus qu'une appellation commerciale sous-tendant une arnaque potentielle. Ce qui semble assez nouveau, c'est qu'une plus grande généralisation de disponibilité de vente à la « boulette » pour 10€ (quantité contenue approximativement de 0,3 g) soit repérée : cela existait déjà, mais tendrait dorénavant à être encore plus pratiqué. Cette nouvelle tendance en termes de deal de rue passe pour être symptomatique de la paupérisation progressive des usagers d'héroïne lillois.

Speed

Le prix du speed n'a pas changé depuis de nombreuses années, soit 10€ le gramme.

LSD

Le prix du LSD est le même depuis des années, soit 10€ le buvard.

Kétamine

La kétamine se vend soit à 40€ le gramme, soit à 50€ le gramme : les deux tarifs n'ont pas pu être départagés.

Approche par produit

HÉROÏNE

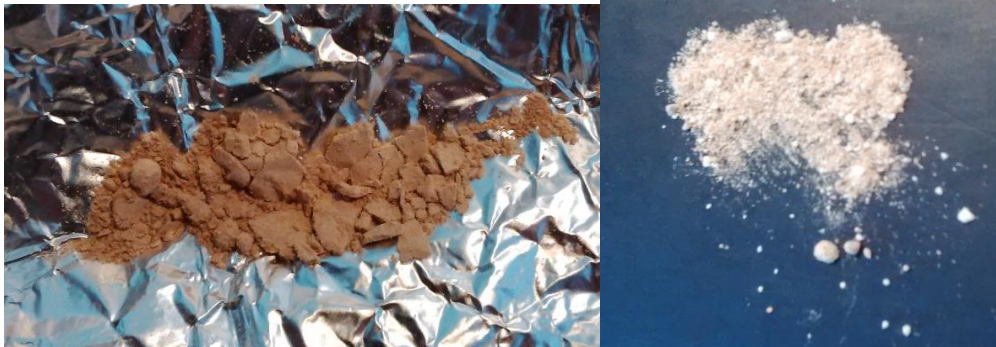
Forte disponibilité à Lille

La disponibilité de l'héroïne à Lille a toujours été très grande et cela s'est poursuivi en 2015. Plusieurs secteurs disposent de « spots » de ventes, parfois même plusieurs dans une même zone.

« *Et la qualité, elle s'améliore. C'est plus facile, à la rigueur, de trouver de l'héro ou de la coke, que de la beuh* » (Matthieu, 41 ans).

Ce sont principalement les portes de métro qui sont les lieux de deals les plus importants, avec le grand quartier de Lille-sud également. Ces secteurs sont déjà très largement identifiés par tous, tant par les consommateurs que par les professionnels du médico-social, par les services répressifs ou bien par la population lilloise dans son ensemble. Mais certaines sources laisseraient à penser aussi que la vente d'héroïne gagnerait du terrain ailleurs, particulièrement dans un certain quartier populaire où c'est davantage le trafic de cannabis qui est d'habitude de mise.

Les prix de l'héroïne sont depuis des années les plus bas que l'on puisse trouver en France : le prix le plus communément constaté pour un gramme est de 20€, avec des écarts possible à la baisse (10€/15€) ou à la hausse (30€) (plus de détails dans un chapitre préalable réservé aux prix des produits).



Un même produit, vendu à Lille, à la même période, avec le même taux de pureté (soit 10%), mais avec des apparences si différentes

Nous l'avons vu précédemment, les réseaux de deal d'héroïne à Lille, souvent couplés à de la vente de cocaïne, sont nombreux et la concurrence entre eux entraîne des faits de violence en augmentation depuis quelques années : règlements de comptes, enlèvements, séquestrations et possessions d'armes lourdes sont de plus en plus constatés par la police qui déplore des conditions de travail de plus en plus risquées. Parmi la multitude d'affaires en région liées aux trafics de stupéfiants, nombreuses sont celles concernant des individus

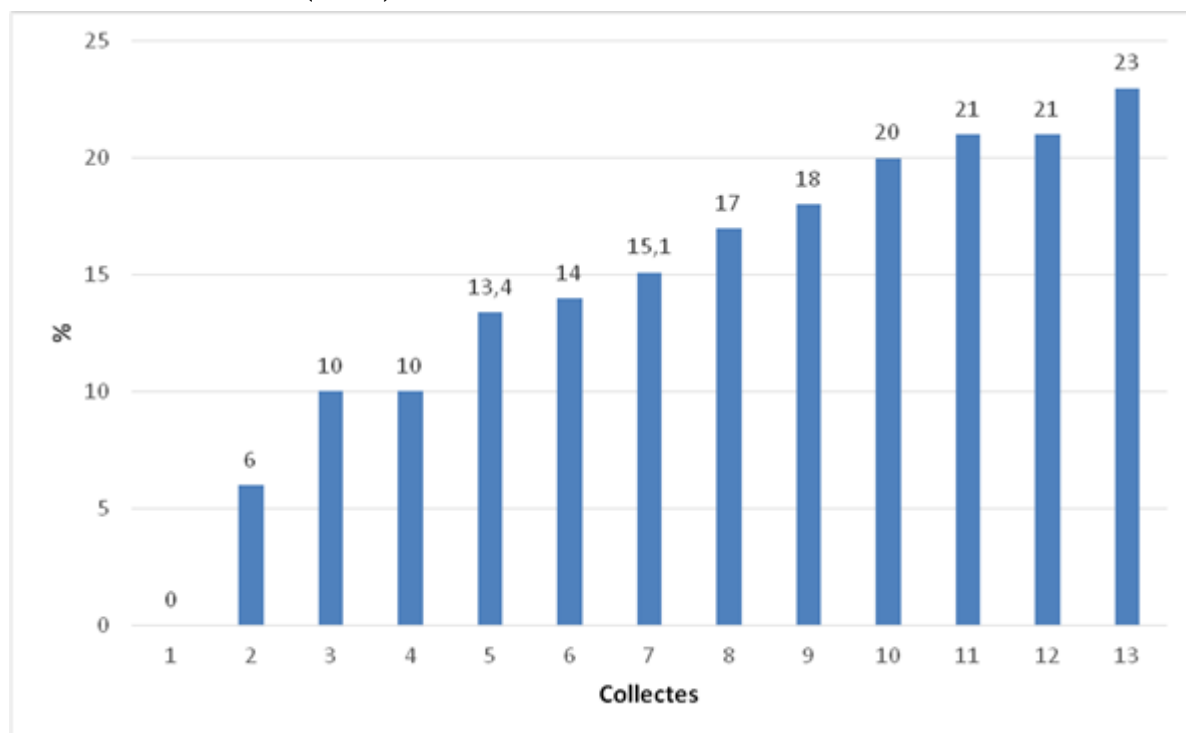
multirécidivistes et dont l'issue est de la prison ferme. Aussi, pour alléger les possibles condamnations, les réseaux de deal emploient de plus en plus, en première ligne, des individus mineurs dont les peines potentielles, en cas d'arrestation et de condamnations, sont moindres que dans le cas où l'individu est majeur.

Enfin, en milieu festif, l'héroïne est toujours très peu présente parce qu'associée à des images négatives à l'opposé de l'esprit de fête et de la visée récréative. Aussi, seule une infime partie de la population festive est ou a été consommateur ; peu d'ailleurs en parlent librement. C'est surtout dans le milieu festif alternatif que l'on peut recueillir des témoignages relatant un usage mais il s'agira alors rarement de consommations installées, plutôt des cas d'expérimentations.

Compositions et perceptions

Du côté des usagers, ils sont plus nombreux que les autres années à avoir l'impression que la qualité s'est améliorée ces derniers temps. Si l'on compare avec les analyses d'héroïne effectuées dans le cadre du dispositif SINTES en 2014 et 2015, on remarque que, sur les 13 analyses d'héroïne, les taux s'étalent de 6 à 23% (un produit ne possédait pas du tout de principe actif), avec une moyenne de 14,5 % environ, ce qui correspond aux niveaux des moyennes nationales.

Figure 1 : Taux de pureté retrouvés dans 13 échantillons d'héroïne analysés à Lille en 2014-2015 (en %).



L'idée que l'héroïne vendue dans les réseaux de rue habituels serait tout de même mauvaise, parce que très coupée, est quasi systématiquement évoquée. A ce titre, les produits de coupe habituels de l'« héroïne de rue » sont le paracétamol et la caféine, présents respectivement en moyenne à la hauteur de 44 % (minimum : 30

% / maximum : 78 %) et de 18,5 % (minimum : 6 % / maximum : 28 %).

En outre, on peut émettre l'hypothèse que l'opinion selon laquelle l'héroïne disponible à Lille ne ferait pas ou peu d'effet émanerait surtout de la part d'utilisateurs ayant déjà une forte expérience dans l'usage de ce produit, la consommant quotidiennement, et dont la tolérance serait déjà très développée :

« Q : Et l'héroïne, elle donne quoi en ce moment ?

R : Apparemment elle n'est pas forte ; ils ont besoin de 3 g pour sentir un petit effet qui ne dure pas longtemps » (Educatrice, Lille).

L'ajout de médicaments et/ou d'alcool est une stratégie pour tenter de potentialiser les effets de l'héroïne, pour ceux qui ne ressentent pas suffisamment les effets recherchés (détente, anesthésie, « défonce », etc...)

Enfin, en termes de curiosité, nous avons pu collecter une héroïne avec un taux de pureté tout à fait normal, mais dedans était contenu également 3,5 % de THC (ce produit avait entraîné des effets indésirables importants pour l'utilisateur concerné, notamment au niveau de la vision, avec apparition de fortes céphalées). Nous nous sommes interrogés sur les raisons de cette présence de cannabis (et de ses cannabinoïdes habituels : CBD et CBN) dans une héroïne et difficile de trouver une conclusion adéquate. L'hypothèse la plus semblable serait l'éventualité d'une « contamination » de deux blocs d'héroïne et de cannabis lors d'un transport.

« Cramettes »

Le mode de consommation le plus répandu est l'inhalation (héroïne fumée), via la méthode de la « chasse au dragon » ; cette année, on note également plusieurs évocations de « cramettes » : même technique que pour la chasse au dragon, mais avec de toutes petites quantités d'héroïne de sorte qu'il n'y a pas besoin de faire couler la goutte, l'utilisateur peut aspirer directement dès qu'il brûle le produit⁸.

« Q : Et l'héroïne tu la consommes de quelle manière, principalement ?

R : En alu. Mais comme je ne sais pas très bien la faire couler, c'est soit je la fais couler et j'en ai un petit peu, soit je fais des « cramettes » : je mets un peu d'héro, je mets le briquet en-dessous et je fais cramer tout de suite la goutte et j'aspire direct la fumée d'un seul coup, avec une paille en alu » (Anthony, 30 ans).

La consommation sur aluminium est souvent perçue comme étant fortement addictive.

L'injection est aussi pratiquée mais dans des proportions moindres, d'abord parce que le travail de réduction des risques de terrain propose l'inhalation comme alternative à l'injection (pour sauvegarder le capital veineux et limiter les complications sanitaires) et que cela a fait diminuer le taux de recours à l'injection en région, mais également parce qu'une part de la population urbaine, celle installée de longue date dans la consommation, a un capital veineux trop détérioré et ne peut plus consommer de cette manière, comme l'illustrent les propos de cet utilisateur (recueillis lors du groupe focal utilisateurs) :

« Q : Plus de veines ?

⁸ Faire couler la goutte lors de la « chasse au dragon » peut s'avérer laborieux pour certains utilisateurs d'où l'intérêt pour eux de l'inhalation directe. De plus, la « cramette » permet de consommer avec de toutes petites quantités.

R : Non, j'ai plus de veines ; sinon je me shoote ici là [au niveau de l'aine], mais c'est compliqué, je ne peux shooter qu'en 4 fois, après je suis obligé de le faire de l'autre côté, après attendre une semaine ou 15 jours que ça dégonfle ; je me fais 3 ou 4 shoots, pourtant je ne tape pas à côté ! Et la peau elle est hyper-dure après.

Q : Et en artérielle ?

R : Je le faisais mais je ne peux plus le faire, j'ai plus rien ! Je le fais ici [Dans le front] j'ai eu une septicémie au niveau du cuir chevelu...

Q : D'autres manières de consommer de l'héroïne que tu apprécies ?

R : Le mieux c'est ça, sinon je la fume, à l'alu » (Alain, 42 ans).

MEDICAMENTS DE SUBSTITUTION AUX OPIACÉS

Introduction : données de cadrage

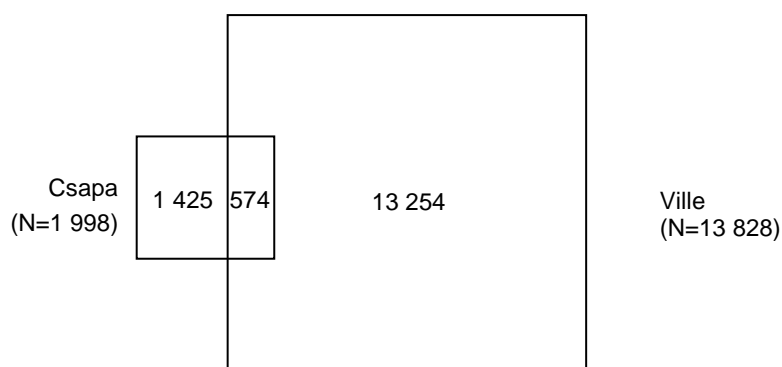
Les investigations réalisées pour Trend se concentrent essentiellement sur les pratiques de mésusage des médicaments de substitution aux opiacés.

Environ 15000 personnes sous TSO

Fruit d'une collaboration entre la Fédération de Recherche en Santé Mentale et le Cèdre Bleu, une enquête⁹ a été réalisée en septembre et octobre 2014, auprès des 19 Centres de prévention, de soins et d'accompagnement en addictologie (Csapa) prescrivant des traitements de substitution dans le Nord - Pas-de-Calais. Celle-ci a permis de récolter un certain nombre d'informations sur les caractéristiques des usagers qui en ont bénéficié durant l'année 2013.

En 2013, 15 253 personnes de 15 ans ou plus, domiciliées dans le Nord - Pas-de-Calais, sont traitées par TSO, dont près de 4 sur 5 en médecine de ville. La prise en charge en médecine de ville s'élève à 87 %. Parmi les 1998 personnes accueillies en Csapa, 247 bénéficient d'un relais thérapeutique vers un médecin généraliste. 346 patients ont un traitement prescrit en Csapa, mais bénéficient d'une délivrance en pharmacie de ville (certains sont concernés aussi par le relais en médecine de ville).

Figure 2 : Nombre de patients sous TSO selon leur lieu de prise en charge. Nord - Pas-de-Calais. 2013. N = 15 253.



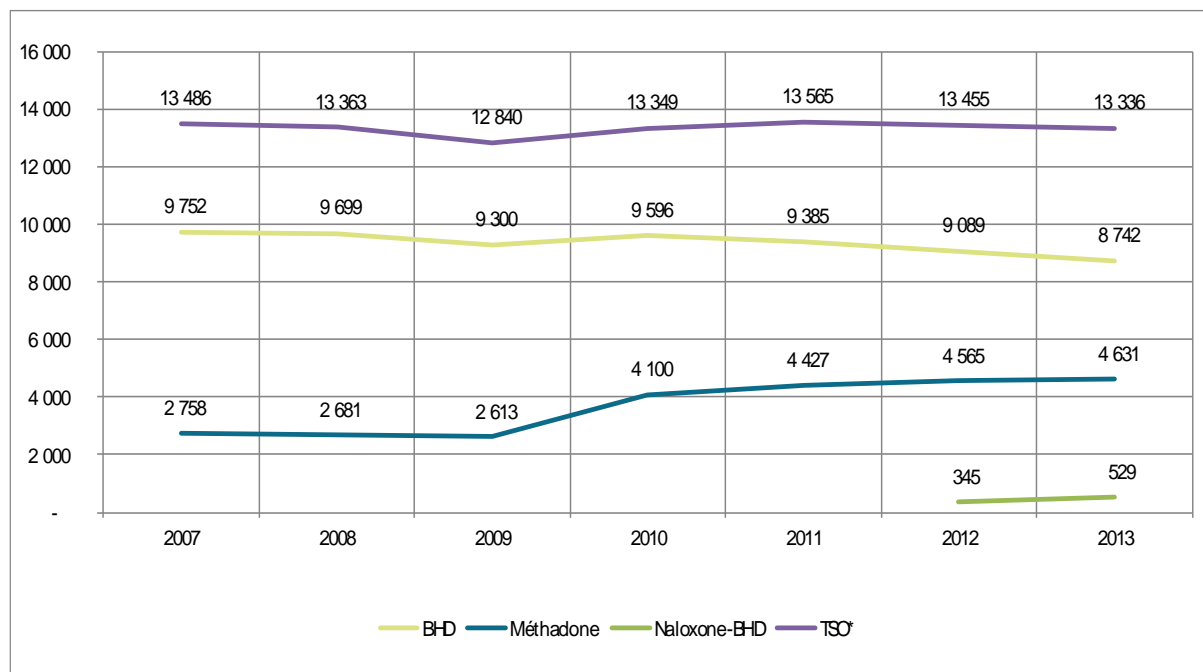
Les effectifs des patients suivis en médecine de ville stables

Dans le Nord-Pas-de-Calais, en 2013, 13 336 personnes ont bénéficié d'un TSO ; cet effectif est stable sur la période 2007-2013, et en légère diminution depuis 2011.

⁹ Plancke L., Amariei A., Lancial N., Lose S., *Les traitements de substitution aux opiacés dans le Nord - Pas-de-Calais. Etats des lieux et focus sur les relais des services d'addictologie vers la médecine de ville*, Lille, F2RSM et Cèdre Bleu, 2016, 56p.

8742 usagers se voient délivrer de la BHD tandis que 4631 autres ont de la méthadone. Les individus bénéficiaires du Suboxone® - BHD + naloxone - sont 529 (contre 346 en 2012, lors de la première année de lancement de ce médicament).

Figure 3 : Nombre de patients de 15 ans et plus sous TSO affiliés à la Cnamts suivis en médecine de ville dans le Nord - Pas-de-Calais selon la molécule. 2007-2013.



Buprénorphine haut dosage (BHD)

La BHD est toujours très disponible au marché noir à Lille. Elle est recherchée par ce biais-là par des personnes qui ne sont pas suivies médicalement et/ou qui n'ont pas leurs droits sociaux mis à jour ou qui n'y ont pas droit (étrangers). Cette obtention de la BHD de manière détournée permet aux usagers concernés la mise en place de stratégies d'automédication autant que des pratiques de mésusage à visée de « défonce ». Le profil des dealers de BHD est décrit par des professionnels de Caarud de la façon suivante :

« A la gare. Les trafiquants sont plutôt un public précaire, usagers-revendeurs, dans le but d'acheter de l'héroïne avec l'argent récolté (donc différent des trafics de cités) » (Educateur Caarud).

Des trafics de BHD de la part de personnes étrangères sont aussi observés, avec la motivation de pouvoir les revendre plus cher dans leur propre pays, du fait de sa rareté.

Hors prise sublinguale, les autres modes de consommation de la BHD en du cadre défini par l'AMM sont surtout, selon les données recueillies, l'injection et le sniff.

La BHD est souvent critiquée par les usagers eux-mêmes de par le potentiel d'abus et de détournement qu'ils y décèlent. Tout comme c'est le cas pour la méthadone, ils décrivent un manque qui est encore pire que celui provoqué par l'absence d'héroïne (ce qui peut s'expliquer objectivement par le fait que ce sont des traitements, qui par définition, doivent faire l'objet de prises en continue).

« *C'est pas de la défonce, mais s'il y a un petit manque tu le ressens, enfin si tu descends trop vite... le manque est pire que la « came normale ». Tu le sens : si tu n'as pas de produit, t'es pas bien* » (Marc, 50 ans).

Suboxone® (buprénorphine + naloxone) :

Pas d'observations en 2015 à Lille sur un mésusage de ce médicament.

Méthadone

La méthadone est très largement le traitement le plus prescrit dans les CSAPA de la région ; elle l'est moins en médecine de ville du fait de la réglementation qui impose une primo-prescription en centre spécialisé ou en établissement hospitalier. Sur l'ensemble des patients sous TSO en Nord - Pas-de-Calais, la proportion des patients sous méthadone, par rapport à ceux sous BHD, augmente de manière constante depuis 2010 :

« *Alors que les patients sous BHD étaient 3,5 fois plus nombreux que ceux sous méthadone en 2007, ce rapport s'établit à 1,9 en 2013* » (enquête TSO F2RSM/Cèdre Bleu).

La méthadone est également consommée hors parcours de soin par des usagers qui s'approvisionnent au marché noir, le plus souvent auprès d'autres usagers. Le lieu identifié pour s'en procurer, depuis de nombreuses années, est donc le secteur des gares à Lille où la revente de TSO, mais également de médicaments, y est très implantée.

Les revendeurs de méthadone sont la plupart du temps des usagers sous TSO ne consommant pas l'intégralité de la dose prescrite en vue d'utiliser le reste comme monnaie d'échange, soit en le revendant pour obtenir de l'argent, soit en l'échangeant contre un autre produit.

Si la méthadone est un opiacé visant à accompagner le consommateur dans le traitement de sa dépendance et dans son sevrage, elle est aussi habituellement utilisée comme outil de régulation par les usagers : quand l'héroïne n'est pas disponible ou qu'ils ne disposent pas de la somme nécessaire à l'achat, la méthadone va alors permettre d'éviter la sensation de manque d'opiacés.

Parmi les patients étant dans une démarche de soins avec l'objectif de diminuer ou d'arrêter les consommations, nombreux sont ceux évoquant leur volonté voire leur fierté d'avoir réussi à diminuer tout seul leur dosage de méthadone, à un rythme qu'ils

se sont imposés, sans avoir suivi les préconisations du corps médical. Il y a, dans cette valorisation d'une diminution décidée et réussie, l'impression d'avoir retrouvé le contrôle sur un usage autrefois dérégulé.

Enfin notons qu'en 2015, nous avons eu plusieurs signalements de pratiques de sniff de gélules de méthadone.

Cas de décès en région

Nous avons pu obtenir des informations autour de cas de personnes décédées (dans plusieurs localités différentes et à des moments différents) où la méthadone a été retrouvée. Trois cas sont cités ci-dessous (liste non-exhaustive), dont les deux derniers portent sur des usagers de Boulogne-sur-Mer qui fréquentaient le Caarud, par qui nous avons eu quelques détails contextuels.

- En juin, dans le secteur de Valenciennes, un homme de 25 ans aurait sniffé 1g de méthadone en gélule. Après une perte de connaissance, il est décédé d'une «asphyxie toxique» (source journalistique).
- T., 47 ans (logement autonome, sans emploi) : ancien consommateur d'héroïne, il consommait depuis un an de la méthadone au noir en sirop (environ 20/25 mg), "dépannage" par un ami sous prescription. La nuit de son décès, on lui a donné une gélule de 100 mg de méthadone, semble-t-il venant de Belgique (on ignore si c'est au noir ou prescrit par un médecin belge). Il avait également consommé beaucoup d'alcool et probablement des benzodiazépines. T. n'était inscrit dans aucun protocole. Il était un peu limité intellectuellement et en situation précaire pour son logement (pas d'hébergement fixe), pas de suspicion de suicide pour lui mais plutôt un trop grand besoin de défonce avec très peu d'informations retenues quant aux risques.
- E., femme, 21 ans (logement autonome, salariée) : a été sous méthadone gélule à 40 mg, mais avait cessé toute consommation même de méthadone durant 3 semaines. Ne se sentant pas très bien et après s'être mise en danger avec une consommation de MDMA et de champignons, elle a revu un médecin de ville qui lui a prescrit de la méthadone gélule. Pour commencer à 10 mg. Elle a été retrouvée morte, étouffée par son vomi chez elle, avec près d'elle, des fioles de méthadone en sirop (probablement au noir celles-ci). D'autres produits ont pu être consommés par E. lors de cette soirée.

Autres opiacés et opioïdes

Skénan (sulfates de morphine)

Historiquement, le Skénan® n'a jamais vraiment fait son entrée sur le marché noir des drogues à Lille et ce pour la simple raison que l'héroïne y est toujours très disponible et le plus souvent tout de même, de qualité, selon les usagers.

En 2015, quelques remontées d'informations relatives à une disponibilité du Skénan (peut-être pas permanente mais existante) ont toutefois été entendues, notamment du côté de la gare Lille-Flandres, mais les descriptions ne sont pas assez nombreuses et précises pour pouvoir conclure à des évolutions à propos de cette tendance.

En somme, dans la plupart des cas, on reste sur le schéma habituel suivant : lorsque le Skénan® est retrouvé à Lille, c'est parce qu'un individu isolé (en provenance de Paris, ou d'ailleurs...) a décidé d'en ramener, pour sa consommation et/ou en faire profiter des amis usagers.

Nous avons pu obtenir des récits d'usages en sniff (mais uniquement trois sources : un professionnel de Caarud, un travailleur social, dans le cadre de son activité, et un usager, Corentin, 29 ans, ci-dessous).

Usages récréatifs du Skénan en cadre festif

Un enquêté explique qu'avec des amis, ils utilisent parfois le Skénan comme une substance à visée récréative :

Skénan®, en gélules, avec des petites bouboles dedans, là. On a même essayé d'écraser les boules et de les prendre en sniff ! Et ça fonctionne très bien aussi !

C'était pour une raison spéciale, une fois ?

Assez régulièrement. On va dire que c'est un copain qui travaille en la matière et qui en a souvent chez lui...

C'est actuel ou c'est une vieille histoire ?

Ah non, c'est actuel. [...]

Quand vous prenez du Skénan® avec ce gars, c'est à plusieurs ou juste à deux ?

A plusieurs. A deux ou trois.

Contexte ?

Plus en appartement, en soirée. Ou des fois... bon, il ne se promène pas avec dans la rue... donc c'est genre on se mange une gélule et après on bouge.

[...] Il y a moyen de bien tomber dépendant quand même... ! Ouais... Je n'ai jamais fait de grosses sessions, c'était juste pour se marrer... [...]

Mais tu trouvais ça festif ?

Oui, quand même. Bon, après, j'étais aussi dans un état esprit où on se marrait tous, on faisait les cons et on fumait des pétards derrière... « Et hop, un ptit Skénan®, c'est parti ! ». C'était plus pour le fun, pour rigoler. Comme les coups où je prenais des bonbonnes de speed, de l'éthylphénidate ou des trucs comme ça ; c'est plus : « on est dans une bonne vibe, un good mood »... J'ai jamais pris de Skénan® parce que : « oh, ça va pas ». [...]

Et l'effet du Skénan® dure combien de temps ?

Oh putain, ça dure quand même longtemps ! Au moins du 4 ou 5 h. Et tu as quand même une petite descente, pour le peu que tu aies picolé un petit coup, je pense que tu ramasses un petit peu quand même. [...]

C'est quoi alors ? 3 fois par an, 6 fois par an ?

Allez, 6 fois par an, à tout casser. [...]

Nous on le prend à la rigolade à chaque fois, on n'est jamais non plus amorphes, trop défoncés... Non, ça va... C'est vraiment dans un contexte à chaque fois où on rigole bien et on prend ça pour être « woouuuuh ! »...

Néocodion® :

Le Néocodion, un antitussif opiacé à base de codéine¹⁰, peut être utilisé dans le cadre de la substitution aux opiacés, en remplacement de la buprénorphine ou de la méthadone, quand un usager donné n'en a plus, dans un contexte de gestion de traitements mal réalisée.

Aussi, la tendance à la hausse de prescriptions de médicaments codéinés (Neocodion®, Codoliprane®, Oxycodon®, Vicodin®, etc...) se poursuit

Spiritek relate par exemple ci-dessous un cas de dépendance avérée aux Efferalgan® Codéiné :

« Un Lillois que je connais était dépendant pendant deux ans et demi aux Efferalgan codéinés, du genre 7 ou 8 boîtes par jour, quoi... Pris au départ pour un mal de dents, parce qu'il n'avait pas le temps d'aller chez le dentiste. Il faisait un stage dans un journal parisien, son rêve, mais il faisait deux heures de trajet le matin, deux heures le soir, enfin un rythme impossible, quoi... Il prenait ces Efferalgan codéinés et fumait des joints (il fumait déjà avant) et en deux ans, il avait perdu 4 dents. Il jouait sur 4 pharmacies différentes » (Spiritek).

Médicament antidouleur apparenté à la morphine, le Tramadol continue d'être sous la surveillance des autorités depuis quelques années, en tant que molécule au potentiel de dépendance et d'abus importants, pouvant engendrer des effets secondaires dangereux.

« Le Tramadol a un potentiel d'abus qui est net, risque de dépendance physique avec des doses thérapeutiques et très rapidement... Donc une dépendance physique et après, des signaux de consommations à visée psychoactive » (CEIP).

A Lille et dans la région, de nombreuses prescriptions se poursuivent, donc il y a une forte diffusion de ce médicament. Des effets forts sont signalés, et ce même lorsque les usages se font dans un cadre uniquement thérapeutique.

Des cas de dépendance sont décrits. Les quelques témoignages recueillis ne permettent pas de dresser un profil d'usager dépendant au Tramadol : certains étaient usagers d'opiacés, connus des structures de première ligne, d'autres, au contraire, étaient des individus intégrés, non usagers d'opiacés. De ce fait, cela reste un signalement à surveiller mais non encore une tendance avérée.

Selon certains professionnels, pour expliquer en partie le succès de ce médicament, suite à l'arrêt de la commercialisation du Di-Antalvic®, il semble y avoir eu un effet bascule sur le Tramadol.

« J'en ai 2 ou 3 des patients avec antécédents de dépendances et qui maintenant cachetonnent plutôt au Tramadol® » (Psychiatre, Lille).

¹⁰ Alcaloïde de l'opium ; antitussif d'action centrale, ayant un effet dépresseur sur les centres respiratoires.

CANNABIS

Disponibilité large, appellations inconnues

Le cannabis est un produit toujours aussi disponible à Lille et dans la région, constat que le dispositif Trend fait maintenant depuis de nombreuses années.

« Hier en 5 mns, entre le métro et le bar, on nous a proposé de la beuh 5 fois ! Jamais vu ça quoi ! » (Responsable d'observations en milieu festif).

En général, l'herbe de cannabis continue d'être largement plus accessible que la résine (shit), qui est tout de même visible, mais en moins grandes proportions.

Les usagers ne connaissent généralement pas les noms des variétés qu'ils consomment, du fait d'un désintérêt pour ce type d'information : le principal pour eux est que l'herbe soit agréable au niveau du goût (« du moment que c'est fumable » est une réponse qu'on peut souvent entendre) et que les vertus psychotropes soit présentes.

Certaines variétés particulières sont tout de même évoquées. L'Amnésia, par exemple, est toujours citée comme produit fort et présent, mais moins que les années précédentes. De nombreux enquêtés ont exprimé une lassitude face à cette variété, considérée soit comme un alibi commercial, soit comme une herbe trop forte pour être plaisante à fumer lorsqu'il s'agissait réellement d'Amnesia :

« C'est le genre de beuh, tu fumes 5 lattes t'es déjà foutu et t'as envie de te coucher... » (Corentin, 29 ans).



Herbe bio (vendue à 9,5€ le gramme)

Perceptions

Le cannabis est en général jugé comme étant d'une bonne qualité à Lille.

« Après la weed est particulièrement bonne à Lille ; 9 fois sur 10 tu sais que tu vas

choper de la frappe, quoi » (Romain, 21 ans).

Mais, pour certains, les types d'herbes en circulation se ressemblent, tendant à montrer qu'il y aurait une standardisation des variétés d'herbes à Lille :

« Mais au niveau des sortes de beuh, j'ai l'impression que c'est assez uniformisé, que tous les lascars que tu croises aux métros, ils fument tous les même beuh, j'ai l'impression... » (Corentin, 29 ans).

Le shit, lui, peut parfois être utilisé pour diversifier les usages, ce qui permet d'avoir l'impression de consommer une substance différente, qui peut être jugée plus forte (« cassante ») tandis que d'autres vont la considérer comme plus apaisante (« posée ») :

Q : « Le shit ça ne t'intéresse pas du tout ?

R : Si, de temps en temps, j'aime bien pour varier » (Roger, 20 ans).

Autre fonction associée expressément au recours à la résine de cannabis : celle de consommer un produit goûté et « pointu », quand il s'agit de variétés rares, comme le népalais ou l'afghan :

« Déjà, moi je suis plus herbe, de temps en temps du shit mais que quand c'est de la pâte à modeler, style pakistanais, afghan... et encore l'afghan des fois c'est pas très fort, je trouve » (Corentin, 29 ans).

Ce sont des types de shit qui sont assez recherchés, mais qu'on voit finalement peu circuler dans les cercles d'usagers.

Usages problématiques en hausse ?

Depuis 2014, le dispositif Trend a pu recueillir beaucoup de témoignages d'usagers qui font état d'une consommation qui semble devenir problématique. Les usagers rencontrés mettent en place plusieurs mécanismes de protection afin d'éviter de s'inscrire dans un usage jugé problématique :

- Se forcer à en acheter moins régulièrement, pour ne pas se lasser du produit :

« Non, arrêter tout court, du coup je ne fume que les week-ends pour que ça redevienne un plaisir. Je m'arrange pour en avoir que le week end, genre je me prends un 10€ et je les fume dans le week-end [...] comme ça je n'en ai plus le lundi » (Roger, 20 ans).

- Tentatives d'arrêt avec des fortunes diverses (périodes d'arrêts et de reprises) :

« Certains, comme N., fille de 30 ans, aimeraient bien arrêter ou diminuer, mais n'y arrivent pas » (Observations de terrain).

- Arrêt total suite à bad-trip, parano, mal-être et enfermement :

« Les effets étaient devenus foncièrement négatifs : je fumais mais ça me rendait parano, j'arrivais plus trop à parler, même physiquement je marquais beaucoup et en soirée, ça me mettait mal, il n'y avait plus de plaisir, je réfléchissais, je réfléchissais... » (Romain, 21 ans).

Pour bon nombre de ses usagers, le cannabis est un produit considéré comme non-problématique. Mais force est de constater que les signaux que nous venons

d'évoquer tranchent avec l'idée communément acceptée du cannabis en tant que « drogue douce » ou produit anecdotique. Bien au contraire, ils tendent à démontrer la façon dont certains usagers de cannabis s'inscrivent dans une consommation sur le long terme, souffrant d'une dépendance qu'ils peinent à assumer et verbaliser. En somme, c'est un produit dont on peut penser que certains niveaux d'usages peuvent s'avérer abusifs voire nocifs en termes de conséquences pour la santé globale de ses consommateurs.

Auto-culture

Une hypothèse en lien avec ces usages problématiques serait l'augmentation des taux de THC, constaté tant par les usagers que par les laboratoires d'analyse.

La présence de ces herbes plus fortes en circulation pourrait elle-même être la conséquence d'une pratique plus grande de l'auto culture, avec des techniques de pousse spécifiques, des ajouts d'engrais, le choix des variétés de graines via internet...

Poursuite de tendance déjà bien en place depuis des années, les cultures de cannabis sont toujours bien présentes. Avec toujours cette dichotomie entre d'une part, les cultures personnelles d'environ 5 à 10 plants - réalisées par des consommateurs réguliers qui veulent s'éloigner du marché noir, contrôler ce qu'ils consomment tout en dépensant moins - et d'autre part, des cultures industrielles, de l'ordre de 800/1000 pieds et dont les affaires continuent d'être visibles par voie de presse ou déclarées par les forces de l'ordre (une affaire notable en 2015, à Roubaix, dans une ancienne usine, avec environ 1000 plantations et plusieurs suspects interpellés).

Saisies et arrestations

Les saisies et arrestations se poursuivent à un rythme toujours aussi soutenu : parmi les très nombreuses affaires repérées par le dispositif dans la presse locale, il y a au moins une quinzaine d'affaires qui dépassent le kilo, lors de saisies destinées aux marchés locaux (c'est-à-dire pas pour des affaires de transit).

Ces réseaux de ventes se situent aux quatre coins de la région, avec parfois des individus isolés possédant un tout petit cercle d'acheteurs et d'autres fois, des réseaux très organisés qui en vendent à plusieurs dizaines d'usagers disparates. On notera la jeunesse de certains des interpellés dans ces différentes affaires (tout jeunes majeurs ou à peine âgés de 20 ans).

Il est fréquent que des arrestations donnent lieu à la découverte d'armes à feu et de munitions, en revanche, rares sont les cas où d'autres produits stupéfiants étaient découverts en tant que produits destinés à la revente. Cela tendrait à démontrer que les réseaux de deals de cannabis sont relativement autonomes par rapport aux autres réseaux (héroïne, cocaïne).

Produits dérivés à base de THC

Nous avons pu obtenir des témoignages de fabrications alternatives faites à partir de cannabis : BHO (huile), Pollen (skuff), shit artisanal/Ice-o-lator.

Pour le BHO, Spiritek souligne la relative rareté du phénomène, au vu de l'importance du savoir-faire et des quantités à posséder pour le réaliser :

« Par rapport à son développement sur le marché américain, on en parle de plus en plus mais après pour pouvoir le faire, il faut une bonne quantité de cannabis, et c'est pas non plus tout le monde qui fait pousser et même ceux qui le font ne vont pas forcément prendre tout leur cannabis... au niveau de la rentabilité... Faut du matériel et du savoir-faire. Après tu auras toujours les petits curieux, les petits chimistes, c'est sûr » (Spiritek).

Le pollen (encore appelé « Skuff ») a fait l'objet de quelques évocations rapides et n'a pu être observé directement que chez un usager régulier de cannabis de 26 ans : un de ses amis avait fait pousser une herbe qu'il estimait infumable, donc il a produit du pollen avec cette récolte-là et l'avait réalisé de la manière suivante :

« Il prenait sa tête de weed, il broyait ça grossièrement puis sur un tamis à semoule à mailles assez fines, il te tamisait le tout. Donc tu récupérais une poussière, qui était un mélange de pollen et de petits morceaux de tête finement broyées qui devaient se glisser par-là mais ça te donnait une espèce de poudre allant du jaune au marronnâtre » (JC, 26 ans).



Pollen de cannabis (vendu 10€ le gramme)

Enfin, pour ce qui est du cas de l' « Ice-o-lator », il a pu être observé chez un parisien, d'une quarantaine d'année, militant, qui était venu à Lille une journée et en avait fait profiter quelques-uns de ses amis :

« Il me montre un bloc de shit de type « Ice-o-lator ». Il l'a fabriqué lui-même, et a obtenu sur cet échantillon 13 g, fait à partir de 150 g de feuilles de ses propres plants. Il dit que ce shit est d'une couleur jaune/verte à l'intérieur, même si l'enveloppe extérieure est d'une couleur de shit « classique » » (Observations de terrain).

JC, l'usager cité précédemment, a fourni une explication de la technique suivie par un de ses amis pour fabriquer ce « Ice-o-lator » :

« Une sorte de miel : tu broies toutes tes têtes dans un tube de Sopalin, tu mets une fine grille au fond et tu prends une bouteille de butane que tu vides à l'intérieur et tu récoltes tout dans un grand plat, que tu mets dans un second plat plus grand avec de l'eau tiède, comme ça le butane récupère du THC et s'évapore et ça te fait une espèce de pâte un peu mielleuse. C'est de l'extraction à froid » (JC, 26 ans).

Volcano

Enfin, certains groupes d'usagers particuliers nous ont évoqués leurs usages du Volcano :

« Un grand ballon circule entre les « participants », il doit y avoir 5 taffes environ par ballon, celui qui possède l'appareil précise qu'il faut bien garder la fumée dans les poumons. Il met l'équivalent d'un joint par ballon. Il a l'air très satisfait de posséder ce Volcano, qui lui a coûté environ 300 € et il précise que c'est de la bonne qualité : « c'est du matériel allemand ! Ça te dure tout la vie ! ». Le goût est décrit comme doux et agréable, et les effets comme assez diffus. Beaucoup d'engouement, d'intérêt, de curiosité chez les gens qui sont autour » (Observations de terrain).

Le Volcano est surtout apprécié pour ses effets apaisants, et aussi pour le fait qu'il n'y a pas de tabac consommé dans ce mode de consommation du cannabis (même constat pour les vaporisateurs portatifs, pour lesquels nous n'avons pas pu avoir de témoignages cette année).

PRODUITS STIMULANTS

Cocaïne

La cocaïne est obtenue par transformation des feuilles de cocaïer, arbuste cultivé dans les pays andins (Colombie, Équateur, Pérou et Bolivie). Cinq formes doivent être distinguées :

La **feuille de coca**, d'usage ancestral, est mâchée (le plus souvent), fumée ou infusée ; elle contient entre 0,1 et 0,8% de cocaïne.

La **pâte** est obtenue par mélange des feuilles avec un produit alcalin (le plus souvent du bicarbonate de sodium), un solvant organique (comme le kérosène) et de l'eau. Le mélange est agité et l'alcaloïde est extrait dans le solvant organique. Feuilles et eau sont ensuite jetées, alors qu'une addition supplémentaire de bicarbonate de soude permet d'obtenir une substance solide : la pâte de coca.

Le **chlorhydrate de cocaïne** est obtenu par dissolution de la pâte de cocaïne dans de l'acide chlorhydrique et de l'eau ; l'ajout d'un sel de potassium permet l'élimination des impuretés. Un apport d'ammoniaque provoque la précipitation du chlorhydrate de cocaïne, qui peut être récupéré et séché.

La **freebase** ou cocaïne basée est obtenue par chauffage d'une solution aqueuse chlorhydrate de cocaïne et ammoniaque (ou bicarbonate de soude) ; la forme basée est considérée comme plus pure par les usagers car débarrassée des impuretés contenues dans la poudre.

Le **crack** est obtenu par dissolution de la poudre dans une solution de bicarbonate de sodium ou d'ammoniaque et d'eau ; elle est chauffée et se forme alors un dépôt solide, le crack, qui est séparé et séché. D'une grande pureté en cocaïne (75 à 90%) il est ensuite découpé en cailloux. Le crack fait son apparition dans le nord de Paris à la fin des années 1980 ; sa disponibilité sous cette forme n'est signalée que dans le nord de la capitale et dans certains territoires d'outre-mer.

Profils et contextes

Les usagers de cocaïne appartiennent à un panel très hétéroclite de profils, si bien qu'il n'est pas possible d'identifier un vecteur culturel commun à cet ensemble. En effet, même s'ils consomment le même produit, la cocaïne, usagers festifs et usagers urbains n'ont pas du tout les mêmes profils socio-démographiques ni les mêmes pratiques d'usage (modalités de consommation, fréquences, effets recherchés, etc ...)

Festif/milieus intégrés

Tendanciellement, ce sont davantage des usagers d'au moins 30/35 ans qui sont les plus concernés par les consommations de cocaïne. Les plus jeunes seront plus attirés par la MDMA, à choisir, car la cocaïne étant un produit cher, le calcul coût/défonce est à l'avantage de la MDMA, et parce que ses effets - doux, subtils - ne leur correspondent pas.

Tous les usagers de cocaïne issus des milieux festifs, aussi hétéroclites soient-ils, ont en commun de consommer la cocaïne plutôt en sniff.

En termes d'effets recherchés, c'est surtout l'aspect bien être, confiance en soi et capacité à communiquer plus facilement avec les autres qui est apprécié dans les effets de la cocaïne. Dans certains métiers comme ceux de la restauration ou dans le milieu du spectacle (arts/musique...), c'est plutôt la recherche du « coup de boost » qui va être l'élément motivant à consommer la cocaïne, drogue de la performance par excellence.

« Moi j'aime bien me prendre une trace avant de jouer un concert, ça amplifie ce qui se passe dans ma tête, je me sens un peu plus « waaaouh ! », un peu plus remonté comme un coucou » (Corentin, 29 ans).

Les profils de la typologie suivante peuvent être retenus, parmi ces usagers festifs :

Les problématiques

Les usagers « problématiques » consomment de la cocaïne tous les jours (plusieurs fois par jour et parfois de façon solitaire) ou du moins de manière très fréquente.

Ce sont des individus qui vont chercher à créer les occasions pour pouvoir prendre du produit -de manière moins solitaire- en contactant régulièrement des amis également consommateurs (soirée privée ou sortie dans des lieux de fête). En général, dans ces soirées, l'usage de cocaïne est visible puisque la majorité des individus présents sont également consommateurs.

Certains individus peuvent se déclarer eux-mêmes 'cocainomane', même si le terme, en renvoyant à l'image du « toxicomane », est souvent rejeté par ces usagers tout de même intégrés. C'est plutôt leur entourage qui utilisera ce mot chargé de sens, pour les présenter. Ils sont dans la plupart des cas dans une consommation exclusive de ce produit, ce qui peut engendrer également des problématiques financières. C'est parmi ces usagers qu'on retrouve le plus d'expérimentateurs, voire d'usagers réguliers de la cocaïne basée/fumée.

Certains ont déjà eu recours aux services spécialisés d'aide et de prévention (Csapa) ou même à des cures, avec des fortunes diverses, tandis que d'autres au contraire, vont refuser toute aide extérieure et ne pas se voir en tant que dépendants à ce produit. A l'origine de cette trajectoire, on retrouve généralement un événement marquant/traumatisant qui explique le recours plus régulier à la cocaïne : ils peuvent par exemple avoir vécu une rupture sentimentale et se réfugient dans le produit pour « tenir le coup ». Comme le confirme une éducatrice en Caarud : « *La rupture est souvent en lien avec les consos ou alors le coût des celles-ci* ».

Les réguliers

Les « réguliers » sont des individus qui associent, dans leurs représentations, la cocaïne avec les épisodes festifs ; cela signifie que leur fréquence d'usage est liée à leur fréquence de sorties.

En termes de contextes, il peut aussi s'agir d'un bar, d'un afterwork, d'une soirée privée entre amis, d'un concert ou toute autre occasion festive. C'est souvent la consommation d'alcool (et la détente et l'euphorie qui s'en suit) qui sera à l'origine de la motivation à consommer :

« *Chez nous, la soirée-type c'est ça : il est 22h, tu as bu 2, 3 bières, t'es rue Royale, là, dans un petit bar et là, tu dis : « bon... on l'appelle ?! » et là, tout le monde sait de quoi on parle ! Et c'est pour ça que moi je suis obligé d'ailleurs de ne pas sortir et de me cloisonner un peu chez moi, parce que je sais qu'on en revient toujours à cette même phrase »* (François, 24 ans).

On retrouve dans cet exemple la classique association de l'alcool à la cocaïne (lien déjà largement décrit par le dispositif Trend et par d'autres études).

Dans ce cas de figure, la consommation sera jugée comme non problématique, contrôlée, puisque l'usage n'est pas quotidien et délimité au temps de la fête : pour les réguliers, leur notion de dépendance est opio-centrée ou alcoolo-centrée, c'est-à-dire qu'elle est liée à l'usage quotidien et à la dépendance physique, ce qui n'est pas le cas dans leur expérience de la cocaïne (pas d'usage quotidien et de dépendance physique dans leur cas).

Les occasionnels

On trouve dans cette catégorie, qui est la plus importante, des usagers qui vont se procurer et consommer de la cocaïne uniquement pour des occasions qu'ils estiment spécifiques (anniversaire, nouvel an, festival, Braderie...). Ils n'ont, la plupart du temps, qu'une seule personne-référente/dealer pour y accéder. De plus, ce sont des individus pour qui, le coût élevé de la cocaïne crée une barrière/une protection dans l'usage. Un frein qu'un usager lillois de 23 ans juge finalement comme un mal nécessaire :

« *R : C'est cher, et heureusement que c'est cher en fait.*

Q : Pourquoi heureusement ?

R : Ça permet de limiter la consommation. Si c'était moins cher, j'en prendrais bien plus, ça deviendrait une habitude. Genre le matin je dois bosser, pour n'importe quoi, j'en prendrais. À 10€ le gramme de coke, vraiment » (Charles, 23 ans).

Deux conditions font donc que ces usagers en restent à une consommation « événementielle » : les contacts uniquement épisodiques qu'ils ont avec les cercles de consommateurs et le prix trop élevé du produit. Mais nous allons voir plus tard que l'importance de ce deuxième point est en fait plus contestable, étant donné les formes facilitées que prennent maintenant les ventes de cocaïne dans ces milieux.

Les opportunistes

Ce sont des personnes qui ne vont jamais acheter de cocaïne et qui ne vont connaître des sessions de consommation que parce que d'autres consommateurs leur auront offert du produit. La cocaïne, en dépit de son coût important, est très facilement offerte aux autres membres du groupe ; son usage est très souvent social. Par exemple, une personne ayant acheté de la cocaïne pour une soirée la consommera rarement seul ; il est d'usage de « faire des lignes » pour lui mais aussi pour les autres.

Il est à noter que, parmi les opportunistes, on retrouve une plus grande part de femmes, à qui l'on proposera plus facilement de partager sa consommation.

En outre, l'association Spiritek affirme avoir perçu de nouveaux contextes de consommation de ce produit, qui dépasseraient le cadre festif tel qu'on le connaissait : « *Nous trouvons que la cocaïne se développe de plus en plus en milieux festifs notamment lors d'évènements courts et plutôt culturels que festifs* » (Spiritek).

Mais il ne s'agit là que d'exemples marquants, les contextes sont en fait très diversifiés et il serait difficile d'en établir une liste exhaustive.

Milieus précaires

Profils des consommateurs

Comme Trend a déjà pu le montrer à de maintes reprises, suite à une consommation de cocaïne, c'est l'héroïne qui sera souvent utilisée, par les publics précaires, dans une stratégie de redescente; les effets des opiacés contrecarrent les vertus stimulantes de la cocaïne. Il n'est donc pas étonnant de constater que les consommateurs précaires de cocaïne sont généralement les mêmes que ceux qui consomment de l'héroïne, individus visibles en centres, Caarud ou Csapa. En outre, des profils spécifiques sont repérés en centres : des personnes ayant réussi à se soigner de leur addiction à l'héroïne et qui maintenant sont passés à une consommation régulière de cocaïne.

« *Avant le départ en train, rencontre avec un SDF (Thomas, 32 ans) qui se pose sur un banc à côté de moi et me raconte son parcours. A récemment quitté sa femme, a perdu son emploi puis sa maison [...] A consommé de l'héroïne dès l'âge de 14 ans, pendant une assez longue période de quelques années, puis il a été sous substitution, d'abord au Subutex® puis à la méthadone, et a réussi à arrêter totalement, mais c'est une dépendance à la cocaïne qui maintenant est son problème depuis quelques années* » (Observations de terrain).

En somme, comme précisé auparavant, les profils d'utilisateurs peuvent être très divers, mais au sein des milieux précaires, il s'agit bien souvent de personnes âgées de 30 ans et plus, en situation de pauvreté et bénéficiant des minima sociaux, connaissant des ruptures de tous ordres (familiale, sentimentale, sociale...), sans abris, polyconsommateurs. Ils auront tendance à faire usage de cette molécule soit de façon épisodique et/ou opportuniste, soit de façon intensive sur de courtes périodes bien déterminées, celles où ils vont toucher le RSA ou autres allocations.

Disponibilité/accessibilité

Pour les consommateurs précaires de cocaïne, on retiendra trois façons principales d'avoir accès au produit :

- Les deals à certaines portes de métro (réseaux organisés et ventes au long cours) très connues des consommateurs et des services répressifs.
- Les deals de cité.
- Les achats en milieux festifs populaires (petits bars).

L'achat pour de petites quantités est un phénomène bien connu à Lille depuis des années. Il est possible de se procurer un échantillon de cocaïne non plus en fonction du grammage mais du prix : « acheter un 20€ de coke », par exemple. Dans des cas plus rares, l'accès à la cocaïne peut se faire via un « achat à la trace » (manière de faire davantage identifiée en milieux précaires mais très peu en milieux insérés).

Pour les dealers, de grandes villes belges (comme Anvers) ou hollandaises (comme Rotterdam) sont les sources d'approvisionnements les plus importantes.

Modes de consommation

Au sein du milieu urbain, les modes de consommation de la cocaïne sont très diversifiés, tant est si bien qu'il est difficile de trouver un consensus précis sur un mode qui serait le plus pratiqué. Le sniff n'y est pas très développé parce que les effets sont considérés comme trop doux, trop subtils, par une population souvent en recherche d'effets forts et marqués, ce qui en fait une différence fondamentale avec les milieux festifs. En revanche, la pratique de la cocaïne fumée est de plus en plus décrite. On notera aussi l'importance de la consommation en aluminium, mais également la persistance de l'injection, même si à Lille, cette pratique a tendance à diminuer progressivement du fait du travail de réduction des risques effectué par les professionnels de terrain, pour aider à la préservation du capital veineux des usagers.

« R : Bah, je ne peux plus me shooter, en fait... !

Q : Plus de veines ?

R : Non, j'ai plus de veines ; sinon je me shoote ici là [au niveau de l'aïne], mais c'est hyper-compliqué, chiant, je ne peux shooter qu'en 4 fois, après je suis obligé de le faire de l'autre côté, après attendre une semaine ou 15 jours que ça dégonfle ; je me fais 3 ou 4 shoots, pourtant je ne tape pas à côté ! Et la peau elle est hyper-dure après » (Alain, 42 ans).

Marché de la cocaïne

La cocaïne reste une drogue fortement disponible à Lille.

Tout comme la sociologie des consommateurs diffère fortement selon les milieux étudiés (intégrés, précaires, autres...), la vente de cocaïne est fonction des milieux dans lesquels elle est diffusée. On voit apparaître la logique suivante : en milieu intégré/festif, de nombreux dealers de cocaïne ne vendent que ce produit, dans des lieux privés, alors que les réseaux qui en vendent auprès des populations précaires vont dans la plupart des cas vendre de la cocaïne et de l'héroïne conjointement, dans le cadre d'un deal de rue organisé.

En 2015, on observe aussi des cas de disponibilité de cocaïne arrivée sur la métropole lilloise par colis postaux ou par individus voyageant en avion provenant des Antilles. Trois cas notables sont à relever en 2015 :

- La première affaire, datée du mois de février, concerne une étudiante de 21 ans, originaire du Surinam, qui s'était fait livrer de la cocaïne (2,5 kg de cocaïne liquide, soit l'équivalent de 900 grammes de la forme chlorhydrate (poudre), après transformation) par La Poste depuis Cayenne (Guyane). Elle s'est

présentée au tribunal comme un « pion utilisé par des trafiquants » ; elle a écopé de 18 mois de prison dont dix fermes et 45 000 euros d'amende.

- La seconde date de 2012 mais n'a été jugée que cette année : « *deux hommes, originaires de Roubaix et de Villeneuve-d'Ascq, avaient été arrêtés à l'aéroport Félix-Eboué alors qu'ils tentaient de regagner la métropole lilloise avec 1 120 g et 1 170 g de cocaïne in corpore* » (La Voix du Nord).
- La dernière est d'importance car elle concerne 11 personnes au total. C'était un trafic organisé entre la Guyane française et la métropole lilloise (via Paris, puis Roubaix) sur de la cocaïne mais aussi du cannabis. Les produits stupéfiants transitaient par la région parisienne avant de remonter dans le Nord. Et, comme dans la première affaire citée, la cocaïne arrivait de Guyane sous forme liquide, cachée dans des bouteilles de rhum, par exemple.

Ces cas ne sont pas si nouveaux : il s'agit en réalité plutôt d'une poursuite de tendance, mais plus visible ces derniers temps. On voit aussi des cas similaires avoir lieu en région parisienne ou bien même d'autres villes françaises. Dans chacun de ces cas, les colis de cocaïne sont soit destinés à un marché local, soit destinés à une revente au niveau européen (le marché belge, par exemple, lorsqu'il s'agit de Lille). D'autres sources, provenant du groupe focal usagers ou bien de l'ethnographie de terrain, ont rapporté des cas où des voyages d'individus isolés (c'est-à-dire hors réseaux de deals) aux Antilles ou en Amérique du sud permettaient de ramener du produit en France. Enfin, dans le cadre des trafics maritimes depuis l'Amérique du sud puis des Antilles, il y a aussi des cas où la méthode du « rip off » est utilisée : elle désigne une technique de contrebande prisée des trafiquants de drogues consistant à placer les stupéfiants à l'entrée d'un conteneur, en les rendant facilement et rapidement accessible, souvent avec l'aide d'un complice à bord.

« *Quelque soixante kilos de cocaïne ont été découverts la semaine dernière dans un container dans le port de Dunkerque [...] Au début de la semaine dernière, la drogue a été découverte par les responsables d'une société dont le nom n'a pas été précisé. Elle était entreposée et dissimulée dans des sacs de sport. La cargaison venait d'Amérique du Sud* » (La Voix du Nord).

Modalités d'achat de la cocaïne

En milieu festif, nous l'avons vu, la vente se fait plutôt via un réseau de « deal d'appartement » : cela signifie que le dealer se déplace pour livrer la cocaïne chez ses clients ou directement sur les lieux de fête. C'est plus rarement le consommateur qui se déplacera jusqu'au dealer, comme c'est plus le cas en milieu urbain.

« *Ils ont appelé leur nouveau dealer [...] un ancien étudiant en droit, qui livre beaucoup d'avocats, médecins, enfin quasi que des gars qui ont beaucoup de fric, des gens "cleans", pas de tox, ni des gamins [...] c'est un peu sa manière de s'assurer* » (Responsable d'observations en milieu festif).

Ensuite, la cocaïne étant un produit cher, son usage régulier amène parfois ses consommateurs à devenir usagers-revendeurs afin de financer ou d'aider à financer leur propre consommation : on achète un peu plus que ce qu'on a prévu de consommer pour pouvoir revendre à des tiers, des amis ou des membres du réseau proche, et en

tirer un petit bénéfice. L'usager-revendeur développe en général peu son réseau de revente afin de ne pas risquer d'être remarqué par les forces de l'ordre.

Une autre modalité de développement de la figure de l'usager-revendeur, souvent à l'insu du concerné lui-même : l'achat groupé. Une seule personne va acheter le produit pour lui et ses amis faisant de lui, de fait, un trafiquant vu qu'il achète pour revendre à d'autres (même dans les cas où il ne réalise pas de bénéfices).

De manière plus anecdotique, les observations de terrain menées cette année ont fait apparaître que certains petits groupes de consommateurs ou individus isolés obtenaient leur cocaïne via le dark-web. Le produit est réputé très fort - pour un prix d'achat similaire, voire légèrement supérieur à celui du prix du marché - et serait bien différent de celui trouvé dans les réseaux classiques à Lille :

« Après cette soirée, D. explique pourquoi il ne consomme pratiquement plus de cocaïne achetée sur Lille, celle-ci ayant des effets (désirables comme indésirables) incomparables avec celle consommée ce soir-là. D'ailleurs, tous les consommateurs de cocaïne présents ce soir-là reconnaissent qu'elle était bien meilleure que ce que l'on peut trouver en général à Lille » (Responsable d'observations en milieu festif).



Cocaïne

Des achats au demi-gramme fortement pratiqués

Le fait marquant à retenir pour 2015 en milieu festif concernant la cocaïne, c'est la plus grande présence de conditionnements en demi-gramme, cette manière de vendre est de plus en plus visible. Certains témoignages laissent clairement entendre que plusieurs vendeurs ne font maintenant plus que des ½ grammes, c'est-à-dire que l'achat d'1 g, par exemple, équivalait à l'achat de deux petits sachets de ½ gramme.

« Tout récemment, en fait, j'ai remarqué que plusieurs revendeurs différents préféraient vendre des demi-grammes puisqu'en fait le demi-gramme est à 50€. Je pense que c'est dans un souci de rentabilité » (Christian, 38 ans).

Cette nouvelle manière de conditionner et de diffuser la cocaïne tendrait à rendre possible une consommation auprès de personnes qui n'y auraient *normalement* pas eu accès. Ces ventes pour de petites quantités intègrent ce cadre évolutif de la consommation de cocaïne que d'aucuns décrivent comme étant en pleine démocratisation. Permettant de toucher un plus grand nombre de profils d'individus, la vente au demi-gramme est également réalisée dans un souci évident de profit (augmentation du « portefeuille clients »).

Notons qu'il y a peu d'achats en deal de rue qui sont réalisés par ces populations intégrées (qui préféreront le plus souvent des vendeurs connaissances/amis), exception faite d'une place bien identifiée à Lille ou encore dans certains bars populaires jouxtant cette même place. Ces types de ventes-là auraient plutôt tendance à se faire durant des plages horaires assez précises (pas de ventes au long cours existantes ou même de réseaux, mais plutôt le fait d'individus isolés).

Des cocaïnes fortement dosées

En règle générale, les représentations communes aux usagers des deux milieux étudiés (festif/urbain) font de la cocaïne un produit coupé, avec une grande variabilité des puretés. Ainsi, la qualité et donc les effets de la cocaïne à Lille seraient très aléatoires.

« De la cocaïne, N. dit qu'il a récupéré son plan habituel et que sur cet achat-là, la qualité n'est pas terrible, mais qu'il va conserver ce plan-là, car la qualité est fluctuante, comme toujours avec la cocaïne, selon lui » (Observations de terrain).

« Pourtant, il s'agit d'un revendeur quasi habituel, mais sa cocaïne, toujours vendue à 50€ pour environ 0,6 g, n'a pas toujours le même goût ni les mêmes effets » (Responsable d'observations en milieu festif).

Pourtant, le dispositif a effectué des analyses sur des échantillons de cocaïne et on peut remarquer, surtout en 2014 et dans une moindre mesure en 2015, que de forts taux de pureté ont été révélés. Plusieurs cocaïnes affichaient jusqu'à environ 90% de pureté et de nombreux produits se situaient au-dessus des moyennes nationales. En dépit de cela, il est souvent arrivé que ces produits dosés soient cédés au dispositif pour un manque d'effets annoncé.

Pour tenter d'expliquer ce paradoxe entre effets ressentis et contenu effectif des cocaïnes, certaines hypothèses ont pu être envisagées, comme l'association avec d'autres produits qui aurait inhibé les effets de la cocaïne. Mais c'est plus vraisemblablement la méconnaissance des usagers sur les effets réels de la cocaïne tendant à être pure qui est à prendre en compte tant ils sont habitués à son association avec d'autres produits de coupe. Ainsi, un usager semble rejoindre les théories de Becker, que nous évoquions auparavant, pour apporter un élément de réponse :

« R : et je pense qu'un taux élevé de pureté, il n'est pas habitué à ça et du coup il ne reconnaît pas le pourquoi... enfin, il ne reconnaît pas vraiment l'effet pour lequel il achète ce produit, parce que, peut-être plus fort ou différent de ce qu'il a eu pendant ces 1ères années de consommation, peut-être qu'il y a un lien aussi là-dessus.

Q : Le corps n'est pas habitué ? Le corps n'encaisse pas ? Il y a un effet de surprise physique ?

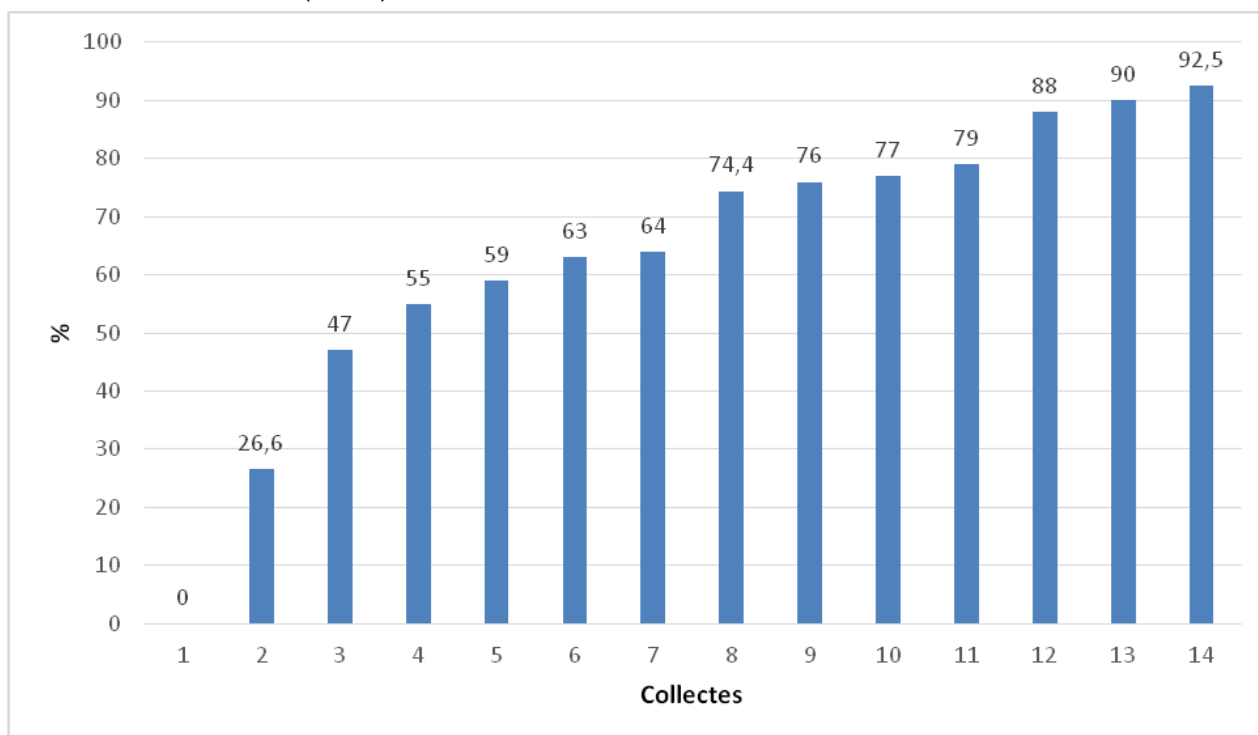
R : Oui, voilà, parce que c'est un peu plus fort et du coup il ne reconnaît pas cet effet, qu'il peut avoir avec des produits moins dosés... Oui, je pense qu'il ne reconnaît pas, lui-même, son corps... j'en ai discuté pas mal avec eux et c'est ce qui ressortait » (Christian, 38 ans).

A propos de la disponibilité de ces cocaïnes fortes, on peut aussi se demander si les dealers en question savaient vraiment ce qu'ils vendaient aux usagers. Si c'est le cas, il s'agit peut-être pour eux de pouvoir concurrencer le marché des stimulants, parmi la population festive, et notamment la MDMA/ecstasy, qui gagne en importance depuis

deux ans à Lille... ? Cela pose en amont la question de l'arrivage effectif de ces produits très dosés sur le territoire, et à cela, nous avons déjà ultérieurement apporté une hypothèse plausible : des trafics à trajectoires plus directs vers la France, depuis les Antilles ou l'Amérique du sud.

En termes de coupes, on note que le principal produit de coupe est maintenant le lévamisole (info vérifiée par les analyses SINTES mais aussi par le labo de police).

Figure 4 : Taux de pureté retrouvés dans 14 échantillons de cocaïne analysés à Lille en 2014-2015 (en %).



Cocaïne coupée au Subutex® ?

En milieu urbain, nous avons pu émettre de nombreuses interrogations sur la présence de Subutex® en tant que produit de coupe de la cocaïne. Cette question est passée pour nous du stade de « mythe urbain » à celui de fait de plus en plus décrit, par les usagers dans un premier temps (poursuite d'une tendance déjà existante), puis maintenant aussi par les professionnels. Ceux-ci nous ont interpellés sur le sujet : dans un de ces cas, un usager consommateur de cocaïne (très connu du médecin en question) se retrouve positif, dans les analyses urinaires, à la buprénorphine, alors que lui-même ainsi que le médecin assurent qu'il ne consomme aucun traitement de substitution.

Ce constat a ainsi été corroboré quelques fois par la suite, notamment lors du groupe focal sanitaire. Pour mieux situer les termes du débat, nous trouvons opportun de retranscrire ici *in extenso* un échange entre professionnels, réalisé durant le groupe focal sanitaire :

MP : Après, concernant la cocaïne, on avait entendu parler quelques fois ici des personnes qui prenaient de la méthadone et qui se trouvaient en manque après avoir consommé de la coke. Alors est-ce que c'était coupé au subu ou quoi... ?

SD : On a eu signal : au service d'addicto du CHRU de Lille, ils ont parfois des consommateurs qui disent, non, je ne consomme que de la cocaïne et où dans les urines, ils retrouvent du Subutex®... C'est arrivé 2 ou 3 fois. Mais c'est pas encore corroboré, on n'a pas encore confirmé.

BC : Au Csapa à Lens, il y a eu aussi comme ça des histoires de « faux-positifs à la BHD », des gens qui disaient ne pas avoir de traitement BHD. Après investigations auprès du labo, il semblerait que ce soit plutôt des faux-positifs, une imprécision d'analyse. Après l'histoire au Subutex®, on la retrouve pour le hash, l'herbe, l'héroïne...

Q : Au niveau médical, il n'y a pas des seuils par rapport à ça ?

SD : Faut qu'on voit avec le labo si pour les éventuels futurs cas, on ne peut pas faire un test de dépistage qui est moins précis mais qu'on ferait confirmer par des méthodes plus robustes.

PM : C'est contre-productif vu que beaucoup de gens prennent de la méthadone, mais comme c'est antagoniste, y'a quand même des gens qui seraient fort malades. Tu as un dealer ou deux comme ça, alors peut-être qu'ils ont voulu faire plus d'argent...

D : Je ne trouve pas ça logique.

PM : Oui c'est pour ça que je dis que ça doit être un cas exceptionnel. C'est vrai que les gens qui prennent de la méthadone ou du Subutex® aiment bien la coke, parce que ça leur fait un effet en plus. Maintenant si le gars est sous méthadone mais qu'il prend un truc coupé au Subutex®, ça va lui faire tout drôle, hein... C'est déjà arrivé.

ES : A propos du Subutex®, on a eu des témoignages de personnes qui consommaient plusieurs produits et notamment de l'héro, qui voulaient passer sous méthadone et aux 1ères analyses, il y avait ces traces de subu et donc il fallait attendre encore un peu pour passer sous méthadone. Alors qu'ils n'en consommaient pas du tout.

Q : Donc ça pose la question de la réaction aux tests ?

BC : Je sais qu'à Lens, c'est positif avec : une, deux ou trois croix. C'est fait comme ça depuis ces histoires de « faux-positifs ».

Crack/Freebase

Chauffé avec de l'ammoniac ou du bicarbonate de soude et de l'eau, le chlorhydrate de cocaïne devient de la cocaïne-base :

« La cocaïne en poudre est mélangée dans une cuillère avec de l'ammoniac (le plus souvent) ou du bicarbonate de soude, puis chauffée jusqu'à ébullition. Ensuite, le contenu est raclé afin d'écartier les résidus solides. Souvent, un papier hygiénique ou un mouchoir en papier est utilisé pour absorber le liquide restant. Si le mélange a été fait avec de l'ammoniac, l'utilisateur rajoute de l'eau à son résultat et absorbe de

nouveau ce qui est à l'état liquide (cette étape n'a pas lieu avec le bicarbonate de soude). L'opération permet ainsi au final d'obtenir une pâte caillouteuse » (Spiritek).

Le terme de « crack » continue d'être mal vu, diabolisé, en ce sens qu'il rappelle à la majorité un produit synonyme de dépendance, de toxicomanie. Les usagers précaires lui préfèrent le terme de « cocaïne basée » ou diront simplement qu'ils « fument de la coke ». Ainsi, comme depuis des années, la croyance selon laquelle le crack serait une drogue complètement à part continue de persister : le crack ferait référence à des résidus de mauvaise cocaïne ou alors serait le résultat du travail au bicarbonate quand le freebase serait, au contraire, de la cocaïne purifiée de ses mauvaises coupes ou travaillée à l'ammoniac.

A Lille, historiquement, il n'a jamais existé de marché du crack à proprement parler. Au fil des années, seules quelques sources assez imprécises et le plus souvent indirectes ont pu nous évoquer d'éventuels spots de ventes de crack, sans que nous puissions en tirer de réelles conclusions sur une possible diffusion, qu'elle soit sporadique ou continue.

Quand le crack est consommé à Lille ou en région, c'est davantage parce que les consommateurs de cocaïne ont eux-mêmes réalisé leur préparation, plus souvent à base d'ammoniac que de bicarbonate. Ou bien alors, autre cas de figure assez fréquent, c'est un usager qui est passé par la région parisienne et qui en a ramené :

« R : Ce que je trouverais intéressant, ce serait de ramener du crack, ici !

Q : Ah oui, il n'y a pas de marché, ici.

R : Non, il n'y a pas. C'est pour ça que je vais à Paris, là, à Noël, je vais ramener 2 ou 3 galettes et je vais faire goûter à des copains... « Tiens, si vous voulez... ! »... Ça vient des Antilles donc tu n'en trouves qu'à Paris » (Alain, 42 ans).

Mais il faut signaler que la forme fumée de la cocaïne semble de plus en plus visible, particulièrement parmi les publics urbains. De nombreux professionnels en ont fait le constat durant l'année, notamment ceux de l'addictologie et du médico-social, qui ont vu les pratiques se développer :

« Q : Si on revient à la cocaïne, tu me disais que c'était basé ; c'est une évolution que tu vois depuis un moment ou ça a toujours été ?

R : Non, depuis deux, voire trois ans. Ça s'est un peu démocratisé la cocaïne basée... nous, on ne l'entendait pas mais là il y a de plus en plus de personnes qui le font [...] Après, comme je le disais, les jeunes sont beaucoup dans le paraître, ils veulent être « propres »... Après, je pense qu'il y a aussi des effets de mode, c'est ce qui peut expliquer sa popularité actuelle. Il y a eu l'injection, la feuille d'alu, maintenant la pipe à crack » (Educateur, Lille).

Certains professionnels du milieu répressif ont eux aussi corroboré ces constats via leurs observations issues des arrestations :

« Ce qu'on voit un peu plus c'est le mélange cocaïne - ammoniac que les toxicomanes préparent : ils achètent leur dose et après ils font leur petite fumette avec leur petite bouteille, leur petite préparation » (Major police, Lille).

Ces pratiques en augmentation trouvent une partie de leur explication dans le fait que les consommateurs de cocaïne basée auraient tendance à être ceux qui auraient plus de stocks de produit en leur possession que d'autres :

- parce qu'eux-mêmes sont usagers-revendeurs,
- parce que leur dealer est aussi un ami proche et qu'il en cède facilement,
- parce qu'ils peuvent se permettre d'en acheter plusieurs grammes (au lieu de juste acheter une petite quantité) et qu'ils ont ensuite l'occasion de la consommer basée et/ou de faire quelques ventes, à l'occasion.

Dans ces trois cas, vu qu'il y a une quantité suffisante, la possibilité de « travailler » la cocaïne pour en modifier la forme devient possible, avec la marge d'erreur (pertes) que cela implique.

D'autre part, les personnes qui consomment du crack seraient aussi des usagers de longue date et/ou des usagers problématiques de cocaïne, qui auraient besoin de ressentir plus fortement les effets du produit.

Ecstasy - MDMA

Popularité et disponibilité

La MDMA, que ce soit la forme pilule ou cristal, fait partie de ces molécules pour lesquelles le dispositif Trend a eu des observations de plus en plus importantes depuis quelques années. Passé du statut de drogue « has been » il y a encore peu de temps (perte de confiance des usagers envers un contenu douteux, réputé coupé), elle est devenue la drogue n°1 dans certains milieux, la plus disponible, celle qui fait le plus parler, qui est bon marché et qui touche des profils d'usagers diversifiés.



Pilule d'ecstasy « fraise » (en circulation à Lille à partir de mai 2015)

Les pilules d'ecstasy connaissent un deuxième « âge d'or » en termes de diffusion, après une première phase de forte disponibilité qu'avaient connus les fêtards au début des années 90. Comme c'est très souvent le cas (après la pénurie de la fin des années 2000), c'est tout d'abord en Belgique que les pilules ont progressivement fait leur réapparition, en 2013-2014, avant de devenir petit à petit très accessibles à Lille, surtout début 2015. Il a été avéré que les comprimés d'ecstasy disponibles actuellement à travers le monde sont plus gros et plus dosés que ceux consommés dans les années 90, avec une diversité des formes, des couleurs et des types de logos (voir aussi le focus à la fin de ce chapitre) ; Lille n'échappe donc pas à la règle.

On remarque que cet aspect marketing du marché des pilules (l'apparence aurait une incidence sur l'attractivité des produits) s'oppose au fait que de nombreuses personnes ne savent pas décrire leur pilule quand on leur pose la question. A l'inverse, plusieurs sources relatent également la présence de pilules rondes et blanches, sans logo, et qui seraient vendues moins chères (5€, au lieu du prix moyen actuel de 10€). Tout comme pour le LSD, nous le verrons, la présence de ces types de comprimés unis laisserait à penser que des fabrications artisanales (c'est-à-dire, un fabricant non-lié à un réseau mais qui agirait seul, avec peu de moyens matériels et financiers) pourraient avoir lieu à Lille/en région.

En ce qui concerne les cristaux de MDMA, les conditionnements en « para » (= parachute) sont très visibles : environ 100 mg de poudre de MDMA sont placés dans une fouille à rouler, afin d'être directement ingérés ainsi ; au prix immuable de 10€. Ces types de ventes se déroulent surtout lors des temps festifs, dans des lieux comme les clubs, discothèques, voire les bars, là où l'utilisateur de MDMA aura besoin d'une seule dose pour sa soirée et privilégiera l'immédiateté à la quantité. Sinon, les cristaux se vendent au minimum par demi-gramme de 20 à 30€ et au gramme de 40 à 50€.

En 2015, les cristaux et les pilules ont semblé à peu près à un même niveau de disponibilité respectif, à Lille.

Enfin, d'autres signaux sont révélateurs de la plus forte présence de MDMA/ecstasy sur le territoire lillois, et de leur puissance, comme par exemple l'augmentation des affaires (de plus en plus visibles dans la presse régionale) et saisies en liens avec ce produit, ou encore la remontée des taux dans les analyses. En outre, des observations de terrain ont pu donner lieu au constat suivant : lors d'une soirée donnée, il y a parfois plus d'offres de vendeurs que de demandes de consommateurs (c'est le cas inverse qui habituellement se présente).

Grande variété des profils de consommateurs

L'une des conséquences de la plus grande accessibilité à la MDMA est la palette plus grande de profils de consommateurs qui se dessine dans le paysage festif lillois : jeunes étudiants, salariés intégrés, pères de famille, noctambules avertis ou fêtards occasionnels, hommes et femmes, d'âge mineur à plus de 40 ans...

Tout comme d'autres substances comme, successivement, le cannabis, puis la cocaïne, qui ont la particularité de brasser des publics larges, on peut maintenant affirmer la même chose de la MDMA/ecstasy.

« On retrouve la MDMA en discothèque hype et en free-party, ça peut rassembler des personnes qui ne se seraient pas parlé naturellement » (Spiritek).

Et si les profils sont variés, les types de consommateurs ne le sont pas moins. Pour présenter les usagers de MDMA lillois, une typologie en 5 niveaux peut-être réalisée, à partir des observations de terrain :

Les usagers opportunistes

Ils se considèrent, ou sont vus par les autres, comme des non-consommateurs de MDMA (parce qu'ils ne consomment que très occasionnellement). Mais ils peuvent se retrouver à fréquenter des usagers (réguliers ou non) de ce produit, du fait de sa très grande disponibilité et donc y avoir accès à un moment ou à un autre, pendant une soirée. Plusieurs possibilités se présentent alors à eux :

- Dans les cas les plus fréquents, ils vont se faire offrir du produit, le plus souvent auprès d'une personne de leur entourage : une (demi) pilule ou un para de MDMA
- Ou alors, s'ils sont consommateurs d'un produit en particulier autre que la MDMA, un troc peut être réalisé
- Soit, cas plus rare, ils vont acheter directement une seule pilule, ou bien un para, voire un demi-gramme de MDMA.

Par manque d'expérience, ces usagers d'un soir, vont avoir tendance à penser que le produit « ne leur fait rien ». On peut concevoir trois hypothèses à propos de ce genre de réactions :

- Parce que ce sont leurs premières expériences, ils n'ont pas encore appris à reconnaître et à percevoir les effets psychoactifs recherchés qui sont propres à la consommation de MDMA (effets empathiques, stimulants...). Du coup, les autres les voient comme (plus ou moins) « défoncés » mais eux ne le réalisent pas.

« Pendant une soirée dub dans une salle de concert, elle prend un petit bout d'ecstasy et assez vite, sa réaction est de dire « ça ne fait rien ce truc ! ». Mais finalement, elle se met à exploser de rire pour pas grand-chose une bonne heure après et est encore bien éveillée vers 2 ou 3h du matin » (Observations de terrain).

- Parce qu'ils craignaient des effets trop forts : ils en ont demandé/consommé en petite quantité (à savoir : un petit quart de pilule, un « para » avec peu de cristaux) et les effets psychoactifs se sont avérés objectivement faibles.
- Parce qu'ils n'ont pas su attendre la venue des effets : par méconnaissance ou par pure impatience. Ainsi, certains de ces usagers inexpérimentés vont avoir tendance à faire savoir leur (prétendue) sensation d'insensibilité au produit. Il y a là un risque en termes de réduction des risques, celui de « redroper » (en reprendre) trop rapidement et de se retrouver avec des effets très forts par la suite.
« Et du coup, on n'a pas la patience aussi d'attendre l'effet du premier produit et si au bout de 30/45 mns, l'effet n'est pas satisfaisant, cette personne pourra en prendre tout de suite un deuxième, sans le fractionner et du coup, si le produit est fortement dosé, 30 mns après, il sera complètement allumé... » (Christian, 36 ans).

A noter que ce dernier type de réaction peut survenir et être observé chez beaucoup de consommateurs différents, pas uniquement parmi les néophytes.

Les nouveaux expérimentateurs

Il s'agit de jeunes d'environ 18 à 23 ans (voire même des mineurs) qui commencent à être intégrés dans des cercles de consommateurs et de vendeurs, qui ont connu le produit rapidement, en quelques week-ends, et qui ont poursuivi ces usages régulièrement, de manière parfois très intense (fréquence des prises et quantités consommées). Ils sont encore dans ce qu'on appelle la « phase de lune de miel » avec le produit, une étape où l'action de la MDMA sur des terminaisons neurologiques particulières du cerveau engendre un plaisir intense, sans cette sensation de « déjà-vu » que connaissent les habitués.

« Je lui fais remarquer que sa pote a de jolis yeux, il me répond « ouais elle est totalement 'chepér', c'est ouf tout ce qu'elle a gobé » (Responsable d'observations en milieu festif).

Les habitués

Ce sont des usagers qui consomment de la MDMA, tous les week-ends ou presque. Certains peuvent aussi en consommer hors-cadres festifs habituels, en semaine, lors d'occasions festives plus modestes (pour boire une bière en afterwork par exemple). Mais ces habitudes de consommation, par définition récréatives, ne vont pas jusqu'à un usage solitaire et/ou quotidien ; le dispositif n'a pas pu avoir de témoignage en ce sens.

Les usagers de MDMA, et à plus forte raison les « habitués », n'échappent pas au phénomène de tolérance au produit, certains d'entre eux devant donc augmenter les doses consommées au fur et à mesure des prises. A ces pratiques de type « no limit » peut s'ajouter par suite, chez un usager donné, un côté plus calculateur.

« Mais il y a aussi ce point de vue sur la drogue, le fait de calmer un peu à un moment et de se dire : on découvre, on va tester les limites et une fois qu'on les connaît, on voit comment on veut jouer avec » (Denis, 19 ans).

Les « revenants »

Cette catégorie d'usagers regroupe des individus de 35 à 45 ans, qui font leur retour à la consommation après des années d'arrêt. Comme nous l'avons mis en avant en introduction de ce rapport, il y a un véritable retour du mouvement techno, par rapport à la quantité impressionnante des productions à travers le monde, à la réapparition dans le milieu des médias (télé, publicité) de ces sonorités, et surtout, dans le foisonnement de soirées dédiées à ces musiques. Ce « revival » de la techno est allé de pair avec le retour de la MDMA en milieux festifs. Le lien entre musiques électroniques et consommations de stimulants a déjà pu être démontré par ailleurs et en conséquence, on retrouve un nombre grandissant de ce type d'usagers depuis environ deux ans.

« J'ai l'impression que la montée, certains ont du mal à la gérer quoi. Certains se font avoir : le gars qui a 30 ans et qui prenait des pilules il y a 10 ans en boîtes belges, peut-être que s'il en reprend maintenant, il sera vachement étonné parce que la montée est rude et qu'il n'avait pas le souvenir que c'était aussi compliqué avant » (Spiritek).

Pour les acteurs de la réduction des risques, il est important d'effectuer un travail d'information sur la grande variabilité des teneurs des produits, et ce particulièrement sur les dosages des pilules d'ecstasy en circulation en ce moment, qui (comme nous allons le voir dans un encadré ci-après) peuvent varier du simple au quadruple ! Ainsi, ces usagers de retour à la consommation ont d'une part perdu toute tolérance au produit mais d'autre part, ils ont affaire à des comprimés bien plus dosés qu'ils ne l'étaient lors de leurs premières expériences.

Les usagers-revendeurs

Le profil de l'utilisateur-revendeur a surtout été observé au moment de la reprise de la disponibilité de la MDMA en cristaux, vers 2012. C'est à ce moment-là que le conditionnement en « para » a pris de plus en plus d'importance et est devenu un moyen important d'obtention d'une dose de MDMA en soirée. Donc plusieurs usagers se sont immiscés dans cette tendance en créant de mini-réseaux de deals, à l'échelle de leur groupe de pairs (ou parfois même des niveaux de ventes plus soutenus).

« Q : Et c'est pour ta conso ? Tu consommes une moitié et tu revends l'autre ?

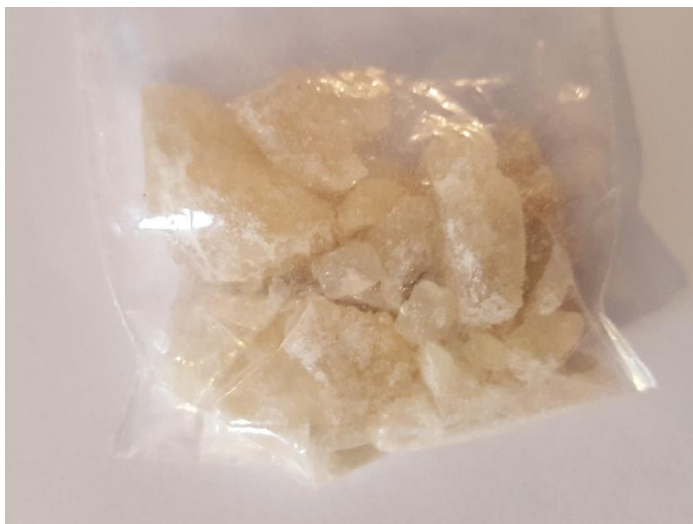
R : Euh... ça dépend... là, je suis plus dans une optique « monétaire », mais toute l'année dernière, c'était ça, on chopait 2 g avec mon colloc, on a pas mal de potes qui nous en prenaient et il nous restait deux paras sur la soirée, plus l'entrée en boîte, plus la tise... On s'arrangeait quoi... !

Q : « Une optique plus monétaire » : tu peux préciser ? Les motivations ?

R : [...] La facilité... enfin, comme je viens de te le dire, on arrangeait déjà des potes, et avec mon colloc, meilleur pote, le 15 du mois, on avait plus un rond, donc on s'est dit qu'il nous fallait du fric, pour manger » (Romain, 21 ans).

En somme, la question qui se pose avec ce type d'usagers est la suivante : sont-ils plus incités à consommer du fait de leur possession du produit ? Et comment gèrent-ils cette transition de simple consommateur à « vendeur », même si le plus souvent, ni eux ni leur groupe ne les considèrent ainsi ?

Pour finir, notons que la quasi-totalité des usagers de MDMA ont pour point commun d'être des polyconsommateurs de substances psychoactives.



MDMA en cristaux

Contextes et modes de consommation

La tendance est plutôt au fractionnement des comprimés d'ecstasy, pour la plupart des usagers que nous avons pu observer ou rencontrer. Rares sont les consommateurs qui disent ingérer leur pilule en entier d'un seul coup : les avertissements lancés par différents organismes scientifiques/de recherche ou par les médias à propos de la force des produits en circulation ont sûrement eu une incidence positive sur les pratiques.

« Q : Oui, un quart, c'est peut-être plus compliqué... »

R : Oui... Quoiqu'à l'heure actuelle, un quart, ça pourrait être pas mal, quoi, ou coupé en trois » (Baptiste, 19 ans).

Pour ce qui est de la forme cristal, comme nous l'avons vu, c'est le conditionnement en « para » qui est le plus pratiqué. Le para n'est jamais ouvert, il est avalé ainsi ; la notion de confiance entre le consommateur et le vendeur est donc très importante, tant par rapport à la qualité du produit qu'à la quantité.

Sont également remarquables : les cristaux de MDMA dilués dans un verre d'alcool/soft/eau ou bien encore la technique du « dabbing » : poser son doigt dans des cristaux déjà écrasés et les lécher directement après, puis boire un liquide pour « faire passer » le tout. L'inconvénient de ces deux dernières méthodes, en termes de réduction des risques : elles ne permettent pas de savoir exactement les quantités qui sont prises durant la/les session(s) de consommation.

Le sniff de cristaux est également pratiqué mais est beaucoup moins apprécié dans l'ensemble : de fortes douleurs nasales sont décrites et, de plus, l'action de sniffer renvoie à toute une imagerie négativement associée aux prises de drogues.

Enfin, la « chasse du dragon » (= inhalation à chaud du produit) a pu être pratiquée par quelques usagers lors de rares occasions, mais en est surtout restée au stade de l'expérimentation :

« Q : Tu connais la technique de la chasse du dragon ? Ça se fait plus avec de l'héroïne ou de la coke... »

R : Je l'ai déjà fait avec de la Md [...] C'est un pote qui m'a dit qu'il l'avait déjà fait du coup on a essayé une fois. Mais c'est vraiment pas extraordinaire, en plus c'est dégueulasse... ! [...]

Q : Comment ça se passe précisément alors ?

R : Tu prends ta feuille d'alu, tu la plies, t'as une fente au milieu, tu mets la MD, tu prends une paille, tu tiens l'alu et tu chauffes en dessous et tu aspiras la fumée blanche qui sort avec la paille par la bouche. Le goût n'est pas top... ! [...]

Q : Tu l'as vu plusieurs fois, c'est un truc qui se fait souvent ?

R : Non, c'est le seul gars qui m'en a parlé, pour moi ce n'est pas courant comme pratique » (Roger, 20 ans).

On peut aussi relever qu'il a été entendu lors d'échanges téléphoniques avec des jeunes de 15-17 ans à "Drogues Infos Services" que la MDMA tendait presque à remplacer, pour certains d'entre eux, le cannabis (en terme de popularité et d'usages effectifs).

Enfin, nous avons déjà évoqué le fait que la MDMA a pu être observée à Lille lors d'évènements musicaux « inhabituels » (concerts dub-électro, rock...)

Manque d'informations et perceptions du produit

Ce qui est notable, c'est la méconnaissance d'informations importantes sur cette substance, notamment chez les plus jeunes. En effet, beaucoup de (jeunes) consommateurs croient encore, par exemple, que MDMA et ecstasy sont deux produits différents. Autre croyance régulièrement propagée : que les cristaux de MDMA sont toujours purs à 100%. Cette ignorance est entretenue par le fait que les vendeurs donnent peu/pas de détails sur leurs produits ou encore par des médias qui présentent la MDMA comme une « nouvelle drogue », du fait de son regain d'intérêt et de sa forte diffusion parmi les publics festifs actuels.

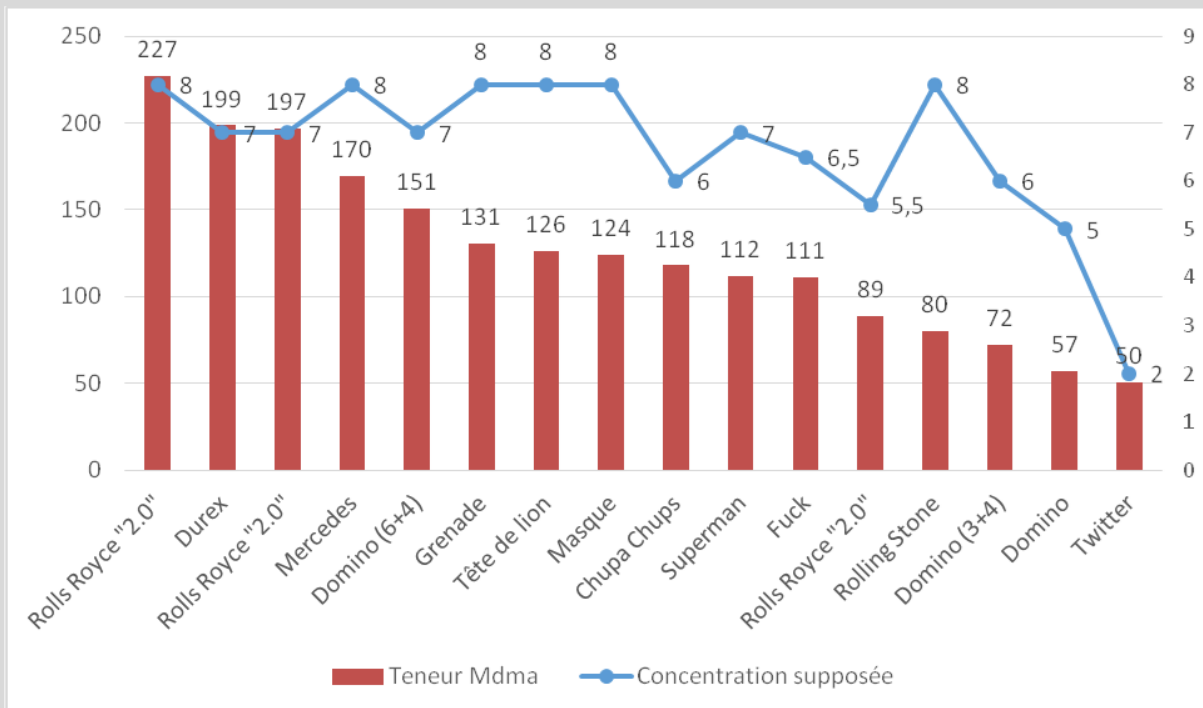
En termes de représentations, nous avons aussi pu recueillir de nombreuses fois des cas de personnes qui disaient que la pilule qu'ils avaient consommée ne leur avait rien fait (absence d'effet). Deux hypothèses pour comprendre ces situations : soit les personnes n'ont pas encore appris à expérimenter les effets typiques de cette drogue et donc, en fait, en ressentent les effets mais sans se rendre compte de leur état de défonce, soit, il s'agit effectivement d'arnaques (cas beaucoup plus rare).

D'autres sources, notamment Spiritek, ont constaté que des usagers étaient plus à la recherche d'effets hallucinogènes plutôt qu'empathiques, par le biais du recours à la MDMA/ecstasy.

Enfin, la perte de confiance envers la qualité/composition des pilules, qui était de mise, à raison, depuis la fin des années 2000, est en train de disparaître, petit à petit ; les usagers semblent à présent redonner un certain crédit aux effets de cette substance :

« Si tu veux, le taz, ça avait quand même assez mauvaise réputation parce que c'est le truc tu ne sais pas trop ce qui a dedans, alors que la D, tu vois un peu quelle gueule elle a, tu peux en mettre un peu sur ta langue. Le taz, c'était un peu l'inconnu mais ça a de plus en plus bonne réputation. Il y a pas mal de gens qui ont bouffé pas mal de D et qui n'en veulent même plus, qui veulent des taz, parce que c'est réputé plus puissant » (Romain, 21 ans).

Figure 5 : Enquête « SINTES observation MDMA 2014-2015¹¹ » : noms des pilules, teneurs en MDMA (en mg) et concentrations supposées (0->10).



Le Pôle recherche du Cèdre Bleu avait été mandaté fin 2014 et début 2015 pour réaliser 16 collectes de comprimés de MDMA (ecstasy) à Lille ou en région.

Divers apparences/logos ont été remarqués, certaines pilules revenant plus régulièrement que d'autres, comme les Rolls Royce ou encore les Dominos.

En termes de résultats :

- Les masses des comprimés varient de 248 mg pour la plus petite à 516 mg pour la plus grosse (soit à peu près une variation du simple au double).
→ La moyenne des masses est de 366 mg.
- Les teneurs en MDMA dans ces différentes collectes vont de 50 mg pour le comprimé le moins dosé à 227 mg pour le plus dosé (soit à peu près une variation du simple au quadruple).
→ La moyenne des teneurs en MDMA est de 126¹² mg.
- Les pourcentages de teneurs en MDMA (taux de MDMA divisé par la masse de l'échantillon) varient de 14% à 54%.
→ Le pourcentage moyen en MDMA est de 35%.
- Un seul produit de coupe a pu être identifié et quantifié : il s'agit de caféine, présente à la hauteur de 4,5%, dans une seule de ces pilules.

¹¹ Pour plus d'informations, voir « Le point SINTES », n°1, p.7 (SINTES/OFD, février 2016) : <http://www.ofdt.fr/BDD/sintes/LePointSINTES01.pdf>

¹² 120 mg de MDMA est une dose considérée comme étant un certain seuil d'effets importants chez la majorité des usagers. Cependant, des personnes plus sensibles, plus faibles (corpulence, fréquence de consommation, contexte, etc...) pourront déjà ressentir la même intensité d'effets à partir de 75/80 mg. A l'inverse, des usagers plus expérimentés pourront avoir besoin de 150 mg ou plus. De plus, le phénomène de tolérance à la MDMA survient assez rapidement, si bien qu'afin d'éprouver les mêmes effets, certains usagers auront tendance à vouloir augmenter les quantités prises.

- Une question posée aux enquêtés portait sur la force supposée du produit, qu'il fallait estimer entre 0 et 10. Si dans l'ensemble, la logique est respectée (quand la teneur est faible, l'enquêté considérait la pilule en tant que telle et inversement), on a tout de même pu repérer quelques exceptions, comme le montre le graphique ci-dessus.

Il faut également garder à l'esprit que de nombreuses alertes ont été émises par l'EWS¹³ en Belgique au courant de l'année 2015, soit pour des pilules fortement dosées (dans la majorité des cas), soit pour des comprimés coupés avec des substances inhabituels et potentiellement dangereuses : médicaments divers, NPS, etc... Et on a pu voir à de nombreuses reprises combien les marchés des drogues lillois et belges sont proches, comme c'est le cas pour la MDMA ou d'autres produits.

¹³ Système d'alerte précoce sur les drogues, en Belgique.

Amphétamines (speed)

Introduction

De manière générale, le speed connaît une disponibilité inchangée, qui se poursuit auprès des mêmes publics, à un prix qui reste toujours le même à la revente, soit 10€ le gramme. Sans pour autant être omniprésent dans tous les lieux festifs, cette substance a une visibilité discontinue dans certains contextes.

C'est un produit qui est plutôt mal vu par les enquêtés : mauvaises descentes, paranoïa, apparence et composition mises en doute.

Mode d'usages du speed

Deux types d'usages du speed sont principalement remarqués :

Le speed atteint toujours davantage les publics dits alternatifs : des gens qui aiment faire la fête dans des endroits non-commerciaux et qui peuvent en avoir une consommation régulière. Mais comme les années précédentes, il est très peu décrit, peu apprécié et donc peu recherché en milieu festif intégré, car il renvoie à l'image historiquement présente de « cocaïne du pauvre » et est perçu comme sans intérêt et dont les descentes peuvent être difficiles.

Pris dans une optique performative, le speed devient notamment une « starter-drug », une substance qui permet de démarrer une journée (telle que pour certains le cannabis ou le café) et/ou de la poursuivre en tenant le rythme, mais sans contexte particulier.

« J'en fréquente encore aujourd'hui et ils prennent des traces dès le matin... J'en connais trop des gens comme ça : ils font la fête tout le temps et du coup ils rentrent d'after le lundi soir ou le mardi matin, s'il y a des restes de soirée, ils vont se prendre une petite trace dans la journée » (Clarisse, 23 ans).

Plusieurs témoignages issus de groupes d'individus distincts évoquent des relations qui ont un usage quotidien du speed et ce, depuis de nombreuses années (15 ans ou plus). Il s'agit la plupart du temps d'anciens festifs, intégrés, fréquentant à l'époque les free-parties et qui ont maintenu cette habitude d'en consommer :

« Et je constate aussi qu'il y a des gens dans mon entourage qui en consomment quasi tous les jours, les samedis après-midi, chez eux, le même rituel, des trentenaires qui viennent des free-party, qui ont un travail, un appart, mais qui sont vraiment restés dedans... » (Pierre, 35 ans).

A ce titre, le speed est un produit dont l'inscription dans un quotidien ordinaire peut être considérée comme possible, même sur le long terme.

Drogue à mi-chemin entre les milieux festif et précaire

A noter que le speed est parfois évoqué en milieux précaires et en Caarud/Csapa, sans que ce produit ne soit particulièrement désigné en tant que produit problématique. Le speed est dans ce cadre un produit qui peut être consommé de manière occasionnelle, selon les opportunités. Des signalements de consommations en injection sont ainsi à relever dans un Caarud du secteur de Lens (Pas-de-Calais).

Ce sont des personnes qui ont un profil d'injecteurs d'héroïne et/ou de Subutex®, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas découvert la pratique de l'injection avec le speed, mais qu'ils le faisaient déjà auparavant.

Pour étayer ce dernier constat, il y a une nouveauté cette année : nous avons eu en interview deux sources - deux usagers festifs d'âges, de sexes et de conditions différentes, qui ne se connaissent pas - et qui font un lien entre le speed et l'héroïne, en termes d'accessibilité aux deux produits, de profils et/ou de consommation associée (soit, un récit d'une descente de speed régulée par un recours à l'héroïne).

« Et il y a un côté sale, je vois qu'il y a [...] un parallèle qui peut se faire avec l'héro, enfin voilà, je sais que certains en consomment à côté [...] A un moment donné, ils sont obligés de prendre de l'héro pour redescendre... » (Pierre, 35 ans).

« Ca va picoler, s'il y a de la kétamine, ils vont en prendre parce que ça fera moins mal par rapport au speed. Là c'est quand même... on commence à être dans des milieux qui se rapprochent... avant l'héro ; ces étapes-là, ce sont celles avant l'héro » (Clarisse, 23 ans).

Enfin, en termes d'apparence/composition, la présence de « pâte » ou de « speed liquide » a été mentionnée plus d'une fois, en apparaissant comme un signe de qualité chez les usagers interrogés.

PRODUITS HALLUCINOGENES

LSD

Disponibilité et profils des consommateurs

A Lille, le LSD est toujours plus présent dans les cercles festifs alternatifs et les grands événements musicaux : festivals, free parties, teknival, rave, ...

Sa diffusion se fait via des petits réseaux, constitués le plus souvent d'usagers-revendeurs, qui ont des liens d'amitié ou qui a minima se connaissent. Il s'agit donc d'un public spécifique, d'amateurs de drogues psychédéliques, d'initiés, même si la pratique peut parfois s'étendre un peu au-delà (les milieux n'étant jamais totalement imperméables). En milieux festifs alternatifs, l'accès au LSD va de disponible (soirées en ville, dans quelques bars/clubs ou bien en cadre privé) à très disponible (grands festivals comme celui de Dour ou bien lors du Teknival). Hors contexte festif, il faut avoir des contacts spécifiques, avec des usagers particuliers, pour pouvoir atteindre ce produit.

Les cartons de LSD qui ont été les plus cités par les enquêtés en 2015 sont les suivants : smiley, calendrier Maya, Shiva, Hoffman, Pink Panther, champignons hollandais.

Les cartons/buvards de LSD sont davantage diffusés que la forme liquide (goutte issue d'une fiole) ; cette dernière forme est tout de même citée mais elle est peu fréquente.

En termes de disponibilité, il faut préciser aussi qu'il y a parfois un certain « flou » qui entoure l'achat de LSD. En effet, il existe maintenant depuis quelques années une diffusion de cartons de NPS, qui semblent en tout point similaire à ceux de LSD, mais qui en fait ne font qu'imiter cette molécule. On distingue alors 3 cas de figure pouvant se présenter à l'utilisateur :

- soit un produit est vendu comme LSD, mais en fait n'en est pas selon celui qui consomme, et il se peut qu'il s'agisse d'un NPS.
- soit un produit est annoncé comme étant « plus fort que du LSD » ou « un peu comme du LSD » et l'utilisateur trouve que les effets s'en rapprochent, donc il peut s'agir d'un NPS :
« J'ai chopé un carton, vendu comme étant du DOC {...] Je me dis que ça doit être un nBome genre 25i ou 25c... Le vendeur m'a précisé que c'était plus fort que du LSD » (Observations de terrain. Homme, 23 ans).
- soit un produit est annoncé comme étant un NPS - un carton de 25X-nBOME (appelés « lsd synthétique ») par exemple - et ces ersatz de LSD sont en général peu appréciés, donc les vendeurs vont tenter d'en proposer à ceux qui recherchent expressément du LSD :

« Une fois, un mec me proposait du LSD et il me propose ça comme du LSD synthétique et je lui fais : « mec, me prends pas pour un con, c'est quoi du LSD synthétique ? C'est quoi ce que tu essaies de me vendre ?! ». Et il a continué à essayer de m'enfumer un peu, avant de comprendre que je m'y connaissais et il m'a fait : « c'est pas du LSD, c'est du 25-X nBOME », mais il me disait : « moi, mec, ça n'a aucun

sens d'aller vers les gens et de leur proposer du 25-X nBOME... Ils vont me regarder avec des grands yeux, et ils vont dire non parce que ça ne les intéresse pas... ! » » (Romain, 21 ans).

D'autre part, certains réseaux de deal (ou d'usagers-revendeurs) auraient tendance à ne réaliser plus que des ventes exclusives de LSD et à ne plus devoir miser sur plusieurs produits pour pouvoir obtenir les revenus financiers suffisants.

« Q : Et dans ton groupe, là, c'est une disponibilité à l'année ou il y a parfois des pénuries ?

R : Là, depuis cette année, c'est tout le temps. Encore, avant, c'était pas comme ça ; le pote c'est limite il ne fait plus le reste, il ne fait plus que ça » (Clarisse, 23 ans).

Ainsi, au sein de certains milieux, c'est un marché qu'on peut qualifier d'efficace et de rentable pour ces usagers/dealers, dans le sens où leurs ventes se font en « flux tendus », sans stocks, en réalisant des ventes de manière continue.

« Un des membres du groupe demande s'il est possible de se procurer un carton de LSD, mais A. répond : « j'en avais encore 100 vendredi dernier, et j'ai tout vendu. Il en restait mais j'ai tout bouffé. Là, c'est que le début de semaine... on est quoi ? Mardi ? C'est plutôt en fin de semaine que ça arrivera... » » (Observations de terrain).



Recto et verso d'un carton de LSD qui a circulé à Lille en fin d'année 2015.

Modes et contextes de consommation

Les prises fractionnées (par demi ou quart) sont les manières de consommer les plus courantes parmi les enquêtés interrogés en 2015. On note que les usagers expriment des difficultés à bien doser leurs prises, dans la mesure où la répartition du produit n'est pas toujours équitable sur le buvard. Lorsque des consommateurs témoignent d'usages de carton en entier, c'est parce qu'ils souhaitent ressentir des sensations (vraiment) fortes et/ou qu'ils sont déjà coutumiers du LSD depuis longtemps.

Les contextes d'usage sont plutôt spécifiques et circonscrits à deux espaces principaux : soit la consommation se fait en extérieur, au contact de la nature, dans la forêt, des conditions décrites comme étant les plus idéales, car elles permettent de pouvoir se mouvoir et de ressentir pleinement ce sentiment de liberté qui caractérise les effets de ce produit, soit la prise de cartons de LSD se fait dans un cadre privé en appartement, en étant « posé » ; cela peut être une soirée spéciale comme un anniversaire ou un crémaillère pour certains ou bien au contraire, une occasion tout à fait « normale » pour d'autres.

Le LSD est très régulièrement consommé en polyusage, surtout en association avec la MDMA ou l'ecstasy : une combinaison appelée le « candy-flip ». Cette association serait appréciée car elle procurerait à la fois les effets emphatiques de la MDMA et la distorsion de la réalité et le côté introspectif du LSD.

Enfin, si la grande majorité des consommations de LSD se font dans un cadre festif, avec une visée récréative, deux évocations d'usages en tant que modificateur d'humeur ont pu être recueillies. Dans ce cas, le LSD est dilué dans un liquide, pris en usage quotidien, le matin, mais avec un micro-dosage. Voici l'un de ces deux témoignages :

« En fait, j'ai mis un carton prétendument dosé à 400 μ dans une bouteille d'eau distillée de 1,5 l. mais [...] imaginons qu'il soit plutôt autour de 250/350 μ : si je prends 10cl de cette eau magique chaque jour ça me fait environ 10 à 20 microns de LSD par jour, soit la dose idéale pour le micro-dosage. Cela aurait des vertus pour les capacités cognitives, la créativité, l'équilibre et autres... On verra bien ce que ça va donner ! » (Observations de terrain. Homme 23 ans).

En somme, cette recherche de modification d'humeur serait à opposer à une recherche d'effets psychotropes - ce « voyage » propre au LSD - qui peut prendre plusieurs formes, comme nous allons le voir.

Drogue puissante, perçue comme à part

Le LSD est une drogue qui possède un statut particulier et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, elle est régulièrement citée par certains comme étant leur drogue préférée : sans que ce soit une consommation exclusive, elle est celle qui leur apparaît comme procurant le plus d'effets spécifiques ; c'est un produit à part, à leurs yeux. Les avis sont d'ailleurs souvent assez tranchés concernant ce produit : les usagers aiment/adorent ou n'aiment pas du tout cela, il y a rarement des avis mitigés. Ensuite, de par ce statut, le LSD n'est pas une drogue pour le « tout venant », mais tend plutôt à s'adresser à des individus qui ont des caractéristiques communes en termes de goûts culturels, de préférences musicales, de codes vestimentaires, de croyances en commun... Il y a cette idée de communauté spécifique de consommateurs qui transparait, des gens qui ont aussi l'impression d'avoir plus de respect les uns envers les autres :

« A un moment donné elle en a eu marre de vendre de la beuh et des ecstasy parce qu'elle n'était qu'une dealeuse pour certains, que cet univers lui insupportait un peu, qu'elle n'y trouvait plus de sens d'un point de vue perso et les usagers lui manquaient un peu de respect [...] maintenant elle ne vend plus que des cartons de

LSD, ça lui va beaucoup mieux comme ça car « les consommateurs de LSD sont beaucoup moins chiants ! » » (Observations de terrain. Femme, 23 ans).

Ensuite, à de nombreux égards, le LSD reste toujours un produit qui fait peur : nous avons toujours eu des évocations de bad trips vécus ou entendus, des mauvaises expériences, d'histoires de gens qui seraient « restés bloqués ». Ces récits ont pour fonction de freiner certains usagers, et jouent en quelque sorte un rôle de « garde-fou », agissant comme un facteur de protection.

Ainsi, la désinhibition qui amène certains usagers occasionnels ou des expérimentateurs craintifs à passer le cap intervient souvent lorsqu'il y a une forte alcoolisation au préalable ; dans ces moments-là, la prise redoutée devient possible pour eux.

« Q : Et toi le LSD ? Déjà essayé ? Attiré ?

R : C'était plus une consommation opportuniste et festive. Quand j'étais totalement bourré et qu'on m'en proposait, bah ouais... (JC, 26 ans).

Ce statut de « drogue qui fait peur » n'est pas hasardeux ; prendre du LSD reste, pour beaucoup, une expérience forte, mentale et introspective, dotée d'un aspect mystique, où il y a comme un avant et un après.

« Et j'ai fait un after en appart, donc c'était l'été et quand le soleil s'est levé, c'était genre trop... ! Enfin... un homme ne peut pas recevoir tant de beauté ! T'avais des couleurs... c'est super-mental, en fait [...] les hallus, c'est genre une manière différente de percevoir le monde et les trucs ont l'impression de vivre, un peu, que tu fais partie d'un tout... J'arrivais à percevoir la beauté du monde [...] Après, j'arrivais pas à parler non plus, parce que chaque mot que je disais était tellement réducteur, c'était genre : « c'est pas ça que je pense, je pense beaucoup mieux... ! ». Aussi, très impressionné par la dilatation du temps : cette matinée a duré... mais des années, quoi ! [...] j'ai eu le temps de construire et de déconstruire le monde ! C'est assez déstabilisant... tu te dis, comme quoi c'est relatif... » (Romain, 21 ans).

A noter, de nombreuses mentions cette année de cartons fortement dosés, au regard de la description des effets et de la difficile gestion des descentes : peu de quantités suffisent à générer beaucoup d'effets. Des usagers évoquent l'expérience d'un « autre monde », de craindre de ne plus réussir à « redevenir normal » ou encore de l'impression d'avoir « vécu le trip de leur vie ».

Enfin, on notera aussi qu'une certaine dichotomie se poursuit au sein des groupes de consommateurs de LSD les plus aguerris : celle qui concerne la distinction d'effets soit plus « mentaux », soit plus « visuels » ; des usagers disent parfois rechercher spécifiquement l'un ou l'autre de ces types d'effets.

Fabrication artisanale de LSD ?

En dehors des cartons que nous avons cités, nous avons eu plusieurs évocations de cartons unis, sans logo, dosés minutieusement à l'aide d'une pipette, ce qui laisserait peut-être supposer des fabrications artisanales.

Le témoignage le plus complet fut celui livré par cet usager expérimenté, qui a raconté la fabrication de cartons qu'il pouvait consommer avec son groupe, notamment lors de « soirées LSD » organisées chez un particulier, où une petite somme financière (15€) était demandée en échange de nourriture, de boissons et de deux buvards de LSD :

« R : Et en fait, le gars qui nous recevait les confectionnait lui-même ; il est un peu chimiste dans l'âme... »

Q : Il savait faire du LSD, lui ?

R : Non, en fait, il se procure le produit en fiole et il le met lui-même sur des timbres. Le gars s'y connaissait vraiment bien, au microgramme... Il avait du matos assez impressionnant.

Q : Comment il faisait techniquement ?

R : Je ne l'ai pas vu faire mais il a dû me dire qu'il avait une sorte de compte-gouttes/pipette et par timbre, il mettait...

Q : Ah oui, un par un ?

R : Oui. Et du coup, au niveau de la concentration du produit, tu ne peux pas vraiment en être sûr, il y a des timbres plus ou moins forts. Ça m'est arrivé à l'occasion d'un festival de lui en racheter et ceux-ci étaient vraiment très faibles, niveau concentration alors que c'était le même produit, peut-être de la même plaquette, mais qui n'était pas imbibés de la même façon.

Q : Logos, dessins sur les buvards qui reviennent souvent, à Lille ?

R : Chez ce gars, les timbres n'avaient pas d'imprimés. C'était vierge, blanc et tu voyais une sorte d'auréole, ce qui correspond à la goutte » (Christian, 38 ans).

Champignons hallucinogènes

Contextes et modes de consommation

En règle générale, tous milieux et espaces confondus, la diffusion des champignons hallucinogènes reste tout de même très restreinte ; ils sont beaucoup moins visibles en milieux festifs qu'un autre produit qui est souvent rapproché : le LSD (il faut aussi préciser que, pour un usager donné, d'un point de vue très pragmatique, il y a plus de facilités à pouvoir transporter des cartons de LSD plutôt que des champignons). On ne remarque donc pas de changements sur les profils des consommateurs et les champignons sont toujours plus visibles dans les milieux festifs alternatifs ou lors de grands événements musicaux (festivals, teknival...)

Nous avons recueilli autant de descriptions de consommations en extérieur qu'en intérieur. On peut considérer cela comme une évolution dans la mesure où auparavant, en effet, les évocations des cadres de consommation des champignons hallucinogènes étaient quasi-systématiquement relatifs aux cadres extérieurs (notamment : nature, forêt). Là, ce qui semble nouveau, c'est que l'on nous parle toujours de ces cadres idéals, au contact de la nature, mais aussi, à l'inverse, de consommations en appartement, en soirée privée.



1 gramme de champignons thaïlandais

Auto-culture : « champiculture »

Une des explications à ce possible changement d'habitudes de consommation pourrait être la hausse du phénomène de la « champiculture » et conjointement, des

possibilités d'achats sur internet. Il y aurait donc une plus grande accessibilité - à la manière, toutes proportions gardées, d'un autre produit ayant fait l'objet d'une culture, comme le cannabis - car le « produit fini » peut être vendu en cadre privé, entre pairs, et peut faire l'objet d'une consommation immédiate. Par le recours à internet, on obtient facilement le même résultat que si le produit est acheté via un commerce (la culture est décrite comme étant aisée à réaliser). De plus, le produit est tout de suite disponible et des achats groupés sont possibles.

En somme, cette légère évolution sur ces pratiques de « champiculture » semblerait favoriser l'émergence de nouveaux publics : des habitués des achats sur internet, polyconsommateurs, qui auraient envie d'obtenir des champignons sur le mode de l'expérimentation intéressée.

Disponibilité via la Hollande

L'autre moyen d'obtenir des champignons qui est fréquemment cité : les allers-retours en Hollande ; le plus souvent, il s'agit d'un voyage d'un week-end à Amsterdam, ou bien juste d'une consommation sur place.

Les truffes sont les variétés de champignons hallucinogènes qui reviennent le plus fréquemment dans les témoignages. Cela s'explique par le fait que suite aux interdictions massives de ventes de nombreuses variétés de champignons en Hollande en 2008, les truffes furent, par suite, celles qui ont été les plus mises en avant et restent donc maintenant des variétés très diffusées/connues/appréciées.

Kétamine

Poursuite de sa diffusion en milieux alternatifs

En ce qui concerne la diffusion de la kétamine, nous avons encore eu confirmation de sa forte présence en milieu festif alternatif : petits festivals techno, Teknival, free parties... Par exemple, la kétamine a été décrite comme étant très présente au Teknival 2015, « notamment par des personnes proches des sound-systems anglais », ajoute Spiritek lors d'une rencontre à ce sujet. Elle reste réservée principalement à des franges particulières de ces populations-là : polyconsommateurs, usagers expérimentés, amateurs de psychédéliques.

« Par contre la kétamine, ça se confirme qu'elle est présente parmi les autres produits. Y'a une vraie demande et l'opinion générale change, quand même » (Spiritek).

Elle se vend aux prix soit de 40, soit de 50€ le gramme.

On l'observe beaucoup plus sporadiquement dans des événements festifs officiels ; mais cela peut être le cas lorsqu'on a affaire à un festival de musiques électroniques de grande ampleur (au moins 3 témoignages distincts lors d'un fameux festival de ce type en fin d'année).

« Clé de ké »

Le mode de consommation le plus couramment évoqué est celui de la « clé de ké », manière de faire qui est spécifique à ce produit-là (on ne le constate pas ou peu avec la cocaïne, l'héroïne ou le speed) : tremper la pointe de sa clé directement dans la poudre pour sniffer ce que l'on en a extrait. Pour expliquer cela, l'hypothèse serait de penser que la clé correspond à une très petite quantité, soit un format adapté à la force des effets de la kétamine, ce qui permet d'en prendre un tout petit peu, et de ne pas être sujet à une trop forte défonce. Dans une logique de consommateur, ce mode ne serait pas adapté à la cocaïne ou à un autre produit classique parce que la prise serait trop faible pour avoir un effet convenable. Mais cette consommation jaugée, calculée, n'est pas sans susciter des consommations frénétiques, de par sa simplicité et son immédiateté, comme dans certains cas de consommations excessives observables :

« Elle dit au bout d'un moment qu'elle a dû « prendre entre 12 et 15 clés de Ké » pendant ce festival électro » (Observations de terrain. Fille, 23 ans).

En effet, en dehors de la reconnaissance de la force des effets, on trouve dans nombre de discours le constat de l'importance du potentiel addictif de la kétamine.

Notons aussi qu'au même titre qu'un grand nombre d'autres produits, l'usage de la kétamine se fait dans le cadre d'une polyconsommation et rarement seul, notamment parce qu'elle permet de réguler les effets d'autres produits (historiquement utilisée en descente de produits psychostimulants, pour trouver le sommeil).

Evolution des perceptions et des pratiques ?

L'association Spiritek parle de la kétamine comme d'un produit bien installé sur certains scènes festives undergrounds, où sa diffusion s'opère quasiment au même titre qu'un autre produit.

Les opinions des non-usagers restent souvent liées à un produit « diabolisé », qui fait peur, qui renvoie à une image dépréciée des usages de drogues. Cependant, il semblerait que les témoignages de ces non-usagers soient moins radicaux que les autres années : le produit paraît faire moins peur et gagne en curiosité chez eux. Ainsi, les expérimentations de la part de « nouveaux » publics restent rares, même si elles sont parfois signalées, surtout à l'occasion d'un festival à l'étranger ou d'un voyage :

« Si, à Berlin, j'ai testé une petite trace qu'on m'avait filé, avec un pote » (Romain, 21 ans).

MÉDICAMENTS PSYCHOTROPES NON-OPIACÉS

Les personnes sujettes aux addictions, particulièrement les plus précaires, sont l'objet de prescriptions de nombreux traitements médicamenteux : benzodiazépines, anxiolytiques, antidépresseurs, ou encore neuroleptiques. A cette forme d'obtention légale, il faut ajouter celle liée aux médecins qui prescrivent trop ou trop souvent et celle qui concerne la disponibilité permanente d'un grand nombre de ces médicaments au marché noir, via le deal de rue (une tendance qui se poursuit en 2015). Sur ce dernier point, la gare Lille-Flandres fait d'ailleurs depuis des années office de point névralgique des trafics de médicaments.

« Après, certains ont des ordonnances, certains achètent au black, certain arrivent à faire 7 médecins » (Éducatrice, Lille).

Ces molécules peuvent être consommées pour « se défoncer », dans un cadre de polyconsommation. A travers les observations faites sur ces populations, les investigations du dispositif Trend permettent notamment de déterminer quelle est la part du thérapeutique et du mésusage.

En 2015, le fait le plus marquant concernant les médicaments est la place qu'ils prennent dans les discours, aussi bien du côté des professionnels que des usagers. Les professionnels s'alarment de l'importance des médicaments dans les parcours d'usagers, et les usagers affirment plus qu'avant qu'ils sont leur problématique principale, parfois même devant les autres drogues classiques.

« Ils ne se rendent pas compte, enfin, pour eux, c'est pas de la drogue donc ils consomment ça comme des Smarties et du coup le soir ils ne sont... plus là... ! » (Éducatrice, Lille).

Ainsi, la consommation de médicaments semble devenir petit à petit une « base de consommation » : forte disponibilité et diffusion dans l'espace public, tarifs peu élevés, impression d'un usage auto-thérapeutique...

En termes de mésusages, de reventes illégales et de diffusion, les principaux médicaments rencontrés sont les benzodiazépines comme le Valium® (diazepam), le Seresta® (oxazepam) ou bien le Xanax® (alprazolam).

En outre, des professionnels du champ médico-social nous ont signalé que certains usagers recherchaient expressément des effets psychostimulants avec l'Imovane®, ou bien le Stilnox® par exemple, qui sont par la nature de leur composition des hypnotiques (sommifères), mais qui créent des effets paradoxaux après une prise massive, au-delà des posologies indiquées.

Voici un point sur d'autres molécules médicamenteuses sur lesquelles portent habituellement les investigations de Trend :

- Artane® (Trihexyphenidyle chlorhydrate) : très peu de signaux de présence au marché noir ou de consommations détournées.
- Baclofène : peu de remontées d'informations, mais est très prescrit dans le cadre des sevrages alcool.

- Rivotril (clonazépam) : une remontée d'information sur un usage détourné du Rivotril de la part de jeunes migrants, ils se défoncent tous à ça »
- Rohypnol (flunitrazépam) : l'arrêt de la commercialisation du Rohypnol® en pharmacie (daté de septembre 2013) a rendu ce médicament totalement absent du marché noir et donc des constats de mésusages.

AUTRES PRODUITS

Poppers

Larges profils des publics et disponibilité accrue

En 2014, nous avons déjà pu relever le changement d'image progressif du poppers au sein des consommateurs lillois. En 2015, cela se confirme et on peut faire état d'une présence assez importante/continue du poppers dans les milieux festifs lillois.

En effet, si les représentations classiques d'un produit utilisé en expérimentation aux jeunes âges ou bien par des publics homosexuels ont persisté, on constate toutefois que l'accessibilité au produit attire des publics très variés, y compris des moins jeunes et des hétérosexuels. Ceux-ci ayant tendance à ne pas hésiter à en demander à ceux qui en possèdent et à en acheter soit dans des commerces dédiés (bureaux de tabac, sexshops), soit sur internet (où le prix est plus avantageux). La disponibilité semble avoir été plus forte dans les tabacs lillois depuis quelques mois ; des commerciaux démarchent certains buralistes pour leur proposer de vendre du poppers. Cela participerait à une forme de « démocratisation », à une plus large diffusion de ce produit, qui deviendrait ouvert à de plus en plus d'utilisateurs différents.

Les marques les plus remarquées/citées : Amsterdam, Jungle Juice, Rush.



Poppers de la marque « Amsterdam », acheté 15€ dans un sexshop lillois

Contextes, fonctions et modes de consommation

Le poppers est principalement observé en boîte à tendance techno, mais il peut aussi être consommé dans des contextes bien différents : soirée en appartement, bar populaire, boîte gay-friendly, autres concerts...

En termes de fonctions et de stratégies d'usages, on peut différencier celles des non-usagers de psychostimulants et ceux qui y ont recours. En effet, ceux qui ne consomment pas de MDMA ou de cocaïne, par exemple, vont inhaler ce produit juste pour s'amuser, sans visée psychoactive consciente, simplement pour appartenir au groupe et à ses pratiques, alors que ceux qui en font usage pendant une soirée et en ressentent pleinement les effets à un instant donné vont se servir du poppers pour relancer les effets déjà présents des autres drogues, « pour prendre une claque », via l'effet de potentialisation du poppers.

Les usages intensifs et répétés auront plutôt tendance à survenir dans ce deuxième cas de figure. Avec les maladresses et les risques sanitaires que cela suppose : coller la fiole contre sa narine au lieu de maintenir un écart nécessaire, (favorisant ainsi l'apparition de croûtes jaunâtres sur la peau du nez), faire tomber du produit sous l'impulsion de la danse (avec le risque d'en avoir sur les lèvres, voire d'en avaler un peu par mégarde), sans compter les risques a posteriori, notamment les fortes céphalées du lendemain ou, dans des cas plus extrêmes et plus rares, l'apparition de dommages neurologiques.

Investigations sur les manières de consommer le poppers

On notera que plusieurs manières alternatives de consommer le poppers - non-dénuées de risques accrus pour la santé - ont été remarquées en 2015. Trois observations de prises originales/inconvenantes ont retenu notre attention :

- Une cigarette (éteinte) est trempée rapidement dans le liquide contenu dans la fiole, puis aspirée par la bouche sans être allumée. Une méthode qui permettrait de pouvoir en ressentir les effets d'une autre manière, avec moins de risques cutanés associés.
- Le produit est aspiré par la bouche et non plus par le nez, en joignant ses deux mains, en créant comme une sorte de puit, avec la fiole au milieu. Une technique vue une fois, auprès d'un habitué de ce produit (et de cette manière de faire ?).
- Enfin, plusieurs observations ont donné lieu au constat suivant : le produit n'est pas inhalé mais bu, ce qui évidemment constitue un grade supplémentaire en termes de risques sanitaires associés et qui soulève un certain nombre d'interrogations : manque de vigilance ? (croire qu'il s'agit d'une fiole d'alcool et ne pas être renseigné sur le moment par le groupe sur la nature du produit). Méconnaissance liée à un manque d'informations ?

Salvia divinorum

Pas d'observations en 2015 à Lille.

GHB/GBL

Pas d'observations en 2015 à Lille.

Khat

Pas d'observations en 2015 à Lille.

Opium Rachacha

Pas d'observations en 2015, si ce n'est une notification de présence d'opium lors du Teknival de Cambrai, auprès d'un groupe de voyageurs venus d'Italie, qui l'obtenait en le faisant pousser eux-mêmes et qui le revendait ensuite à 40€ le gramme sur le site.

Pour ce qui est de la disponibilité de l'opium à Lille, d'autres récits indirects et peu précis font état de ventes possibles, plutôt à 80/90€ le gramme, dans certains petits bars, au sein de cercles d'initiés.

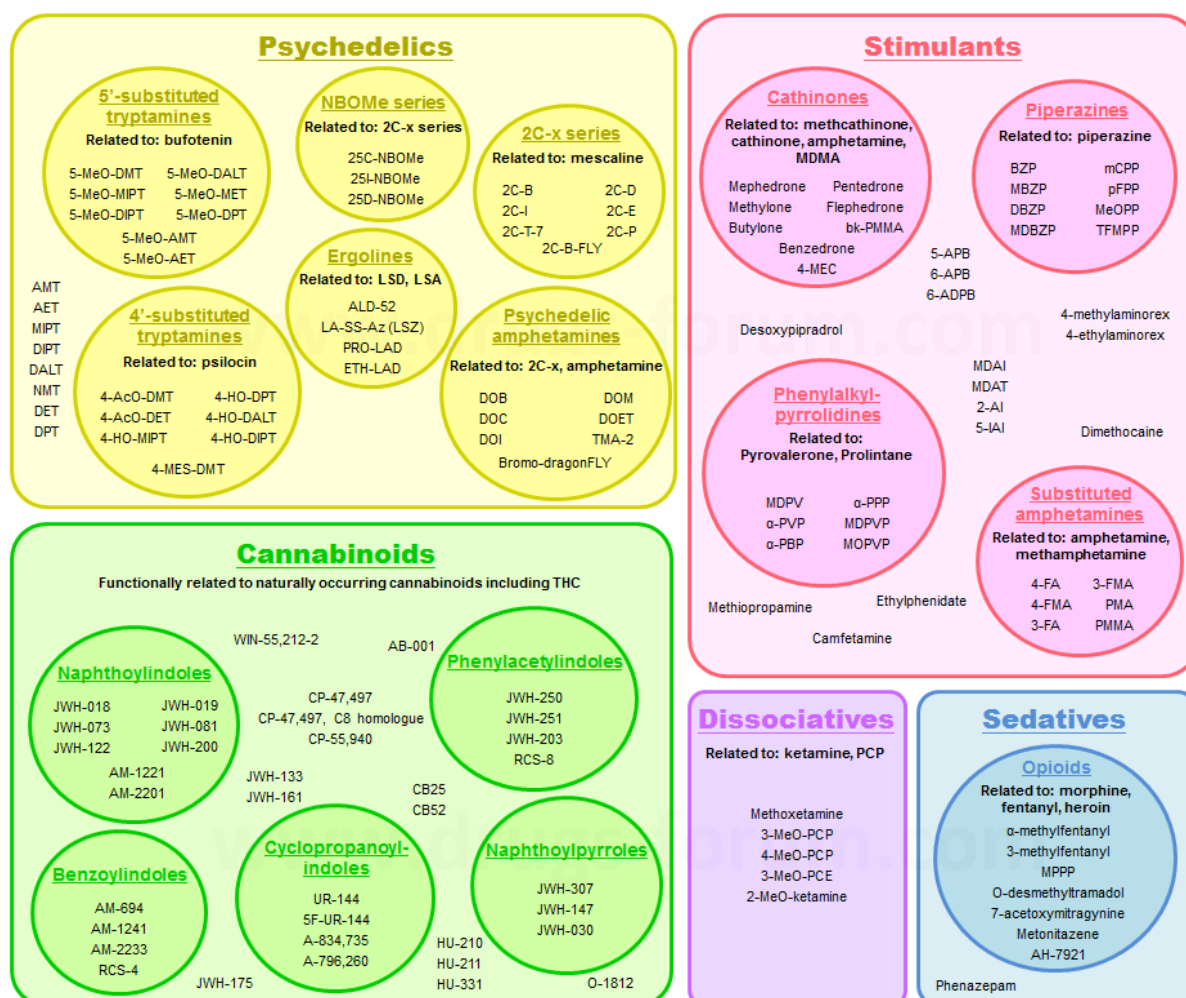
NPS (NOUVEAUX PRODUITS DE SYNTHÈSE)

Etant donné que les observations de terrain sont encore peu nombreuses à propos de ces nouveaux produits de synthèse, il est difficile d'adopter la méthodologie Trend habituelle, basée sur une triangulation des sources d'informations obtenues. Ainsi, dans ce chapitre, il n'est pas rare, voire très fréquent que nous ayons à faire appel à des cas particuliers/individus isolés, au lieu de faire une synthèse des sources, comme c'est le cas pour les autres produits dits « classiques ». De même, les données prises en compte peuvent aussi provenir de sources nationales (infos internet/forums) et pas uniquement locales, pour faire état d'un phénomène encore extrêmement à la marge.

Présentation

« Ils désignent un éventail hétérogène de substances qui imitent les effets des différents produits illicites (ecstasy, amphétamines, cocaïne, cannabis, etc...) »¹⁴.

Figure 6 : Les différentes familles de NPS¹⁵.



¹⁴ Lahaie E., Martinez M., Cadet-Taïrou A., *Nouveaux produits de synthèse et internet*, Tendances n° 84, OFDT, 2013.

¹⁵ Source : www.psychoactif.org

D'autres appellations leur sont données comme Research Chemicals, smart-drugs, party-pills, engrais, designer drugs, sels de bain, encens, legal highs...

Les structures moléculaires de ces nouveaux produits, copiant les substances illicites sans être tout à fait identiques, leurs permettent, le plus souvent, de contourner la législation et de n'être pas encore classés comme stupéfiants. Cependant, les autorités s'attachent désormais à classer une famille de molécule, plutôt qu'une molécule unique, ceci afin de contrer au mieux la croissance exponentielle du nombre des nouvelles substances mises sur le marché.

Tableau 3 : Nombre de substances par famille chimique ayant été identifiées en France (de 2000 à mai 2015)¹⁶.

Famille	2000-2007	2008-2011	2012-mai 2015
Cannabinoïdes	0	8	44
Cathinones	1	13	27
Phénéthylamines	8	11	18
Tryptamines	4	3	8
Pipérazines	4	1	3
Opioides	0	0	5
Autres	2	6	29
Total général	19	42	134

Appellations et accessibilité à certaines molécules spécifiques

D'un point de vue global, ce qu'on constate c'est tout d'abord le fait que les usagers ne parviennent pas à retenir les noms exacts des molécules. Le fait qu'un grand nombre de ces produits ne soit pas affublé d'un nom commercial entraîne des difficultés à les retenir après coup. De fait, soit les usagers ne peuvent tout simplement rien en dire, soit ils connaissent le nom mais ils l'ont oublié par la suite, soit ils vont chercher à le qualifier en faisant une référence à une drogue déjà connue (« de la coke en plastique », « des trucs censés être comme des ecstasy ») ou bien encore ils vont regrouper ces molécules sous une appellation plus générale (« des prodrogues »).

Nous avons tout de même pu recueillir des informations relatives à ces nouveaux produits, mais on notera que celles-ci ont souvent à voir avec un nombre limité de produits. Ainsi, les substances les plus rencontrées sont : MXE, 2C-X, 25X-nBOME (avec une disponibilité au marché noir de ces 3 produits), 5-APB, 1P-LSD, ou encore le DOC (qui n'est pas à proprement parler une « nouvelle » drogue, car elle avait été synthétisée par Alexander Shulgin dans les années 80).

¹⁶ Source : « Nouveaux produits de synthèse identifiés en France depuis 2000 », note d'information SINTES, actualisée le 1er juin 2015. T. Nefau, M. Martinez.



Carton de DOC

Pour reprendre le même type d'analyse que nous avons fait dans la partie consacrée aux achats sur internet, on peut constater qu'il existe une certaine réticence à acheter en ligne et à consommer ces types de produits.

En ce qui concerne l'accessibilité, le moyen le plus immédiat pour l'acquisition de NPS est l'achat en ligne puisqu'au marché noir, il n'y a qu'un nombre très limité de produits (et dans des milieux particuliers) qu'on puisse trouver. Ainsi, les limites qui sont avancées par les enquêtés sont les suivantes : traçages informatique et postal, relevés bancaires comportant des preuves d'achats, peur de se faire arnaquer (crainte que le produit n'arrive pas à destination, ou bien que ce ne soit pas la bonne molécule)

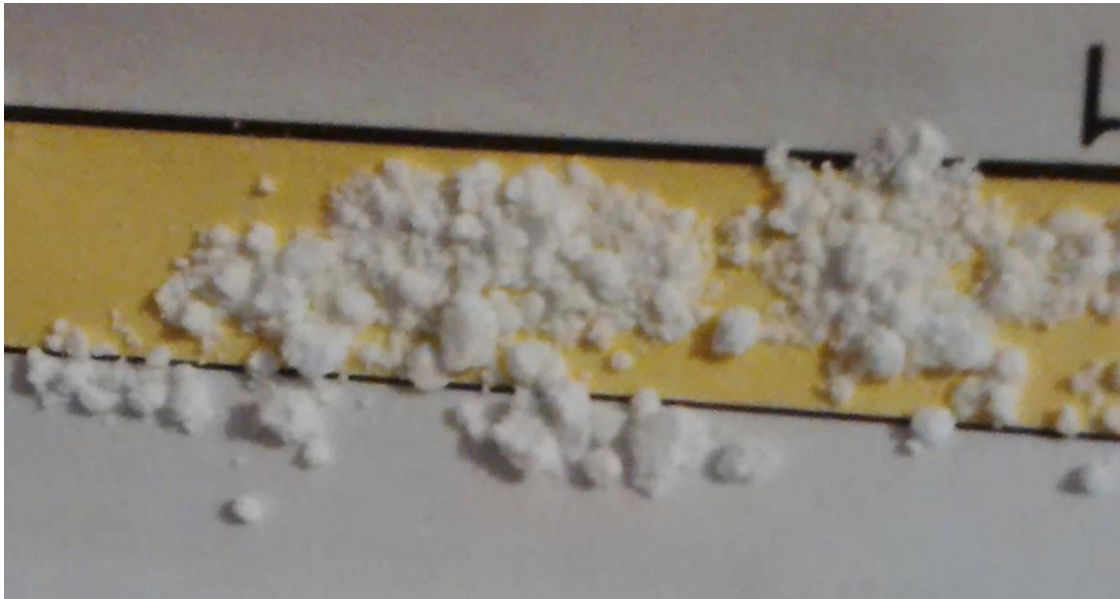
Ensuite, par rapport à la question de la consommation de ces produits, les réticences qui sont mises en avant sont : la peur d'effets inconnus, la méconnaissance générale autour de la composition de ces produits, leur statut (parfois) légal ou encore le fait qu'il y ait trop de molécules, trop de choix, et que la démarche est finalement trop compliquée et qu'ils préfèrent rester dans quelque chose de simple :

« *Perso, ça ne m'intéresse pas, je n'ai plus ce côté kamikaze et aventurier pour me lancer là-dedans et je considère que ce n'est pas réellement de la drogue. Pour moi, c'est comme prendre une substance pharmaceutique détournée* » (Pierre, 35 ans).

Il y a également dans cette dernière citation une idée souvent présente : celle de la rationalité d'un achat de drogue classique par rapport au fait de tenter l'inconnu avec un produit qu'on ne connaît pas/pas assez.

Lorsque certains usagers déjà polyconsommateurs et curieux d'expérimenter sont initiés par quelqu'un qui en a déjà consommé, en possède déjà, on pourra déceler une tendance à en apprécier les effets et à en redemander. Sinon, cela s'avèrera beaucoup plus difficile. En effet, au final, ceux qui ont tendance à déjà consommer un grand nombre de produits classiques seront moins surpris par les effets et auront plutôt l'impression, dans certains cas, que ça ne leur fait pas assez d'effets. Mais ce qu'on constate le plus demeurent les usages opportunistes :

« *Mais ouais y'a des RC qui m'intéressent : j'aimerais bien essayer la MXE [...] mais après, voilà, jamais je ferai la démarche d'en trouver, j'ai pas envie d'acheter sur internet, donc c'est juste si j'en croise sur mon chemin...* » (Romain, 21 ans).



Poudre de MXE

Effets inattendus, dosages minutieux

Ces « nouvelles drogues » sont diversifiées, mais il y a tout de même des points communs entre elles, notamment ces deux-là :

- Leurs effets sont souvent inattendus et mettent plus de temps à venir que pour les drogues classiques et, de plus, ces effets ont tendance à durer plus longtemps. Evoquant son expérience du 25-i nBOME, un jeune interviewé raconte ainsi la chose suivante :

« Une fois y'a un pote qui m'a filé la moitié et qui ne me l'a pas forcément dit. Je l'ai pris un dimanche matin en arrivant en Belgique et je ne suis pas monté avant 16h, une fois rentré à Lille, quand j'étais sur un boulevard pour aller vers un parc [...] Je suis arrivé près d'une petite rivière mais c'est comme si j'étais arrivé au pays des Lutins, quoi ! Genre je voyais le piercing d'un gars d'un bout à l'autre du parc... ! J'ai bien aimé quand même... ! » (Denis, 19 ans).

Ainsi, de la même manière qu'il s'agit d'effectuer une comparaison avant consommation, pour se faire une image d'une molécule encore inconnue et chercher à acquérir celle qui se rapproche le plus des effets recherchés désirés, un rapprochement avec des drogues déjà connues peut se faire pendant ou après la consommation effective, pour faire le lien en termes de survenue des effets et d'apparition de la « descente ».

- Leurs dosages sont particulièrement minutieux et il semble que beaucoup d'utilisateurs aient des difficultés à les évaluer avec précision. D'où l'intérêt qui est porté aux forums et blogs parlant de ces NPS, où des échanges entre consommateurs permettent de réaliser ces dosages de la façon la plus appropriée possible. Un utilisateur avait fait l'objet d'une observation par rapport à un premier usage de 5-APB sur lequel il s'interrogeait :

« Il aimerait avoir des infos dessus (dosage, redrop ?), mais ayant déjà parcouru des forums, il a déjà des éléments de réponse, par rapport à la prise en para : 1ère prise de 50 mg, puis redrop une ou deux heures après de 70 mg » (observations de terrain. Homme 23 ans).

Des résultats d'analyses imprévisibles

Peu d'analyses SINTES ont été faites sur des NPS en 2015, donc il y a peu de comparaisons possibles et peu de « matière » à analyser. Mais certains points peuvent être mis en avant à partir de ces collectes-là.

Tout d'abord, nous avons pu noter des différences entre les taux de pureté annoncés par les sites et les taux retrouvés en laboratoire.

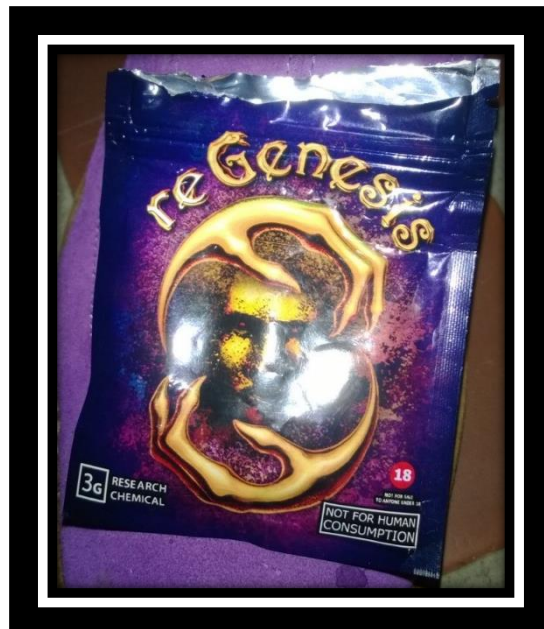
Dans le même ordre d'idée, il faut aussi noter des différences importantes entre les mêmes NPS : nous avons eu un exemple d'un éthylphénidate à 85% puis le suivant à 32%.

A l'inverse, la pureté peut des fois s'avérer si intense qu'on a relevé la présence d'un MDPV (méthylènedioxyprovalérone) dosé à 100 %.

Enfin, dernier cas, le constat d'un mélange de 3 cannabinoïdes de synthèse différents dans un même échantillon.

En termes de diffusion et de représentations, des tromperies peuvent également survenir : le 25-X nBOME peut être vendu en tant que « LSD synthétique », ou la MXE se voit parfois être vendue en tant que kétamine.

En somme, tous ces éléments nous font comprendre qu'il y a une grande incertitude qui existe autour de la composition de ces nouvelles molécules, qu'elles soient vendues sur internet ou sur un marché noir/physique : différences entre argumentation commerciale et réalité scientifique, fluctuations importantes des puretés entre deux produits similaires achetés sur un même site, annonce de la présence d'une molécule mais présence effective de plusieurs molécules à la fois, arnaques diverses.



Cannabinoïde de synthèse - 'Regenesis' (UK)

Citation recommandée :

Lancial N., Lose S., Spiritek, *Drogues sur le site de Lille en 2016. Etat des lieux et tendances récentes*, Lille, Cèdre bleu - OFDT, juin 2016, 94 p.

